ΑΡΧΕΤΟ- ΑΡΟΜΟΙ ΤΟΥ ΑΒΧΑΓΓΕΛΟΥ

1

EXCURSION EN BORD DE MER

Un dimanche matin, nous sommes descendus avec le bus de Torakis, qui parcourait exclusivement la ligne Khania-Galatas, à destination de la mer. Depuis la maison de l'oncle Spyridakis et la taverne balnéaire de Khatzianguelis jusqu'aux Saints-Apôtres, à l'Est, en passant par la guinguette du "Goéland", la plage s'étendait bien sur un demi-kilomètre. A cette époque, elle était vide à longueur de semaine. Sauf les dimanches, où cinq à six groupes d'amis arrivaient de Khania, pour se baigner et prendre le repas de midi. A Galatas, personne n'avait cette coutume. La mer n'était destinée qu'à être vue de loin. Sans ajouter que, l'hiver, elle attirait sur le hameau des vents glacés et de l'humidité. Seul mon frère Ghiannis, qui se rendait chaque matin en car au collège de Khania, avait convaincu deux ou trois camarades de classe originaires du village, Eftykhis, Petros et Lefteris, de nous accompagner pour des baignades dominicales.

A l'ouest de la villa de l'oncle Spyridakis, des rochers bondés d'oursins. Sur la côte, une vieille manufacture délabrée, qui fabriquait des saumures de sardines. Au-delà des roseaux, la route municipale en direction de Kissamos séparait le bord de mer des potagers, avec leurs eaux fraîches et leurs vignobles. C'est dans ce coin que les enfants ont plongé toute la matinée, en quête d'oursins. Puis, ils les ont nettoyés pour en remplir des assiettes creuses, qui exhalaient l'odeur de la mer. Ils les ont arrosés d'huile, de citrons pressés et, tous assis à la ronde, nous y avons trempé les miches de pain avec voracité et délectation. Le vieux Khatzianguelis offrait de la tsikoudia sans perdre de vue, en cuisine, la cuisson des dentales et des pagels (*), des rougets barbets et des daurades que venaient d'extirper de leurs filets les pêcheurs de Khania, qui buvaient sereinement leur vin à la table voisine.

Aussitôt que nous eûmes fini de manger, de boire et de chanter, ma mère et mon père reprirent la route, l'autocar de l'après-midi les ramenant au village. Ils insistèrent pour que je les accompagne, étant donné qu'il n'y avait plus d'autre moyen de transport pour mon retour. Les enfants remonteraient à pied. Ce qui représentait une demi-heure de route mais, pour moi, avec ma béquille ? Je répondis que je pouvais passer la nuit sur le sable et prendre l'autobus du lendemain matin. Je restai donc seul avec les enfants, tout occupés à plonger et à s'ébattre dans les vagues.

Au crépuscule, deux jeeps militaires arrivèrent. Pour qu'en débarquent deux officiers, un commandant et un capitaine. Une jeep repartit et l'autre, remplie d'hommes de la police militaire, se gara cinquante mètres plus bas, à l'ombre du grand peuplier qui bordait la plage, côté ouest.

Le capitaine avait une moustache à la Clark Gable et, quand il riait, une dent en or brillait à sa mâchoire supérieure. En parlant, il gesticulait beaucoup pour souligner ses propos, tandis que le commandant le

(*) Fruits de mer, constitués les uns par des mollusques à coquilles en forme de cornets, les autres par des poissons de couleur gris-rose argenté.

précédait d'une enjambée et paraissait ne lui accorder aucune attention. Il avait un air songeur et sévère, qui convenait d'ailleurs à son statut : il présidait à la cour martiale ! Cela faisait des mois qu'il expédiait au peloton d'exécution des dizaines d'hommes, de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles, accusés d'être traîtres à la nation, émeutiers ou agents des forces étrangères. A Drama, son patelin d'origine, il était un insignifiant avocat. Mais à Khania, il était quelqu'un ! Voire, la personnalité la plus marquante de l'époque ! Plutôt grand, décharné, la mine aussi grise que la cendre, environ la quarantaine, il se targuait même d'être un parti recherché entre tous !

J'allais bientôt apprendre que cette visite de fin d'après-midi à la taverne balnéaire constituerait la première rencontre, visant à lier connaissance, avec une nouvelle candidate au mariage. A cent mètres du littoral, il y avait une butte et, à son sommet, une pittoresque maison campagnarde. C'est là que vivait la cousine germaine de mon père, de souche Smyrlaki, laquelle avait épousé l'oncle Manolakas, colonel en retraite. Ils avaient deux filles, Khryssa et Io.

Io, quatorze ans, semblait être née en Jamaïque, créature exotique au plein sens du terme. Khryssa allait sur ses vingt ans, avait la blancheur du lait, les yeux bleus, une beauté dans son genre, elle aussi. Et voilà que l'oncle Manolakas, géant au coeur simple, s'était mis en tête l'idée obsessionnelle de marier sa fille aînée, Khryssa, au juge du tribunal militaire.

Bien sûr, c'était la pagaille à Khania. Toutes les familles "comme il faut" de la bourgeoisie, qui tombaient en décrépitude, s'étaient donné pour objectif de marier leurs filles, pourvu qu'elles aient dix-sept ans, avec cet épouvantail humain. Abstraction faite que sa conscience ait pris un bain de sang !

Dès que le vieux Khatzianguelis vit s'amener chez lui d'aussi fameux personnages, il s'empressa de rassembler, autour de la table, les chaises qui se trouvaient aux abords immédiats de la nôtre.

- Bienvenue aux capitaines, répétait-il en les aidant à prendre place... Qu'est-ce que l'établissement peut vous offrir ?

Inutile de le préciser, où que le magistrat casse la croûte ou fasse des achats, les tenanciers mettaient un point d'honneur à le servir gracieusement.

- Très honorés, monsieur le juge militaire, d'avoir votre clientèle !

Les deux officiers commandèrent de l'ouzo avec un hors-d'oeuvre varié et, en même temps, firent du regard un tour d'inspection sur les autres convives. Un avocat de Khania se leva pour aller présenter ses hommages, tandis que les dames saluaient depuis leur place, les visages convergeant vers le haut gradé.

Entre-temps, les hommes de la police militaire étaient sortis de la jeep pour s'éparpiller à la ronde, dans les parages du bâtiment, en soulignant tout le poids de l'autorité.

Mon frère Ghiannis me chuchota le topo à l'oreille, puisque j'étais nouveau venu et que je ne connaissais ni les protagonistes, ni le scénario. Soudain, la famille de Manolakas fit son entrée. Les deux officiers se levèrent et les présentations commencèrent.

- Ma petite fille, Io ! Et celle-ci, c'est Khryssa, ajouta-t-il de manière entendue.

Comme s'il voulait dire "C'est d'elle qu'il s'agit"... Mais le regard du magistrat s'était fixé sur la cadette ! Nous ayant vus, Io se précipita alors vers notre compagnie.

- Où vas-tu ? lui cria sévèrement son père.

- Chez mes cousins ! Quelle question ! ajouta-t-elle avec une impertinence qui dénotait à la fois son innocence et sa force de caractère.

C'est que Io n'était pas seulement un être exotique, comme je l'ai dit, mais aussi une véritable sylphide. Plus évanescente que le vent !

En bref, Io nous informa tout bas de l'enjeu. A savoir que son père, le dingo, était porté à marier Khryssa avec cet épouvantail de juge militaire, que les deux filles et leur mère, mais aussi la tante Katina Smyrlaki, l'avaient pris à la légère et s'amusaient de la chose. Maintenant, Khryssa allait faire la prude, comme si elle aspirait au mariage, au cours de cette prime rencontre qu'avait combinée la soeur gâteuse de Manolakas - qui l'avait peut-être d'ailleurs un peu fait marcher. Voilà ! En l'occurrence, une excursion en jeep quand on n'a encore jamais mis un pied en voiture, un repas à Khania pour que les autres en crèvent et, après ça, vous verrez bien si on se reverra !

Ghiannis enchaîna :

- Tu connais Mikis ?

- Non, répondit-elle, en m'offrant sa main frêle.

Je la regardai droit dans les yeux. Insondables. "Cette créature, pensai-je, n'a ni début, ni fin. En vérité, comment Dieu parvient-il à réaliser de tels prodiges ?"

- Io, lui dit Lefteris, nous resterons toute la nuit à la plage. Quant tes parents dormiront, emmène Khryssa et viens, nous nagerons au clair de lune.

- Nus ? lança innocemment Io.

- Tout nus ? Pourquoi ?

- Parce que j'aime ça !

Une fois au courant des moindres détails, nous guettions nos voisins de table d'un autre oeil. Khryssa se rendit compte que nous étions dans le coup et, au fil de ses minauderies pudibondes envers le juge militaire, elle nous jetait ici et là un regard furtif, au risque d'être prise de fou rire et de se ridiculiser. Quant à l'oncle Manolakas, seul bienheureux innocent, il veillait périodiquement à commander de l'ouzo et des petits plats, pour amadouer le futur marié.

Finalement, la famille se leva. Baise-mains du juge martial à la maman et à Khryssa, même si l'oeil de l'intéressé ne décollait pas de Io, qui jouait le bébé. La jeep se pointa aussitôt. Les sbires de la police militaire coururent dare-dare à leur véhicule, histoire de montrer qu'ils encadraient dignement le grand personnage. Il faisait déjà noir. La famille Manolakas remonta au cottage, tandis que nous prenions le chemin de la mer.

Le sable était encore brûlant, bien que le soleil avait sombré depuis plusieurs heures derrière l'île de Thodoros, à un mille au Nord-Ouest. Nous portions tous un maillot de bain. Moi, je m'étendis à une dizaine de mètres de l'eau. Les enfants entrèrent dans la mer, s'y avancèrent et disparurent.

Arrivées alors, Khryssa et Io ôtèrent leurs vêtements, excepté le maillot qui leur couvrait quasiment tout le corps. Elles s'allongèrent à mes pieds.

- Eh bien, voilà ! dit Khryssa.

- Voilà, dis-je en écho, comme si on poursuivait une vieille conversation, au lieu de s'approcher pour la première fois.

- Tu t'appelles Nikis, dit précipitamment Io, et elle Khryssa. C'est ma soeur. Et nous sommes cousins. Petits-cousins. Notre mère et ton grand-père sont cousins germains. Notre grand-père et ta grand-mère...

On éclata de rire, tous ensemble.

- Où sont les autres ? demanda Io.

- Ils ont dû gagner l'île de Thodoros à la nage...

- Mais ils avaient dit qu'ils nous attendraient...

A cet instant, les quatre garçons surgirent simultanément de l'eau. Les fillettes se levèrent joyeusement, pour aller à leur rencontre. Khryssa se tourna vers moi :

- Tu ne sais pas nager ?

- Pour sûr, je nage. Mais pas le soir, où la mer m'effraie.

- La lune va bientôt se lever et il fera clair comme en plein jour.

- Je préfère rester ici. J'aime le sable chaud. Je dormirai.

- Où ? Ici ?

- Où, sinon ? Je dois attendre le car du matin pour rejoindre mon village...

A ce moment-là, un poète qui n'est pas né à Patras m'inspira les vers suivants :

C'est lorsque nous fendons la mer
qu'aussitôt émerge la lune,
errant dans la bise légère
qui fait le guet dans tes cheveux
et lorsqu'elle descend au sol,
sur ta dernière rosée,
elle se coule dans tes vasques
jusqu'au moment où les eaux montent
et où tu cherches à me rejoindre...

Envoûtée par mon chant, Khryssa vint s'étendre à côté de moi. Elle mit ses deux jambes entre les miennes, au point que se confondent les cuisses, le ventre, le buste... Elle resta en suspens, la tête à cinq centimètres au-dessus de la mienne. Dans la pénombre, ses prunelles brillaient comme des lucioles. Brusquement, elle se mit à genoux pour commencer à me battre. Elle me gifla de toutes ses forces, en me laissant les joues cuisantes et en beuglant littéralement comme une vache. Ensuite, elle se redressa pour s'habiller. La lune, dont la moitié émergeait déjà de l'eau, éclairait ses épaules nues, sa taille, ses bras. Face à moi, elle gardait le tronc plongé dans l'obscurité.

Io avait écouté ma chanson et pleurait, assise en lisière de la vague. Les enfants accoururent alors, pour les saisir toutes deux à bout de bras. Juste avant de pénétrer dans la mer, ils enlevèrent leurs maillots. Io fit de même, pivota vers moi, puis courut avec les autres au devant de la lune, dont le disque s'agrandissait sans cesse. La mer s'était parsemée d'argent. C'était beau de voir, main dans la main, les silhouettes s'y avancer toujours plus profondément et disparaître, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le bruit des vagues léchant le sable d'or.

VISITE NOCTURNE A DEBUSSY

Un certain temps avait dû s'écouler, puisque la lune était arrivée deux brasses au-dessus de l'horizon, lorsque je vis sortir de l'onde Exelsior, la jument blanche du prince de Polignac. Elle était manifestement venue exprès pour me quérir car elle avançait au petit trot vers l'endroit où je me trouvais, à moitié couché. Avant que je ne revienne de ma stupeur, elle était déjà devant moi et se cabrait en hennissant, avec l'accent français réputé qu'ont toutes les juments au service des nobles en Europe.

Je me relevai et, alors que j'allais m'approcher pour la caresser, elle se mit brusquement à galoper avec une fougue surprenante, tantôt vers les Saints-Apôtres, tantôt vers la maison de Khatzianguelis. Il était clair qu'elle était aux anges. J'attendis patiemment la suite de ses réactions. A la fin, elle vint s'immobiliser devant moi.

Je n'ai pas encore très bien compris comment je me suis retrouvé sur son échine, au galop. Avec les rênes, la selle et la livrée du noble français, le tricorne et le blason de la famille de Polignac, épinglé sur ma chemise de soie. Dans le sac à dos de voyage, qui était accroché sous la selle, il y avait la lettre du prince de Polignac que je devais transmettre personnellement au compositeur Claude Debussy.

J'avais appris qu'en France, les connaisseurs le surnommeraient "le libérateur de la musique". Le fait qu'on lui ait ajouté le prénom d'Achille me touchait : Claude-Achille Debussy. Il serait couvert d'éloges pour avoir remis au goût du jour les clavecinistes des 17ème et 18ème siècles. Et pour avoir redécouvert la musique, juvénile et fraîche.

Il finirait par devenir l'ennemi, l'homme à abattre parce que, comme tous les grands artistes, il concrétiserait ses idées. Et que ces idées devraient céder la place aux nouvelles. Mais pourquoi faut-il forcément que tout éloge ait pour contrepoids la critique ? Serait-il mauvais de préférer un jour Wagner à Debussy ou Debussy à Wagner ? De louer Stravinski, parce qu'il nous change de Debussy ? Et de retourner à *Pelléas*, quand on est fatigué des *Noces* ? (*)

Je soupçonnais, en galopant dans les rues désertes et humides, que Debussy était un harmoniste, au fond. Quelqu'un qui fondait son inspiration sur les accords musicaux. Assis au piano, il laissait ses mains caresser les touches, en recherchant des combinaisons sonores qui, tout doucement, enfanteraient la mélodie...

C'est donc à bon droit qu'on le considérerait comme révolutionnaire. Mais serait-il juste de prétendre qu'il a seulement parachevé les efforts des compositeurs précédents ? Debussy a utilisé à satiété l'accord de la neuvième, comme Wagner celui de la septième mineure. Il s'est émancipé de toutes les règles dogmatiques et n'a jamais accepté d'ingérence, sauf celle

(*) *Pelléas et Mélisande*, drame lyrique de Debussy (1902) et *Les Noces*, ballet de Stravinski (1923).

que lui imposait son propre goût. Ceci dit, profondément, il allait rester fidèle à l'esprit de la Règle, au point qu'il serait désormais impossible d'étudier l'harmonie traditionnelle sans suivre son évolution jusqu'à son ultime développement - à savoir Debussy.

Bientôt, pensais-je, j'aurai peut-être la chance de découvrir le "paysage" de sa musique. Une vue sur la nature qui lui est propre, aux sons feutrés, sans contrastes brutaux, parcourue de scintillements et de frimas, où l'atmosphère réconcilie les contraires dans une subtile harmonie...

N'attendons pas la beauté des orages ! La réaction contre le romantisme s'esquissait. Elle ne tarderait à l'emporter...

Debussy n'admettrait pas la tyrannie de la forme. A ses débuts, il n'a pas de projet déterminé. Il appartient à la génération des symbolistes. Du vers libre. Il n'accepte la soumission à une forme définie que si elle prend sa source dans une victoire nouvelle du poète... En marquant ainsi sa souveraineté, dans les limites de sa liberté. La forme est engendrée par le rythme intérieur. C'est la conquête instinctive de l'harmonie spirituelle. Ainsi, le paysage de Debussy ne peut nous évoquer qu'un monde sans tutelle.

Voire, anarchique ? Ses lignes mélodiques n'ont-elles pas l'allure libre des feuillages ? N'y trouve-t-on pas ce rejet des impératifs traditionnels ? Cette orchestration aux subdivisions méthodiques, jusqu'au coeur des instruments à cordes, qui entrave toute discipline globale afin de ne pas noyer les petites particularités ?

Finalement, cette atmosphère printanière, avec ses accents souples et dansants, cette ambiance discrète et vaporeuse, chaque élément qui est présent dans sa musique, fluide et autonome, spontané et hors du commun - tout cela a-t-il un autre effet que de tailler en pièces l'ordre et la règle ? Mais cette anarchie est celle des êtres grands, raffinés et sages, pour lesquels toute forme de soumission ou de violence dénote un manque d'élévation...

Tandis que toutes ces idées traversaient mon esprit comme des éclairs, j'avais imperceptiblement relâché les rênes, en laissant à Exelsior l'initiative de son rythme et de son train. C'est ainsi que, devant nous, surgit soudain un fiacre tout noir que tiraient furieusement deux chevaux tout aussi noirs, sans me laisser le loisir de réagir. La voiture dévalait la rue Saint-Jacques et, au croisement de la rue des Ecoles, six mètres nous séparaient quand nous l'aperçumes, fondant sur nous avec une démence meurtrière. Avant même que je réalise le danger et que je fasse Dieu sait quoi, Exelsior décupla son énergie, se lança en avant comme une flèche projetée d'une main ferme, prit appui sur ses pattes arrière et se propulsa par-dessus chevaux et calèches. Elle atterrit sur le pavé, comme si elle avait eu des ailes. Et puis, en tournant légèrement la tête, elle me jeta subrepticement un regard amoureux, qui semblait me dire : "Pour toi, mon chéri, je pourrais m'envoler jusqu'aux cieux..." Cet événement fulgurant avait, pour un instant, distrait mes pensées de l'illustre compositeur que j'allais rencontrer dans quelques minutes.

Il était né à Saint-Germain-en-Laye, le 22 août 1862. Il mourra exactement dans huit ans, jour pour jour. C'est-à-dire le 26 mars 1918. Il habitait à la périphérie de Paris, avenue du Bois de Boulogne. Dans un faubourg privilégié, en tout cas, où les espaces verts et les épaisses rangées d'arbres étouffaient les tumultes de la ville. C'est vers là que nous nous dirigions maintenant, galopant sur la rive droite de la Seine après avoir franchi le Pont-Neuf d'où, toujours sur ma droite, j'avais entrevu Notre-Dame, songeur : "A peine croyable qu'il existe une chose aussi belle..."

L'heure était tardive. Mais on m'avait dit que Debussy travaillait jusqu'à l'aube, où il discernait la première lueur livide de mars caressant les branches nues des bouleaux. Par le prince de Polignac, je savais que Debussy vivait au diapason de l'Univers, avec les sensations d'une âme spontanée. Exalté, grâce au divin privilège des poètes. Comme ces derniers, sa nature et ses besoins eux-mêmes l'avaient aidé à s'affranchir des attaches éphémères de la routine et de la renommée.

Il vivait dans l'entourage de peintres et de poètes. Peut-être a-t-il été le premier compositeur qui, par sa musique de haut niveau, a honoré la vraie poésie. Il ne travaillait qu'avec des poètes authentiques, comme Verlaine, Baudelaire, Maeterlinck... Ou avec François Villon. Il était proche de Stéphane Mallarmé, André Gide, Pierre Louÿs...

Il rêvait d'une fusion transcendante de tous les arts. L'école des symbolistes l'y incitait, elle qui réconciliait le poète avec le musicien. Unie à la musique, la poésie pouvait maintenant offrir à l'expression tout un éventail de formes ou de procédés, la rendant donc plus adéquate par rapport à la réalité substantielle.

Plongé dans ces réflexions, je ne sais comment j'arrivai avenue du Bois. A droite comme à gauche, des pavillons entourés de grands jardins. Pour la plupart, les maisons avaient des toits en pente, recouverts des ardoises grises de Paris, et les fenêtres "à la Mansart", symétriques et imposantes, prenaient l'allure irréelle d'un décor de théâtre.

Malgré l'heure avancée, le ciel étoilé jetait une lumière étrange sur le paysage, qu'il rendait onirique. Des cris d'oiseaux, peut-être de corbeaux, se répercutaient du côté de Saint-Germain-en-Laye qui, au fin fond de l'horizon, faisait l'effet d'une gigantesque forteresse naturelle. Ayant prestement dépassé toutes les demeures aux fenêtres obscures, je repérai d'emblée, sur ma droite, la maison de Debussy : par les deux grandes fenêtres du rez-de-chaussée, il jaillissait une lumière orangée tirant vers le rouge, ce qui évoquait intensément les accords du *Jet d'eau*.

Je mis pied à terre devant le chêne séculaire, qui semblait protéger de ses branches le charmant pavillon du compositeur mélancolique... Je caressai tout doucement l'encolure humide d'Exelsior et je lui chuchotai à l'oreille qu'elle était libre d'aller faire un tour, si cela lui faisait plaisir. Mais elle me regarda avec passion, comme pour me dire : "Comment peux-tu imaginer que je m'éloigne, quand je suis auprès de toi..." Et elle s'approcha illico de la fenêtre, manifestement pour continuer à me voir, lorsque je serais à l'intérieur de la maison.

VISITE NOCTURNE A DEBUSSY

Dans le silence de la nuit, la musique s'amplifiait. Seul, Debussy improvisait au piano. Il jouait et rejouait le même passage. Chaque fois avec une variation : un nouvel accord, un nouveau motif. Il n'y avait que le rythme, légèrement dansant, qui restait identique.

J'avais empoigné le heurtoir doré de la porte mais j'hésitais à l'ébranler. J'attendais que le maestro s'interrompe... Mais il poursuivait, toujours avec la même impétuosité et la même fougue. Avec la fièvre de l'enfantement.

J'observai qu'Exelsior était, elle aussi, littéralement subjuguée par la magie de la musique : "Tu vois, me dis-je, même les juments nobles ont de la culture musicale, à Paris. Une chance qui fait défaut à certains peuples lointains", et je songeai pour la première fois au pays de mes ancêtres, nageant dans l'ignorance.

Mais voilà que le compositeur nocturne a quitté son piano pour son bureau. Peut-être afin de mettre au net, sur la portée, la composition que j'avais écoutée. A ce moment, je me résolus à frapper.

Plutôt que d'ouvrir, il se dirigea vers la fenêtre, tira le rideau de voile blanc et regarda à l'extérieur. Dans ses yeux, je discernai un certain étonnement, pour ne pas dire de l'inquiétude. Evidemment, il n'attendait pas de visiteur à une heure aussi indue. Je m'approchai de la fenêtre et je lui lançai : "De la part du prince de Polignac". Son regard se rasséréna aussitôt et un imperceptible sourire se dessina sur ses lèvres charnues. Il laissa tomber le rideau et s'empressa d'aller ouvrir la porte.

Avant même de franchir le seuil, j'avais extrait du sac de cuir la lettre du prince, scellée de cire à cacheter pourpre, pour avoir l'air de dire : "Je ne veux pas vous perturber. Je vous remets simplement la missive, comme j'en ai été chargé". Il me revint alors à l'esprit que le prince souhaitait obtenir directement la réponse au contenu de sa lettre. C'est pourquoi, lorsque Claude-Achille Debussy me pria d'entrer, je le fis sans hésitation.

Tout le rez-de-chaussée était un bureau-atelier. Au milieu, il y avait un grand piano à queue, de la marque Erard. Il était recouvert de mille papiers, de partitions, de livres, de cendriers, d'un oiseau empaillé, peut-être un faisan, et d'un énorme pot de fleurs avec des jacinthes fraîchement coupées, sans doute dans une serre. A droite en entrant, au fond, le bureau était illuminé par un grand lampadaire, avec un abat-jour rouge orangé, d'où l'éclairage qui jaillissait par les grandes fenêtres.

Tous les pans de mur n'étaient qu'une formidable bibliothèque, à l'exception du mur de gauche, où les tableaux se côtoyaient pour former un canevas polychrome.

Debussy se tenait debout devant le piano, à l'endroit qu'éclairait intensément le lustre, supendu au plafond par une grosse chaîne dorée. Les cristaux taillés reflétaient la lumière, en esquissant de gracieuses figures géométriques qui donnaient du relief au mobilier et aux murs. Après

avoir lu attentivement le message du prince, il se tourna vers moi, pour me dévisager avec intérêt.

- Le prince m'écrit que vous êtes compositeur... Et que votre lignée, assez lointaine, plonge ses racines en Crète...

- Excusez-moi, bredouillai-je avec émotion. Je ne savais pas que le prince m'honorerait au point de me mentionner dans sa note...

- Le prince me demande, avant tout, si je serais disposé à présenter, en mai prochain, une de mes dernières oeuvres... A cet égard, vous pouvez lui dire que ma participation à de telles soirées musicales constitue toujours, pour moi, une joie sans bornes mais aussi un honneur... Par ailleurs, il me demande si je porterais intérêt à vos propres compositions, monsieur...

- Michaël !

- Michaël, tout simplement ! Ajoutez l'Archange, au moins... Vous avez d'ailleurs le style à faire partie de la race des anges, qui a expulsé du paradis le couple d'Adam et Eve...

- Mais pourquoi ?

- Je les imagine grands et l'air farouche, pour avoir eu une aussi lourde dette à acquitter. Songez que, depuis lors, l'amour sexuel est devenu un péché - capital, bien sûr. Mais, dites-moi, existe-t-il une belle chose que Dieu le Père ne considère pas comme un péché ? Ainsi, vous êtes compositeur. Et Crétois, à n'en pas douter. Voire fils, neveu ou petit-fils du roi Minos ? dit-il dans un large sourire, non sans une pointe d'ironie.

Tout en me parlant, il se dirigea vers la porte qui menait aux autres pièces, près de laquelle une petite table était encombrée de carafes aux contenus multicolores.

- A l'approche de l'aurore, le bourgogne surpasse le bordeaux... Qu'en dites-vous ?

Je n'étais pas très porté sur la boisson. Néanmoins, comme il empourprait de vin de Bourgogne le grand verre de cristal qu'il me destinait, je ressentis l'envie exubérante de le boire d'une seule traite. Et je réalisai alors que je devais être en nage, suite aux tribulations du long trajet parcouru...

- A la vôtre, me clama avec une étonnante vivacité le discret compositeur, qui porta à ses propres lèvres le nectar de la terre française.

Je l'observais, fasciné par son front imposant. Ses traits quasi enfantins s'agrémentaient d'une grosse moustache et d'une barbiche, qui lui camouflait le menton et semblait accrochée par deux fines lanières à la base des oreilles. Il avait tracé assez bas, sur la gauche, une raie dans ses cheveux qui, comme sa barbe, avaient la couleur de jais du corbeau. Bien portant et élancé, il débordait de force et de santé...

- Votre présence m'inspire une idée...

Il alla hâtivement vers le bureau, s'assit, se pencha sur l'ébauche musicale qu'il venait de délaisser et, l'intitulant d'une main nerveuse, il lança en même temps :

- *Danseuses de Delphes* !

Puis, il saisit la partition pour la disposer sur le piano, il s'installa, posa les doigts sur les touches et la chambre s'emplit de musique. Je tournai la tête vers la fenêtre et distinguai Exelsior, toujours en place, s'efforçant de capter la mélodie qui l'émouvait si fort, son regard lascif éperdument fixé sur moi. "Ah, toi, incommensurable amour de pouliche...", pensai-je le coeur serré, tandis que les cascades sonores du morceau de Debussy m'enveloppaient de leur divine puissance.

- J'ai presque bouclé la composition de douze préludes pour piano, dit-il, dès qu'il eut achevé l'exécution. Il me manquait seulement le titre du premier... Peut-être deviez-vous arriver en pleine nuit pour m'apporter, dans cette contrée humide, l'éblouissante lumière de votre patrie...

- Puis-je aussi écouter un extrait des autres préludes ? osai-je demander, en mettant la plus grande amabilité possible dans mon inflexion.

Ce n'est pas si simple à demander, qu'un Debussy joue en exclusivité, a fortiori à une heure aussi indue...

- Je ne vais pas vous fatiguer, répondit-il un peu distraitement, pendant qu'il rangeait ses manuscrits sur le lutrin. *Voiles... Le vent dans la plaine...* (comme il lisait les titres, il feuilletait les partitions et les disposait systématiquement à gauche du pupitre). *Les soirées et les parfums tournent dans l'air du soir... Les collines d'Anacapri...* Voilà ! s'exclama-t-il, en arrêtant son choix. Je vais vous jouer *Ce qu'a vu le vent d'ouest.*

Durant son interprétation, une étrange sensation commença à s'emparer de moi, comme si j'étais quelqu'un d'autre, transporté à une autre époque. Par la magie des sons, les saisons se métamorphosaient. Les arbres étaient en fleurs avec, simultanément, des feuilles jaunies... Soleil et neige, vent glacé et aube cristalline du printemps, dans le même instant... Et puis, ce tourbillon. Comme un cyclone, la musique m'aspirait et me propulsait dans les galaxies du temps. Obscurs couloirs, qui sillonnent les constellations et mènent au trône de Dieu. Un enfant, couché au sommet d'une montagne d'Epire, les yeux rivés sur le ciel, espère découvrir Dieu... Quel est donc cet enfant ? Et mon rapport avec lui ? Ensuite, je vois un adolescent étendu sur un rocher gris qui, tel un balcon, surplombe à des milliers de mètres la surface de la mer Egée... Qu'attend-il ? Que le vent d'ouest lui apporte les peines et les lamentations du monde blessé ? La musique de Debussy est le vent en question. Chaque "souffle du couchant", qui semble s'exhaler des poumons du dernier homme, au coeur de la nuit de notre époque. Une époque où le temps n'a plus de limites. Le Temps, la Nuit, l'Homme - éléments immobiles, en suspens, par-dessus la terre tournoyante. Et ses lamentations.

A présent, Debussy est passé à un nouveau prélude. Je le comprends à la différence de ton. S'élevant en énormes colonnes, les accords me font songer aux contours des églises gothiques. Tandis qu'ils s'élancent fièrement vers la voûte céleste, ils se rencontrent l'un l'autre. Ils s'interpénètrent, s'entrecroisent, avec une densité toujours croissante, jusqu'à figurer le bois sacré où séjourne la Grande Ombre. Celle qui nous attend, au terme de la vie. Respirez donc, sans relâche, la lumière du soleil ! Ne cessez pas d'embrasser les couleurs, avec toute votre sensualité ! Parce que l'Ombre est grise. Noire, incolore. Comme la note fondamentale d'où jaillissent les gerbes d'accords, qui se muent en lumière, en couleur, en geste, pour revenir à l'Ombre primordiale, voilée par l'eau diaphane d'un Lac perdu dans les profondeurs de la Mémoire...

- Je l'intitule *La Cathédrale engloutie*, dit-il dans un murmure, après avoir laissé le dernier écho de la musique se diluer dans la pénombre du rez-de-chaussée.

Nous sommes restés un moment immobiles comme des statues, hors du temps. On eût dit que la musique nous avait emportés ailleurs, à d'autres époques, et vidés de nous-mêmes comme les cocons qu'abandonnent les cigales, sur les troncs des pinèdes estivales...

C'est alors que j'ai compris que Debussy était un personnage issu des mythes fantastiques. Peut-être venait-il d'un autre monde, invisible et limitrophe, peuplé de chasseurs d'élite, condamnés à retrouver les traces de la chimère.

- Est-il vrai, dis-je à mi-voix, que vous portiez au Conservatoire le nom d'Achille... Puis, à Rome, de Claude-Achille... Et que c'est seulement lorsque vous êtes revenu à Paris que vous avez opté pour Claude Debussy ?

- Dans bien des années, lorsque vous étudierez au même Conservatoire, rue de Rome, voyons comment vous vous nommerez... Michaël ? Ou Mikis ?

- Mikis ?...

- N'allez-vous pas composer, vous aussi, des préludes pour piano ? Onze, alors que j'en ai signé douze. Et pourquoi onze ? Que symbolise ce nombre ? Dans un ou deux d'entre eux, je décèle certains prolongements, purement sentimentaux, de notre soirée d'aujourd'hui... Vous savez, il ne me reste que huit ans... Oui... Oui, je mourrai un peu plus âgé que Beethoven... Ses descendants, les Allemands, bombarderont Paris ce jour-là. Et moi, j'aurai perdu l'esprit dans l'effroi. Au cimetière, à Passy, une poignée d'amis m'accompagneront... Le lendemain, la presse parisienne consacrera, à cet ultime événement de ma vie, trois lignes perdues dans les pages du milieu... Ironie ! On me baptisera à rebours "le Claude de France"... Un titre que je n'imaginais pas et que je ne désirais pas.

Son regard absent et immobile scruta un moment, comme s'il les découvrait alors, les divers objets qui recouvraient le piano, puis il se leva avec la lenteur d'un somnambule, passa devant moi et se campa devant la fenêtre. Pas celle où se trouvait Exelsior, dans une permanente extase amoureuse, mais l'autre fenêtre... Ayant laissé s'écouler le temps, il se

mit à parler comme s'il décryptait un rêve, enfoui dans les limbes de son esprit.

- Vous devez savoir, à coup sûr, que vous n'êtes que l'ombre de votre être authentique. Tout ce que vous croyez, que vous vivez dans les stalles des Polignac, n'est que fantasmes. Dans les salons, en fait, notre musique divertit la noblesse... Il est difficile de trouver quelques bons musiciens de métier, pour exécuter notre oeuvre. Naturellement, ils sont assez bien rémunérés, je l'avoue, par le prince de Polignac. Pour nous, c'est une occasion merveilleuse, inespérée, dirais-je, d'entendre nos compositions. Il va de soi que les impressions qu'elles laissent, parmi les aristocrates et les auditeurs fortunés, ne nous laissent pas indifférents non plus. Ce sont d'ailleurs des gens cultivés, pour la plupart. Au courant des événements d'aujourd'hui et d'hier, dans le monde de la musique. Combien et combien n'ont-ils pas visité Bayreuth, Vienne, Milan, Londres et autres foyers musicaux... Il est vrai que, souvent, ils restent tellement ancrés en rade de la musique allemande que cela me fait parfois éclater, au point que je qualifie Beethoven de "grand sourd" ou que j'aille dire que ce que j'admire, dans sa musique, ce sont ses pauses - ses silences... Grotesque ! Vous qui provenez d'un pays en périphérie de l'Europe, vous avez le regard de l'affamé devant une boulangerie ! En d'autres mots, vous voyez la France comme un lieu privilégié où même les domestiques et, pourquoi pas, les juments (Debussy lança un regard fugace sur Exelsior) sont initiés aux secrets de l'oeuvre symphonique... En réalité, hélas, on ne trouvera pas, dans toute la France contemporaine, plus de cent personnes - disons cinquante - qui comprennent vraiment ce que je fais. Ni ce que font cinq à dix autres compositeurs... Par conséquent, ce ne sont pas les barrières ethniques qui nous séparent, comme dirait le Juif allemand Karl Marx, ce sont les classes sociales. Tout cela, je vous le dis pour que vous vous libériez, en temps voulu, des fantasmes. Des chimères... Au plus vite ! Avant qu'ils ne deviennent des idéaux et qu'ils ne vous entraînent dans des voies stériles, des démarches inutiles, qui entameront votre force psychique et spirituelle... Je redoute que vous ne galvaudiez le don divin de la créativité, en faveur de ce que vous appelez le complexe social, et qu'on ne vous soumette à la pression, pour ensuite vous jeter aux ordures. Croyez-moi... J'ai été embarrassé par cette situation... Ce n'est pas fortuit, si vous avez frappé à ma porte dans la nuit de mars. C'est un dieu, mettons un demi-dieu, qui vous envoie. Là-dessus, je suis absolument formel. Déjà, la chambre commence à s'emplir des échos de votre musique. Vous ne les entendez pas ? Bizarre ! Je pourrais vous jouer au piano ce que j'écoute en ce moment...

De fait, il s'assit au piano et ferma les yeux, signe qu'il se concentrait sur ses moindres perceptions, pour se mettre à interpréter le finale de ma *Septième Syphonie*, celle *du Printemps* ! Quand il eut terminé le morceau, il resta un instant penché, comme s'il voulait reprendre des forces, il épongea d'un mouchoir son large front et, se tournant vers moi, il poursuivit son discours, avec le même accent onirique :

- Il est curieux que, dans plus d'un demi-siècle, un compositeur de votre envergure retourne à la tonalité. Normalement, je devrais m'en fâcher... Je m'interroge, moi qui, par les accords parallèles, les renversements en tout genre et les modulations continuelles, m'applique à briser l'hégémonie du

système harmonique. Néanmoins, votre composition m'enchante. Pourquoi ? Je vous répondrai laconiquement : parce que mes successeurs m'ont mal compris. Ils ont considéré l'atonalité comme un but. Et ainsi, à partir de l'École dite de Vienne, ils ont déboisé la forêt verdoyante de la musique. Là où, jadis, la végétation était luxuriante, là où il y avait des ombrages et des sources secrètes, là où chantaient les oiseaux du paradis, que reste-t-il ? Des troncs calcinés, des cendres, des échafaudages de fer... Quand souffle le vent des temps nouveaux, la poussière s'élève et voile le soleil. Et soudain, voyez ! Un buisson par-ci, une fleur sauvage par-là, un ruisseau qui jaillit d'on ne sait où, pour faire germer des pousses d'un vert intense. Voici, maintenant, le premier arbre. Et voici le second. Et le troisième. Un bouquet d'arbres, isolé. Comme celui qui, à Colone, ombrageait la douleur d'Oedipe marqué par le destin. C'est cela, votre *Septième Symphonie*... Et moi, je ne fais aucun cas des tristes sires qui, d'abord, nous mettent en croix, pour ensuite nous ressusciter, par fidélité apparente aux Saintes-Ecritures... La Mélodie, c'est le Verdoiement, qui encadre des pensées multicolores. C'est la graine, qui a résisté à l'épreuve de la terre et du temps et qui, triomphante, a fait pousser le jeune tronc vers le firmament, où règne le vivifiant Soleil Primordial. Ensuite, c'est le mariage avec la poésie ! Poésie, Mélodie, Mythe, Rythme, Image, Mouvement... Voilà sur quoi va se bâtir, comme au temps d'Eschyle, l'oeuvre spirituelle de l'univers. Je regrette de n'avoir pu composer plus de deux oeuvres lyriques : *Pelléas* et *Le Martyre de Saint-Sébastien*. Vous savez sûrement ce qui est arrivé, après la troisième représentation de *Pelléas*. Le théâtre était submergé et le public en voulait pour son argent, alors qu'il regroupait à la fois les fervents et les ennemis de ma musique... Que de luttes entre bravos et sifflements, entre jurons et cris d'admiration !

- Peut-être, le coupai-je, parce que la liberté et l'imagination n'ont pris pour critères que les canons du bon goût, je veux dire ce qui est noble et rare...

- Vous, un aristocrate !

- Pourquoi ?

- Mais parce que, vous l'ignorez sans doute, vous allez vous résoudre en une vulgaire poussière, vous allez devenir une molécule de l'essence historique qu'est le peuple opprimé... Celui qui touche, indéfiniment, aux extrêmes limites de son avilissement... Mais attention... Il faudra que vous partiez le plus vite possible, avant que le jour ne nous surprenne. Je ne voudrais pas que, dans cette chambre, vous vous dissipiez subitement comme un rêve, aux premiers rayons du soleil. Si une telle chose se produisait, je le crains bien, j'aurais pour toujours la sensation que votre ombre s'est irrévocablement coulée dans mon système circulatoire. Seigneur Dieu ! Je vivrais avec un fantôme ! Un fantôme que m'ont envoyé les temps éloignés et troubles de l'avenir...

- Je veux que vous m'exposiez la règle de base.

- La règle de base ?

- Exactement ! Vous seul, à l'instar d'un dieu fait homme, avez le pouvoir d'arrêter et de remettre en mouvement le Soleil et le Temps !

- Vous me rappelez, à présent, que les dieux de votre lointaine patrie ont offert aux Grecs deux mots distincts là où, nous-mêmes et d'autres peuples, nous ne disposons que d'un seul mot. L'amour, pour nous, désigne à la fois l'attirance humaine que nous nommez *erotas* et le divin sentiment que vous appelez *agapi*. C'est ce second terme, *agapi*, que j'utiliserai en guise de précepte... Quand je pose les doigts sur les touches froides et lisses du piano, tout à coup, une pensée me saisit : "Mon Dieu, si je n'engendre pas l'*agapi*, le Soleil se figera !" Alors, un frisson me parcourt et je sens que, réellement, une part de moi-même devient un petit dieu créateur. Lequel m'envoie, au bout des doigts, une décharge électrique qui les relie à mon âme, en pleine exaltation. D'abord, l'*agapi* apparaît comme une lumière. L'*agapi* est lumière : une lumière primordiale qui, à ce moment-là, se crée à partir du chaos. Puis, sa métamorphose immédiate, c'est le Son. La lumière devient son, comme l'*agapi* est devenu lumière. Pas n'importe quel son, naturellement. Mais un son primordial, comme la lumière, qui jaillit lui aussi du Néant initial pour s'unir au Tout final. A mon sens, un seul problème est essentiel. C'est à toi qu'il appartient d'être, à tout moment, digne de l'*agapi*. Si tu y renonces, même un dixième de seconde, tu n'es plus que cendres. Peu importe où, comment et quand tu vivras. Tout ça, il faut le considérer comme des contingences extérieures, fluctuantes. Variables. Mais le Noyau reste immuable. Dès que la Loi de l'Univers t'effleure, de sa baguette magique, tu scintilles dans l'obscurité, comme la luciole dans les jardins sombres de juillet. Tu as le Stigma (*). Et le Stigma, comme je te l'ai dit, c'est le mot hellénique *agapi*. C'est lui qui te fera enfanter la Lumière, puis le Son. Le son primordial et créateur de vie. Je veux dire la vie réelle et non la vie imaginaire : maintenant, tu es un fantôme et je te salue. Ce n'est pas un hasard, si je t'ai joué le *Vent d'ouest*... Abandonne-toi, en toute liberté, sur ses ailes invisibles. Il te mènera vers ta destination, à travers le Temps... Adieu...

(*) Point sensible à la lumière, dont sont dotés certains protozoaires.

RETOUR EN CRETE, A KHANIA

Je me réveillai, avec la sensation qu'on me rouait de coups de pied dans le dos. J'ouvris les yeux et, à contre-jour, j'entrevis une forêt humaine qui m'entourait, comme si j'étais dans une clairière. Le soleil se trouvait au zénith et m'éblouissait de son éclat.

- On peut savoir pourquoi tu lézardes ici, au beau milieu du chemin ?

Je ne me rappelais plus rien. Soudain, l'image d'Exelsior me revint à l'esprit, puis celle des boulevards parisiens, grouillant d'ombres qui se profilaient dans le halo des réverbères à gaz et, enfin, le chaud salon de Claude Debussy. Je me souvins même du morceau qu'il m'avait joué au piano. En m'examinant, je m'aperçus que j'étais tout simplement en maillot de bain et que j'avais le genou droit ensanglanté. Suite à une mauvaise chute, semblait-il, puisque le dur revêtement de la route se constituait de cailloutis pointus, blancs comme neige.

- Je t'ai demandé ce que tu es venu faire ici. Et qui es-tu ? Tu as des papiers d'identité ?

Comment aurais-je eu des papiers d'identité, alors que j'étais à moitié nu ? D'ailleurs, qui étais-je ? Et, en effet, qu'est-ce que j'étais venu chercher dans ce bled ?

- Lève-toi ! reprit la voix impérieuse.

Je m'assis péniblement et constatai aussitôt que, toutes ces sombres silhouettes, c'étaient des gendarmes et que, celui qui me parlait, c'était un gradé.

- Tu ne serais pas un partisan, non ? Un maquisard ?

Comme il s'était davantage posé la question qu'il ne me la posait à moi-même, il ordonna catégoriquement aux autres de s'emparer de moi. Ils virent que je ne pouvais pas m'appuyer sur ma jambe droite, me traînèrent tant bien que mal et me firent monter à l'arrière d'un camion Bedford. Cinq gendarmes m'encadrèrent. On démarra. Après avoir traversé des montagnes, des oliveraies et des hameaux, on prit la route asphaltée qui pénétrait dans Khania, en direction du poste de commandement où siégeait également le tribunal militaire. Là, on s'engagea dans une rue escarpée, sur la gauche.

On s'arrêta devant un portail de bois. Les gardiens l'ouvrirent à deux battants, les véhicules s'avancèrent lentement jusqu'au centre de la cour. A gauche, les cachots de la prison et, à droite, les bureaux destinés aux interrogatoires. On se gara devant la porte principale, signalée par la mention "Commandant". Pendant qu'on me faisait débarquer, j'entendais les hurlements. On me pria de m'asseoir. Comme je portais seulement mon maillot de bain, j'étais l'objet de l'attention générale. Employés, détenus, gendarmes, tous me regardaient d'un oeil tantôt étonné, tantôt moqueur. Finalement, deux gardes me saisirent par les bras, pour m'amener jusqu'au bureau de monsieur le Commandant.

A ce moment précis, les hurlements cessèrent. On me campa sur une chaise, face au bureau inoccupé. J'attendis un quart d'heure, une porte adjacente s'ouvrit et monsieur le Commandant fit furieusement son entrée, escorté par trois gradés. Il me jeta un bref regard, puis lut le rapport qui me concernait. De la manière la plus naturelle qui soit, il m'interrogea alors :

- Quand as-tu vu, pour la dernière fois, le chef rebelle nommé Ghiorghis ?

- Je ne vous comprends pas.

- Allez, arrête les conneries... On sait tout. Je te le redemande : quand l'as-tu vu ?

- Qui ?

- Ce bougre d'idiot doit être un cadre... Les enfants, on est tombés sur la bonne occase !

- C'est sans doute l'Athénien qui est arrivé le mois passé, mon commandant, hasarda un des gradés.

- Mais bien sûr ! s'exclama le tortionnaire en chef. Comment n'y ai-je pas pensé directement... Et pourquoi est-ce que tu t'es retrouvé en maillot ? Qui t'a déshabillé ? Les camarades, pour te baiser ? Ha, ha, ha ! Sodome et Gomorrhe, messieurs ! Ces communisants n'ont aucun respect de ce qui est saint ou sacré...

- Peut-être qu'il a été surpris avec la femme d'un autre, qui l'a chassé de la maison...

- Tiens donc, je te dis que c'est Sodome et Gomorrhe ! Tu vas nous cracher le morceau ! Par le menu ! Tu ne sais pas encore, salaud, que le travail se fait à coups de tenailles, ici ? Faites-lui voir, pour qu'il comprenne...

Un d'entre eux s'éclipsa dans la pièce annexe et en rapporta une planche, encombrée de tenailles et de crochets. Des tenailles comme celles qui extirpent les clous. Ou des tenailles qui coupent les barbelés. D'autres encore, qui sectionnent à angles droits diverses pièces de tôle. Et des alênes comme ont les cordonniers, pour trouer le cuir et y passer du gros fil. Il mit précautionneusement cette panoplie sur la table, sous mes yeux, et toute l'assistance surveilla mes réactions.

Monsieur le Commandant regarda sa montre. Il était trois heures et quelques. C'est pourquoi il reprit la parole :

- Tu t'es fait prendre au piège, pauvre type... De toute façon, tu n'en réchapperas pas. C'est certain. Maintenant, comment veux-tu mourir ? Comme ta mère t'a donné le jour ? Ou en hachis ? Pour ça, je t'accorde un délai de réflexion jusqu'à demain matin. Je te laisserai en compagnie du camarade Arkhontakis, que tu as sûrement déjà rencontré, à vos fameuses séances plénières qui visaient à faire exploser la nation. Mais tu as peu de chances de le reconnaître. Et encore, il lui reste de l'avenir. Celui qu'on

te réserve. Le hachis. Au petit jour, tu verras aussi tes autres camarades - des veinards - que les balles de l'armée nationale passeront au crible contre le mur ! La Nation, mon vieux, la Grèce ! Ce n'est pas la Bulgarie, ici !

A force de palabrer et de criailler, il s'était échauffé. Il vint vers moi, pour me lancer un crachat.

- Servez-lui une entrée pour dessert, les gars, qu'il comprenne où il est ! La Grèce, mon vieux !

Et il m'abattit, sur les narines, la première taloche. Sans se faire prier, les autres se mirent à me tabasser, au petit bonheur la chance. Ils me firent voler par terre, sur le plancher, et commencèrent à me décocher des coups de pied, comme des as du football. Monsieur le Commandant se retira et les gradés me traînèrent jusqu'à la pièce voisine, vouée à la poursuite des interrogatoires. Pour tout mobilier, il n'y avait qu'une grande table, où gisait le dénommé Arkhontakis. Tout nu, il était sanglé par un faisceau de courroies, des chevilles jusqu'à la tête. Les bras et les jambes étaient informes, noyés dans le sang. On lui avait aussi arraché les vingt ongles et, pourtant, son buste respirait régulièrement, comme s'il dormait. A son chevet, un seau d'eau, pour le faire revenir à lui. Pour qu'il souffre.

C'est alors qu'on amena une longue banquette en bois, qui provenait du couloir. On m'y coucha sur le ventre et on m'y ficela, en serrant la corde au maximum, pour que je ne puisse pas bouger d'un centimètre. Je ne voyais plus que les pieds de la table et le sang qui s'écoulait, goutte à goutte, des plaies d'Arkhontakis. Avant la tombée du soir, trois individus vinrent lui déverser tout un seau d'eau sur la tête et il se réveilla, pour articuler des mots qui ne lui arrivaient pas jusqu'aux lèvres. Il bredouillait quelques chose comme krrr, ou khrrr, ou prrr. Il gémissait. Un instant, il dit nettement "Maman !", puis il se tut.

Mais les bourreaux, avec une pince, le frappèrent à l'emplacement d'un des ongles qu'ils lui avaient ôtés et, d'un seul coup, la chambre fut ébranlée par le hurlement. Des cellules de prisonniers, généralement des morts en sursis, une voix s'écria "Assassins !", puis le silence retomba.

- Et de l'autre, qu'est-ce qu'on va faire ? interrogea quelqu'un.

Deux interlocuteurs s'assirent sur mon dos. Le troisième qui, selon toute vraisemblance, brandissait son arme en sens inverse, entreprit de matraquer mes plantes de pieds, mises à nu. Le supplice de la falanga avait commencé. La douleur était d'autant plus vive dans ma jambe meurtrie, dont la résistance était anormalement faible, de sorte que l'impact des chocs me parcourait la moëlle osseuse jusqu'à la base du crâne, au point de devenir intolérable. Je n'en pouvais plus. Je me mis donc à gémir, à mon tour, et un des deux hommes qui étaient assis sur moi alla alors plonger, dans le seau en fer blanc, un tampon d'étoupe faisant expressément office de bâillon, qu'il me fourra dans la bouche...

RETOUR EN CRETE, A KHANIA

A l'approche de l'aube, avant même que le jour n'ait commencé à poindre, on vint me détacher en toute hâte. Arkhontakis oscillait entre la vie et la mort. On me mit debout et on m'amena aux barreaux de la fenêtre.

- Grand comme tu es, tu jouis d'une vue superbe, me dit le gradé. Apprécie et décide-toi...

Ce matin-là, on allait exécuter sept personnes. Quatre femmes et trois hommes. Au préalable, un camion James avait pénétré au milieu de la cour. Deux bidasses bondirent pour prendre livraison des cercueils que leur donnaient ceux qui étaient restés dans la benne. Sept cercueils, en planche si légère qu'un seul homme les soulevait avec la plus grande aisance, les uns après les autres, pour aller les adosser contre le mur où on camperait les futures victimes. Le peloton fit ensuite irruption, dans un grand bruit de bottes. Il défila autour de la cour, pour arriver face au mur et prendre position. D'emblée, la prison s'emplit d'une multitude de voix. Les détenus cognaient sur les barreaux à coups de gamelles et criaient à l'unisson :

- Camarades, on nous tue ! Camarades, on nous tue !

Les voix s'élevaient par-dessus les tuiles du poste de commandement et du tribunal militaire, s'échappaient dans les rues désertes et allaient s'éteindre au seuil des maisons, où les citoyens de Khania dormaient sur leurs deux oreilles. Les hurlements les plus nombreux émanaient des cachots d'où seraient emmenés ceux qu'on exécuterait ce jour-là. Maintenant même. Dès que les geôliers eurent ouvert les deux cellules, à savoir celle des trois hommes et celle des quatre femmes, les pleurs et les cris s'allièrent dans une lamentation à fendre des coeurs de pierre. Seuls le procureur, le pope et le chef de peloton étaient tellement habitués à de telles scènes qu'elles ne les touchaient plus. Les exécutions matinales étaient devenues si routinières que, sur la place publique, on avait cessé de s'interroger sur le nombre des victimes quotidiennes.

Quant aux journaux locaux, dans une rubrique permanente où figuraient les autres événements sociaux, du type mariages, baptêmes ou funérailles, ils signalaient en petits caractères : "Aujourd'hui, à l'aube, autant de partisans communistes ont été mis à mort au lieu coutumier des exécutions." Les gardiens conduisaient exprès ceux qui allaient mourir auprès du cercueil qu'on leur réservait, pour rendre plus rudes encore leurs derniers instants. Ils les plantaient contre le mur. Ce matin-là, les quatre femmes condamnées étaient des partisanes. Lorsque le procureur et le pope les firent s'approcher d'eux, elles leur crachèrent au visage, en criant :

- Ftou (*), maudits fascistes !

Les hommes sont désarçonnés, quand le courage des femmes les dépasse. Ils les regardaient, avec plus de curiosité que d'admiration, comme s'ils se disaient : "Quelle mouche les a piquées pour que la rage les gagne aussi subitement ?... Ce sont des femmes ou des bêtes féroces ?"

(*) Interjection de mépris ou de dégoût, souvent associée au fait de cracher contre le mauvais oeil.

Lorsque le chef de peloton ordonna le garde-à-vous, la plus grande des femmes enleva son foulard, qu'elle arbora en drapeau au-dessus de sa tête. Et elle s'écria :

- C'est pour ce drapeau que je meurs ! Pour le Parti, pour la Crète, pour la Liberté !

Alors, tous clamèrent en choeur :

- Adieu, camarades ! Adieu, camarades !

L'officier s'égosilla.

- En joue !

Les armes se braquèrent sur les condamnés, dont l'un cria :

- Continuez !

Et la prison répondit :

- Nous continuons ! Nous continuons !

- Feu !

- Jusqu'à la victoire ! ajouta une voix de femme, que les victimes ne purent entendre, recroquevillées au sol.

Les soldats du peloton, comme d'habitude, avaient tremblé et loupé la cible. Leur chef dégaina son revolver et, pataugeant dans les mares de sang, visa chacun à la tête. Bam ! Bam ! Bam ! Bam ! Bam ! et Bam !

Terminé. Les employés municipaux firent leur apparition. Ils hissèrent les corps et les mirent en bières. Les deux dépouilles masculines les plus grandes, impossibles à caser, ils les jetèrent telles quelles sur le camion James. Le véhicule militaire s'avança lentement vers le porche, en laissant dans son sillage un filin rouge sang... Le silence s'abattit sur la prison.

- Tu as bien vu ? m'interrogea le gradé qui, de son coude, m'asséna une bourrade dans l'estomac.

Je chancelais de douleur, sur mes plantes de pieds tuméfiées. Quant à Arkhontakis, voilà qu'il écarquillait les yeux. Ayant perçu les coups de feu, il s'était réveillé et avait compris. Il me vit et un large sourire se dessina sur ses lèvres. Il semblait se réjouir d'avoir un témoin. Pour communiquer aux générations suivantes l'existence d'une foi, au nom de laquelle on arrache les vingt ongles à des êtres humains, qui trouvent toujours la force de regarder droit vers l'avenir. Vers les jours où le peuple aura le pouvoir, dans une Grèce libre. Celle que prépare aussi Arkhontakis, en lui offrant la seule chose qui lui reste : son irréductible espérance.

* * * * *

Les enfants étaient sortis de la mer. Ils avaient couru, ils avaient joué, ils s'étaient enlacés et, pour finir, ils s'étaient souvenus de moi. Ils revinrent là où je m'étais étendu. Mais je ne m'y trouvais plus. Ils se dirent que je m'étais probablement couché à l'intérieur de l'établissement. Le matin, ils s'attablèrent chez Khatzianguelis pour prendre leur café. L'un d'eux posa la question :

- Mikis dort encore ?

- Quel Mikis ? s'étonna le tenancier. Il n'y a personne chez moi.

Ghiannis inspecta les lieux et découvrit mes vêtements, qui n'avaient pas bougé de l'endroit où je les avais ôtés la veille.

- Mais où a-t-il pu aller, en maillot ?

- Et sans le bâton qui lui sert de canne ?

- Est-ce qu'il serait allongé dans les roseaux ?

Après avoir été fouiller partout, les garçons s'habillèrent et attendirent le car matinal de Torakis, pour gagner Khania. Ghiannis courut à la rue Korakas, où notre père avait son bureau d'avocat, pour se rendre au magasin de l'oncle Antonoudakis. De là, ils allèrent à l'Administration générale de la Crète, où l'oncle Petros était chef de service. Ils téléphonèrent à gauche et à droite. Finalement, mon oncle rendit visite au Gouverneur général en personne, peu avant que ne les rejoigne l'oncle Spyridakis, pharmacien et neveu d'Eleftherios Venizelos, soit une figure marquante sur le plan social. Presque tous les commissariats de la région ayant été alertés, le téléphone finit par retentir aussi dans le bureau du juge d'instruction P.

- Comment dites-vous ? Grand, la jambe droite blessée ? Vêtu seulement d'un maillot de bain ?

Il réfléchit un instant et poursuivit :

- Je vous tiens au courant, monsieur le Gouverneur général, dès que j'ai des nouvelles...

A peine eut-il raccroché qu'il cria à ses assistants :

- Espèces de cons, qu'est-ce que vous lui avez fait, au grand ?

- On l'a lié sur le banc, comme vous l'aviez ordonné !

- Bougres d'animaux, qu'est-ce que vous lui avez fait d'autre ?

- Les travaux d'approche, Monsieur le Directeur !

* * * *

- Les ongles ?

- La falanga, seulement !

- Grâce à Dieu ! Déliez-le et amenez-le dans mon bureau...

Lorsqu'on m'eut jeté, comme un sac de pommes de terre, sur la chaise vis-à-vis du juge d'instruction, celui-ci s'adressa à moi :

- Pourquoi nous as-tu poussés à bout, sans nous dire qui tu es ?

- Je n'ai pas eu le temps...

- Je n'ai pas exigé tes papiers ? Je ne t'ai pas demandé poliment si tu avais une pièce d'identité ?

Ce disant, il se mit en colère :

- Je n'ai pas été poli avec toi, peut-être ? Oui ou non ?

Que faire ? J'inclinai la tête, en signe d'assentiment.

- Comment était la falanga ? questionna-t-il le gradé.

- Dans la norme, Monsieur le Directeur.

- Tu peux marcher ? m'interrogea-t-il. Essaie !

Je me levai... Mais impossible de rester debout.

- Faites-le sortir... dans le couloir...

Bref, on ne tarda pas à voir arriver la limousine noire du Gouverneur de Crète. Elle se gara devant le bureau du juge d'instruction P., dans un tohu-bohu général. Ouvrant la porte, l'oncle Petros et mon père apparurent, pour me lancer : "Debout ! On s'en va !"... Visiblement, j'avais du mal à me mettre en route. Le juge P. entreprit de bredouiller quelque chose. "Nous en reparlerons à deux..." menaça l'oncle Petros, avant de héler deux gendarmes : "Aidez-le à monter en voiture..." A hue et à dia, on me traîna et on me poussa sur le siège arrière, où mon père vint aussi prendre place.

Mon oncle s'installa à côté du chauffeur. Etincelante, la lumière du soleil me troublait un peu la vue. Tout avait passé si vite que mes pensées s'étaient interrompues. Je m'étais abandonné à la voluptueuse impression de sécurité que m'apportait la présence des miens. Une fois de plus, j'avais été sauvé de la gueule du loup. En un éclair, je me rappelai les yeux d'Arkhontakis. Les exécutions au point du jour. Je revis les cachots, qui me faisaient face. Et derrière les barreaux, dans la pénombre, des regards graves suivaient la scène inaccoutumée, avec perplexité. Qui sait pour quelle raison on me transbahutait, nu comme je l'étais, dans la voiture officielle...

Durant tout le trajet jusqu'à Galata, on ne souffla pas un mot. C'était le chauffeur de Monsieur le Gouverneur, voyez-vous, et on ne devait strictement rien relater devant lui. Mon oncle, raide et imperturbable, regardait fixement à l'horizon, comme Christophe Colomb à la recherche de l'Amérique. Mon père, à côté de moi, m'examinait de temps à autre. Comme s'il m'interrogeait du regard : "Ils t'ont frappé ? Torturé ? Est-ce qu'ils t'ont fait subir une chose irrémédiable ?" A ces questions muettes, je répondais par un demi-sourire, sûrement un peu énigmatique. Qu'est-ce que ça signifie "ce qu'ont te fait subir" ? Et "ce qu'on te fait subir" où ça ? Au corps ou à l'âme ? Qui guérirait jamais mes blessures, suite à ce que j'avais vu ? Arkhontakis, les cercueils, les exécutions. Et cette grande partisane qui faisait flotter son fichu dans le vent, comme si elle tenait l'univers entier entre ses mains... C'est toute l'humanité qu'elle agitait dans les airs, cette paysanne crétoise, une fois pour toute. Au-delà de cette image, que restait-il ? Pouvait-il exister une chose, quelle qu'elle soit, qui revête une plus grande importance à mes yeux, au cours de toute ma vie ? C'est à cela que je songeais, dans le demi-sourire que j'adressais à mon père, sans penser un seul instant à mes pieds tuméfiés, qui avaient enflé comme des melons...

La voiture du gouverneur passa devant la gendarmerie de Galata, dont tout le personnel sortit sur le pas de la porte, les yeux ronds comme des pièces de cinq drachmes. On s'arrêta à la hauteur de chez Kapetanakis, là où commençait le sentier menant à notre maison. Je débarquai tant bien que mal et, fermement accroché aux épaules de mes proches, j'évitai autant que possible de prendre appui sur le sol, tant les douleurs étaient intenables. On me transporta ainsi, sur environ deux cents mètres, jusqu'à la petite porte de notre jardin - où se tenait ma mère, Aspassia.

Nous avions beau montrer tous les trois, dans la mesure de nos moyens, que tout allait bien et que la chance nous courait entre les jambes, elle tomba évanouie, avant d'avoir eu le temps de faire un pas à ma rencontre. On me laissa sur place, assis par terre, tandis que nos parents et voisins prêtaient main forte pour la ramener à la maison et l'aliter. C'était la première crise sérieuse qui la frappait et qui serait suivie de plusieurs autres. Nous n'allions plus cesser de nous tourmenter, jusqu'au moment où elle perdit la raison. En 1962, précisément, alors que la tuberculose m'obligeait à séjourner au sanatorium Tsangaris de Pendeli et qu'elle était hospitalisée dans une clinique psychiatrique de Kifissia, mon malheureux père devait passer la matinée dans une maison de santé et l'après-midi dans une autre. Sans moyen de communication. Sans le sou pour aller en taxi. En faisant route dans la chaleur enragée du mois de juillet.

AU MONT KASTRO, CHEZ THERIANOS

Avant même que ma mère ne soit rétablie, l'oncle Petros, qui avait pris la décision depuis belle lurette, arriva un matin en bagnole, à savoir en taxi, depuis Khania. La veille au soir, j'avais fait mes petits paquets avec tout le nécessaire - sous-vêtements, chandails, chaussettes... Mes pieds avaient un peu diminué de volume et, avançant cahin-caha avec mon bâton de berger, j'allai embrasser ma mère endormie, serrer dans mes bras mon père et Ghiannis, puis je suivis l'oncle Petros jusqu'à la voiture américaine qui nous attendait sur la voie publique.

Alors que nous approchions du pont de Kladissos, à l'entrée de Khania, un gendarme nous fit signe de stopper et de nous garer, au bout de la file d'autobus ou autres véhicules qui stationnaient sur la droite de la route. Ensuite, il nous ordonna de sortir de l'habitacle. "Chef de service de l'Administration générale", lui dit mon oncle. Mais le gendarme, nullement impressionné par le supérieur, je dirais même irrité au postérieur, lui rétorqua : "Tu serais Papagos que ça me ferait le même effet (*). Tout le monde dehors, pour que tout le monde aille voir !"

Une procession de villageois s'était formée, à quelque deux cents mètres, et cheminait lentement vers la berge du cours d'eau. C'est là qu'on avait pendu haut et court le fameux chef de maquis Ghiorghis, terreur des gendarmes et, de manière plus générale, des "forces nationalistes" de la région. Ils avaient édifié une espèce de tringle sur deux montants, le tout constitué de grosses branches d'arbres, et y avaient suspendu les dépouilles de partisans ou de partisanes, comme des bêtes de boucherie. Au minimum une fois par semaine, tous ceux qui entraient dans Khania ou qui en sortaient, via cet inévitable pont, étaient sommés de défiler devant les pendus, juste "pour voir".

A côté de Ghiorghis, il y avait le corps de l'Institutrice - c'était du moins son pseudonyme de combat. Elle, on l'avait pendue par les pieds. De manière à exhiber sa culotte noire. Son ventre blanc et son nombril duveteux. Ses deux seins lui retombaient sur les épaules, de chaque côté du visage qui, vu à l'envers, provoquait une sensation bizarre. Elle avait les yeux grands ouverts. L'iris noir, la pupille toute blanche. Et ce regard révulsé inspirait un mouvement de recul, spontanément. Comme s'il intimait au contraire : "Qu'est-ce que tu attends ? Avance !"

Plus loin, deux autres partisans. Pendus selon la règle. Deux enfants, qui ne paraissaient pas plus de seize ans. L'un souriait. Mais chacun était couvert de blessures profondes, d'où le sang dégoulinait. Signe qu'on les avait torturés et exécutés ce matin-là.

A gauche et à droite de chaque pendu, des soldats étaient postés, armés jusqu'aux dents. Certains affichaient un air indifférent. Un ou deux me parurent affligés. Mais tous les autres fixaient avec insistance les gens qui passaient devant eux, comme s'ils voulaient deviner leurs pensées.

(*) Le maréchal Papagos dirigeait les opérations contre les communistes.

Hommes, femmes et enfants, essentiellement des paysans, la plupart regardaient les morts avec terreur. De temps en temps, pourtant, quelqu'un leur décochait des crachats ou des injures virulentes. Sous l'impulsion de la crainte ? De la haine ? Comment le déterminer ? Une vieille paysanne, devant nous, brailla de toutes ses forces : "Maudits ! Maudits !" Le villageois qui nous précédait directement éteignit sa cigarette dans le nombril de l'Institutrice et il se dégagea une odeur de chair brûlée. Son exploit le fit rire au nez du gardien. Mais celui-ci le fusilla du regard.

Alors que je passais à mon tour devant les victimes, j'avais un seul mot à l'esprit : "Vengeance". Je ne me rappelle rien d'autre. Peut-être que je leur adressais d'autres phrases. Par exemple : "Camarades, je rendrai justice au sang que vous avez répandu." Camarades, ceci ou camarades, cela... Que dire ? Et que promettre, dans ces moments-là ? N'avions-nous pas été sacqués, pour de bon ? Aux aigles que nous avions été, n'avait-on pas brûlé les ailes ? Ne nous avaient-ils pas transformés en basse-cour, pour nous faire contempler en rang leurs hauts faits ? Dans la voiture, je finis par me dire : "A quoi bon s'emporter ? C'est l'esprit le plus fort qui vaincra, lui seul." Et je m'apaisai dans cette certitude...

Plus la douleur de la falanga se résorbait, plus mon genou me faisait souffrir. En réalité, toute ma jambe droite était disloquée, étant donné que les médecins fanatiques de l'hôpital militaire 401 n'avaient pas réinséré l'articulation dans la rotule. Quand l'os ballant subissait la pression du fémur, j'avais la sensation qu'on me déversait un chaudron d'huile bouillante sur le corps. Maintenant, suite au matraquage que j'avais subi, mon état avait empiré. Et la route provinciale, en direction de Sfakia, était si bien truffée de brusques virages et de nids-de-poule que j'avais terriblement mal. Je retenais mon souffle pour ne pas gémir sous l'oeil sévère de l'oncle Petros, qui n'admettait aucune manifestation incontrôlée, a fortiori pathétique. L'homme n'a jamais à montrer ce qu'il ressent, surtout la douleur. C'est une chose strictement intime, la douleur. A toi de t'en sortir tout seul. C'est ton problème.

Je faisais donc mine d'être absorbé par le paysage crétois, alors que ma vue était trouble et défaillante, en fait. A chaque secousse brutale, mes os jouaient aux pierres à feu et allumaient en moi des brasiers, à tel point que je me mordais les lèvres jusqu'au sang, pour ne pas crier. Sans compter que j'étais baigné de sueur froide, qui ne tardait pas à s'évaporer avec la chaleur, et que je gelais sous le beau soleil de septembre. Mes dents claquaient comme des castagnettes. J'avais sûrement une poussée de fièvre... Il aurait fallu, pensais-je, qu'on m'amène dans un hôpital, qu'on m'y ouvre la jambe, qu'on me remette les os en place, plutôt que de grimper dans ce maquis rocailleux où, à perte de vue, le ciel surplombait des pierres rouges. C'était donc la fameuse contrée de Sfakia ! Le pays des légendes. Le lieu où n'eurent jamais accès le Turc et le Vénitien d'antan, ni les Huns de notre époque. Le lieu où les hommes vivent libres et meurent libres.

Plus d'une heure s'étant écoulée, on avait bel et bien pénétré dans les montagnes et on ne voyait pas un seul arbre ou arbrisseau à des lieues à la ronde, lorsque le chauffeur tourna à droite, pour emprunter un sentier qui fit rugir et trembler la voiture toute entière. Elle ne dépassait plus

les cinq kilomètres à l'heure. On déboucha dans un col et on bifurqua à gauche, sur la côte que couronnait une touffe de verdure. Au fur et à mesure qu'on se rapprochait, on discernait des hommes qui nous guettaient sous les ombrages. On mit une demi-heure pour arriver. Le chauffeur jurait et se tournait sans cesse vers mon oncle, pour lui répéter inlassablement : "Tu m'as eu, compère..." L'intéressé le regardait gravement, jusqu'au moment où il n'y tint plus et s'exclama : "C'est un honneur que je te fais, Manolis, un honneur !" Ce qu'il entendait par là, je ne le savais pas trop. Pas plus que Manolis, lui aussi en nage, car un ravin d'une cinquantaine de mètres de profondeur était apparu sur notre droite, là où les roues de la voiture n'avaient même pas dix centimètres de jeu. Le gouffre était béant ! Une embardée, une pierre, une crevasse dans la terre et Charon nous emportait. "Vous ne m'aviez pas dit, monsieur Petros, qu'il s'agissait d'une route réservée aux chèvres. Il fallait nous arrêter au croisement..."

Finalement, on parvint à la hauteur des arbres, où Manolis eut la latitude de manoeuvrer pour faire demi-tour. Dès qu'on s'arrêta, on vit s'incliner, pour nous dévisager et nous saluer, les cousins, les neveux et les oncles qui nous attendaient. Tous des Theodorakis, vêtus de noir. Bottes noires, culotte noire, blouse noire, moustache noire ou barbe noire, les aînés coiffés d'un foulard noir à franges noires. Tous de haute taille. Un mètre nonante, en moyenne. Corpulents. Hâlés et austères. Aucun ne souriait. Lorsque l'oncle Petros sortit de voiture, seul le plus âgé lui serra la main, en disant : "Bienvenue au cousin".

Aussitôt, tout le monde s'écria en choeur : "Soyez les bienvenus" et les plus jeunes se mirent à baiser la main de l'oncle Petros. Comme je ne débarquais pas, ils comprirent et se penchèrent sur moi, afin de me hisser. "Doucement pour sa jambe", préconisa l'oncle Petros, qui ajouta : "Je vous présente Mikhalis. Le fils de Ghiorgos. Seulement, on lui a démoli la patte durant la guerre et il n'est pas en mesure de vous saluer debout!"

"Mais si, oncle", rectifiai-je. "Donnez-moi simplement la badine, pour me soutenir."

En équilibre sur une jambe, je m'appuyai de la main droite sur le bâton, en me redressant, en me redressant encore et, quand j'eus atteint un mètre nonante-quatre, toute l'assistance me contempla avec admiration.

Le vétéran, l'oncle Apollon, s'approcha chaleureusement de moi, m'embrassa et me dit : "Neveu, je te souhaite la bienvenue". On m'installa sur un robuste mulet. Plusieurs de nos hôtes avaient des chevaux. Deux oncles descendirent de leur monture, pour se joindre au reste du cortège qui circulait à pied. On était une bonne vingtaine. Dès qu'on eut quitté le boqueteau, on descendit sur un plateau jonché de broussailles épineuses, où paissaient des chevreaux et des boucs. Un sentier tout blanc serpentait, jusqu'à l'horizon. On parvint au pied d'une colline, tapissée de chênes verts et de poiriers sauvages, entourant un gigantesque sapin. Une fois de l'autre côté, on embrassa du regard le coteau d'en face, parsemé de maisons et de bergeries.

Sur une superficie approchant dix fois celle du mont Hymette, vingt ménages de Theodorakis s'étaient dispersés. C'étaient les vingt petits-fils

de Thodoromanolis, le célèbre joueur de lyra, que le pacha de Khania avait fait décapiter. Son fils Therianos avait conçu huit garçons avec Erofili, puis douze autres avec Eminé, d'origine turque. Au total, vingt gaillards. Dont chacun procréa une dizaine de fils. Devenus des hommes, ceux-ci se marièrent et bâtirent leur propre foyer. Tous les fils et petits-fils de Therianos restèrent dans son voisinage. Quant aux arrière-petits-fils, ils descendirent peu à peu dans la plaine, tant l'espace vital devenait trop étroit. Aussitôt mariés, ils demeuraient auprès de leurs beaux-parents.

Outre son fils Therianos, Thodoromanolis avait engendré deux filles. Arghyro était la cadette qui, à deux ans, mourut dans une grotte avec sa mère, Pandermi. Et Khryssi était l'aînée, puisqu'elle naquit en 1844 et Therianos en 1849. A quinze ans, Khryssi épousa un Theodorakis, issu d'une autre souche. Coïncidence. Et en 1870, elle enfanta mon grand-père Mikhaïl. Par Khryssi, notre lignée avait donc les mêmes racines que la lignée de Therianos. Pour en revenir à mon grand-père Mikhaïl, fils de Khryssi, qui était elle-même la fille de Thodoromanolis et qui avait épousé Manolis Theodorakis, il épousa à son tour Aikaterini - dont la mère, Maria, était la fille du général Khalis, commandant en chef de la Crète occidentale. Et c'est Maria qu'avait épousée Ghiorgos Spyridakis, fameux chef des troupes dissidentes de la même région, meneur des Révolutionnaires et originaire de Galata Kidonias.

C'est ainsi que mon grand-père quitta le terroir de ses ancêtres, pour aller s'établir au village de Galata, à deux pas de Khania. Avec Aikaterini, il eut quatre enfants : Petros, Khryssi, Ghiorgos, à savoir mon père, et Ghiannis qui connut une mort prématurée. Khryssi eut également un fils, Epaminondas, qui mourut de faim à Athènes au début de l'Occupation allemande.

Mon grand-père et les vingt fils de Therianos étaient donc cousins germains. L'oncle Petros et mon père étaient petits-cousins des vingt fils de Therianos. Et les petits-fils des enfants de Therianos étaient cousins au troisième degré avec moi-même.

Therianos, disions-nous, eut deux épouses. La première, Erofili, était chrétienne. Grecque. A ses huit garçons, il donna de prénoms chrétiens. Respectivement Manolis (en l'honneur de son prope père), Mikhalis, Ghiorgos, Lefteris (pour célébrer la révolution de 1868), Sifis, Petros, Antonis et Dimitris. Ils naquirent au rythme d'un enfant par an, entre 1865 et 1872.

L'année suivante, leur mère fut emportée par la fièvre, celle qu'on appelerait le paludisme et, veuf, Therianos crut ne plus jamais retoucher à une femme. Mais depuis l'enfance, il avait aussi pour compagne une Turque, Eminé. Les Chrétiens lui avaient coupé la langue, à la révolution de 1854, alors qu'elle n'avait que trois ans. Tout le monde ignorait son secret, en l'occurrence le fait qu'elle n'avait pas la même religion, sauf Threrianos qu'elle considérait comme son frère.

Depuis leur rencontre initiale, ils avaient vécu à trois, Therianos, Erofili et Eminé, inséparables. Et durant toute la vie d'Erofili, Eminé avait élevé les enfants avec elle, comme l'égale de leur mère. Un an après

le décès d'Erofili, Therianos avait épousé Eminé, qu'il appelait Milia. Comme il connaissait sa frayeur de la croix, emblème du drapeau brandi par ceux qui avaient massacré les siens, pour ensuite lui couper la langue et la martyriser, Therianos décida de ne pas donner des prénoms chrétiens aux fils d'Eminé.

Ainsi, il appela l'aîné Achille. Et, jusqu'à 1887 où naquit le cadet, le douzième fils d'Eminé et le vingtième de Therianos, qu'il nomma Apollon, ses enfants furent prénommés Alexandre, Epaminondas, Periclès, Pâris, Hector, Themistocle, Sophocle, Socrate, Antiokhos, Dardanos. Therianos était un homme d'environ deux mètres, au corps fuselé comme celui d'un oiseau et à l'ossature fragile. Il avait le visage ovale, auréolé par sa blondeur, avec des yeux foncés, presque noirs. Erofili était une brunette bien en chair, aux traits arrondis. Quant à Eminé, malgré son origine turque, elle avait une ligne svelte, des cheveux blonds et des yeux bleus. Ses ancêtres plongeaient leurs racines sur les rivages de Troie. Et c'est en hommage à son épouse que Therianos avait donné, à trois de ses fils, les noms de héros qui évoquaient cette illustre contrée.

Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que les huit fils d'Erofili aient été bruns, corpulents, de stature moyenne, tandis que tous ceux d'Eminé étaient blonds, élancés (Hector et Antiokhos dépassaient les deux mètres), les yeux bleus et les attaches fines.

Les uns et les autres vivaient de l'élevage. En fin de compte, une fois que les vingt fistons eurent donné le jour à une dizaine de garçons chacun, deux cents foyers se mirent eux aussi à grouiller de vie et déferlèrent dans toute la région environnante, jusqu'à dix kilomètres à la ronde.

D'abord quelques centaines, les animaux se chiffrèrent bientôt en milliers et en dizaines de milliers. Ils paissaient tous ensemble par monts et par vaux, libres. Ils vivaient et dormaient là où ils trouvaient leur bien-être. Au creux des grottes, des ravins, des broussailles. Hiver comme été. A cheval, les hommes veillaient à ce qu'ils ne soient pas dévorés par des loups ou des chiens féroces. A l'époque de la traite ou de la tonte, ils rassemblaient le bétail dans d'énormes enclos. C'est-à-dire des parcs, délimités par des pieux, des branches et du barbelé. Ensuite, le lait et la laine étaient répartis proportionnellement aux besoins de chacun.

Dès le début de notre siècle, la population groupa des milliers d'âmes et un partage s'opéra entre les familles. C'est le cheptel qu'on distribua, les pâturages étant toujours communautaires. On marqua seulement les bêtes d'une lettre, d'un signe ou d'un chiffre. De manière à savoir à qui chacune appartenait. Jusqu'en 1949, où se situe mon récit, cent ans auront passé sans qu'il y ait eu l'ombre d'une querelle ou d'un conflit, un litige quelconque ou un heurt plus grave. Pour la simple raison que, par-dessus leurs têtes, tous sentaient la présence du chef de famille, de Therianios qui, la plupart du temps, vivait retiré au pied du Sapin dominant le coteau, entouré de tout son petit monde animal - chevaux, boucs et ânes, chiens, poules, coqs et autres volatiles, dont il chérissait la compagnie.

Quand il décidait de descendre sur le versant où vivaient ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, quelque chose changeait soudain dans leur vie. Ils accouraient de toutes parts pour le regarder, l'écouter, lui baiser la main et recevoir sa bénédiction. Bien que centenaire, il arpentait allègrement les pentes abruptes, comme un vaillant jeune homme. Souvent, il était escorté d'un cheval, du bouc ou du bélier, si accoutumés à sa présence qu'ils pouvaient difficilement s'en passer.

Therianos ne supportait pas la vue du sang. Et comme sa famille était carnivore, il avait choisi son repaire à l'écart, loin des bêlements furieux ou des grondements plaintifs des animaux qu'on égorgeait. Il vivait des bienfaits offerts par la nature, la terre, les arbres et les arbustes. Miel, lait, pommes de terre, oignons, primeurs ou récoltes saisonnières, huile, fromage, pain. Chaque jour, petits-enfants et arrière-petits-enfants lui apportaient des gâteries. Ils venaient pour le voir, se faire cajoler et s'entendre raconter - une fois toutes les lunes - quelque vieille histoire fantastique. Car ce qu'il avait réellement vécu, il ne voulait pas s'en souvenir.

Therianos était renommé comme danseur, chanteur et instrumentiste. Mais ce n'était jamais pour les autres qu'il jouait ou dansait. Uniquement pour lui-même ! Dans les moments paisibles où il rêvassait, assis à l'ombre des noyers, il éprouvait l'envie de chanter. Alors, il prenait la mandola et entonnait les chansons de son père, que toute la Crète estimait en tant que répertoire populaire et traditionnel.

A l'occasion, il dansait seul le syrtos de Khania, la sousta ou le pendozali, avec une nouvelle cuvée de raki qui lui faisait bouillir le sang et le stimulait. Son plus vieil ami, le bouc Kharilaos, inclinait la tête et balançait les cornes au rythme de ses pas. Chaque mois, Kharilaos partait pendant deux ou trois jours. Parfois même une semaine. Il avait des maîtresses dans toute la région. Et des boucs rivaux, avec lesquels il devait se battre, s'ils le surprenaient dans les poireaux. Quelquefois, il revenait donc esquinté. Mais toujours soulagé et serein, parce qu'il avait accompli son bon plaisir.

Sa plus grande réputation, Therianos la devait pourtant à la médecine. Jadis, lorsqu'ils étaient enfants, Emminé s'était cassé la jambe. Pour la première fois, Therianos avait palpé l'os brisé, avec l'intuition qu'il disposait d'une force mystérieuse. Celle de "voir" par la seule entremise du toucher et de "comprendre" ce qui s'est produit, ce qu'il faut faire et

comment s'y prendre. Après avoir précautionneusement effleuré, de haut en bas, les os grêles de la fillette, il saisit avec force les deux extrémités de la fracture. Il les tira d'abord à contresens, pour les distancier, puis il les pressa l'une contre l'autre et, comme par miracle, elles se remirent en place.

Depuis lors, il s'était mis à réduire les fractures. Des humains et des animaux. Comme le site était accidenté et rocheux, c'est chaque jour qu'on l'appelait par-ci par-là. Sa renommée s'étendait au littoral. Au Sud, jusqu'à la région de Sfakia, à l'Ouest, jusqu'à Kambos et au Nord, jusqu'à Vrisses.

Pour le payer de ses soins, on lui donnait des denrées, des vêtements, des articles ménagers et des animaux : poules, lapins, agneaux, chevreaux. Lorsqu'il guérit le cheval préféré d'un grand propriétaire foncier, ce dernier lui offrit une pouliche.

Voilà comment, à partir de rien, Therianos commença à faire fortune. Quand naquit Manolis, son aîné, il possédait déjà un cheptel de cinquante têtes, toutes espèces confondues. Quand il eut enfin son cadet, Apollon, ses troupeaux paissaient sur tous les coteaux environnants et, si on lui demandait combien de bêtes il possédait, il haussait les épaules avec perplexité : "Incalculable..."

En plus de l'art qu'il avait dans les doigts, Therianos découvrit le pouvoir des plantes médicinales et, généralement, des herbes sauvages en tous genres. Il en cherchait sans cesse les effets et les expérimentait, en les testant les unes après les autres. Sans négliger les vertus curatives du miel, de l'oeuf ou de l'huile. Peu à peu, il avait déduit ce qui était bénéfique pour chaque cas : fracture, enflure, infection (qu'on qualifiait de mauvaise cicatrisation). Et il utilisait donc les plantes médicinales ou les pommades adéquates.

Là-haut, dans son repaire près du Sapin, une petite maison était vouée à ce travail. Remplie de rayonnages, avec toutes sortes de bouteilles et de récipients. Sur la table, tous ses instruments étaient à portée de main. Mortier et terrines, où il mélangeait et pilonnait les ingrédients, pour en tirer des onguents. Il avait aussi un réchaud à alcool et une batterie de cuisine, pour faire bouillonner les plantes et tout ce qui lui passait par la tête.

Des vingt fils de Therianos, neuf seulement étaient encore en vie. A part Ghiorgos, le troisième garçon d'Erofili, qui mourut d'avoir trop mangé et trop bu au baptême de son petit-fils, en 1930, tous les autres furent tués au cours des guerres et des révolutions.

Ainsi, Lefteris et Antonis périrent au promontoire de Khania quand, au début de notre siècle, la révolution crétoise hissa le drapeau hellénique. Les balles qui les emportèrent provenaient de la flotte franco-anglo-russe.

Achille, l'aîné d'Eminé, se porta volontaire pour combattre les Turcs en Epire et mourut à Bizani, la veille du jour où l'armée grecque pénétra à Ghiannena. Le second fils d'Eminé, Alexandros, connut le même sort en 1922

où, lui aussi volontaire, il arriva devant Ankara avec l'armée hellénique, que commandaient les royalistes. Ils voulaient conquérir toute la Turquie. Comme de bien entendu, la Grèce fut abandonnée par ses alliés anglais et français, alors que la Russie, où la révolution l'avait emporté entre-temps, volait au secours de Kemal Ataturk, le rénovateur de la Turquie. Et Alexandros laissa sa peau, avec des milliers d'autres Grecs, au bord du fleuve de Sangario, à des centaines de kilomètres de la mer.

A la bataille de Bizani, en Epire, mon père n'avait que seize ans quand il se porta volontaire, en même temps que l'oncle Petros, bien qu'à l'insu l'un de l'autre. Mon père fut gravement blessé à la poitrine et transféré en charrette à Preveza. Mon oncle souffrait du typhus. Le prenant pour mort, on le jeta dans une fosse commune, qu'on allait couvrir de chaux afin d'éviter la contamination. Il cria in extremis. On le tira de là et il finit par être sauvé.

Socrate, Antiokhos et Dardanos, qui s'étaient rendus à Khania et à Kasteli pour y acheter des agneaux, se retrouvèrent tous trois à Malèmè le jour de l'offensive allemande (*). Ignorant l'art militaire contemporain, au lieu de se coucher au sol pour s'abriter, ils détalèrent innocemment au milieu des bombes, qui pleuvaient comme des dragées. Un aviateur allemand les vit courir et les prit pour des soldats, en leur déversant ses propres amandes. Ils tombèrent, bras dessus bras dessous, et passèrent dans l'autre monde enlacés.

Durant l'occupation allemande, Epaminondas et ses trois fils aidaient les Anglais à traverser les ravins, pour atteindre les côtes méridionales et ses petits ports cachés, d'où le sous-marin britannique mettrait le cap sur Alexandrie, sur Chypre ou sur Beyrouth. Les Allemands les surprirent en pleine mission. Le père et son fils aîné, Manolis, furent condamnés à mort, les autres à perpétuité. On les fusilla dans la cour de la prison, à Aghyia, tandis que les enfants regardaient la scène depuis leur cachot.

Hector et Themistocle étaient devenus communistes, sans que personne ne sache comment, ni depuis quand. Ils n'avaient rien dit à leurs proches. Mais lorsque la guerre civile éclata et que l'armée des partisans fut créée en Crète aussi, ils disparurent.

Un jour, le bruit circula que le corps décapité d'Hector, à moitié nu, était publiquement exposé au pont de Kladissos, sa tête verticalement posée à ses côtés. Therianos se rendit sur les lieux avec trois de ses fils, Periclès, Pâris et Sophocle, dix petits-fils et dix arrière-petits-fils. L'autocar s'arrêta derrière les autres véhicules et la foule défila devant les victimes exécutées ce jour-là. La famille s'approcha, pour découvrir d'abord un corps féminin décapité, nu et criblé de balles, les lunettes de la femme dérisoirement placées auprès de sa tête. Suivaient six dépouilles charcutées et, tout au bout, celle d'Hector achevait la série.

Therianos s'agenouilla, il prit la tête de son enfant et embrassa ses lèvres glacées, puis il la remit à sa place, en s'efforçant de la recoller

(*) Village côtier sur la route de Kasteli Kissamou à Khania où, suite à la bataille de Crète, on trouve les cimetières militaires anglais et allemand.

au corps. Aussitôt, un officier arriva pour l'interpeller : "Qu'est-ce que tu fais, vieux ? Tu ne sais pas qu'on ne peut pas toucher aux maquisards ?"

Therianos ne s'en souciait guère. Il semblait seulement croire que Dieu lui donnerait la force de ressouder la tête et le corps, à la manière dont il traitait les os, et c'est pourquoi il s'absorbait à la tâche. Alors, l'officier se fâcha. Il prit la matraque blanche de l'alphamite qui l'accompagnait (*) et, sans autre avertissement, il se mit à tabasser le vieillard, avec un déchaînement aveugle. Il semblait ne pas avoir remarqué que les trois géants qui l'accompagnaient étaient ses fils. Sinon, il n'aurait pas risqué un tel coup de force.

Les yeux étincelants de colère, Periclès, Pâris et Sophocle sortirent de leurs chemises les longs couteaux effilés qu'ils y avaient cachés. Avec le souci de ne pas frapper par derrière, Sophocle saisit l'adversaire au collet et le tira brusquement en l'air. A peine le capitaine avait-il tourné la tête, ébahi, qu'il lui dit, en lui plantant le couteau dans le ventre : "Ceci, c'est pour Hector." D'un coup sec, il extirpa son couteau et le brandit à nouveau bien haut, trempé de sang. L'officier avait les yeux exorbités de douleur et de stupéfaction. "Et ça, c'est pour mon père, Therianos, que Dieu lui-même n'a pas le droit de toucher." Et il l'égorgea, comme s'il s'agissait d'un jeune bouc.

L'alphamite dégaina son pistolet mais les Therianos étaient déjà tombés à bras raccourcis sur gendarmes, officiers, troufions et autres sbires. Ils les désarmèrent. "Déculottez-les !" ordonna Periclès.

Quant aux paysans, ils suivaient la scène avec effroi. Therianos se releva. Que faire ? Emporter la tête d'Hector ou non ? C'était son seul souci. Finalement, il se décida. Il entrouvrit l'échancrure de sa blouse noire et y enfouit la tête. Ensuite, il jeta un coup d'oeil à la ronde. Periclès et Pâris avaient exigé qu'on amène un autocar jusqu'à eux. Ils pressèrent les militaires de monter en voiture, déculottés, et en route vers Aghyia. A la sortie du dernier village, c'est à moitié nus qu'ils les larguèrent sur la route.

Avant qu'il ne fasse nuit, ils avaient gagné les Montagnes Blanches. Ils optèrent pour la marche à pied, de manière à ce que l'aurore les trouve dans leurs gîtes respectifs. Dès le départ du car, emmenant les prisonniers déculottés et les vingt-quatre géants vêtus de noir, les gens qui avaient suivi les événements, bouche bée, commencèrent à se remuer. La plupart du côté du capitaine. Mais qu'y avait-il à voir ? Le sang s'épanchait comme un fleuve de la gorge béante, pour submerger le corps décapité d'Hector, sur lequel le gradé s'était écroulé.

Dans la confusion, un seul individu parut connaître les Therianos. Ancien gendarme à Kasteli Kissamou, il les avait entrevus sur le marché aux bestiaux. Et il déclara:

- Il me semble que ce sont les Therianos de Sfakia...

(*) Les membres des "bataillons de sécurité nationale" étaient des civils anti-communistes, volontairement au service de chefs militaires.

Ses interlocuteurs étaient deux communistes hors-la-loi, qui avaient commis l'erreur de prendre l'autocar pour Khania. Des revolvers dissimulés à la ceinture, ils attendaient anxieusement d'avoir défilé devant les cadavres où, à toute fin utile, étaient toujours cantonnés les gorilles correspondants. Dès qu'il prétendit connaître les auteurs du forfait, l'ex-gendarme s'entendit rétorquer :

- Je t'ai déjà vu, tu crois ?

L'autre les fixa intensément. Il les toisa du regard et leur demanda :

- Et vous, qui êtes-vous ?

- Des crapules de Platania...

- Et moi, j'ai été gendarme, malheureusement je suis à la retraite.

- Et tu les connais ?

- Tiens donc ! Ce sont les Therianos. Des Theodorakis, bergers, qui encombrent la route de Sfakia. Toutes les montagnes sont à eux...

- Et lui, le décapité dont le vieux a emporté la tête, qui peut-il être ?

- Un rebelle, mon petit... Leur fils. C'est ce vieux, le père de famille ! Le célèbre Therianos ! Le guérisseur !

En un clin d'oeil, les deux hors-la-loi se comprirent. L'armée et les gendarmes allaient arriver sous peu. Pour mener l'enquête quant aux coupables... Et ils s'écrièrent en choeur :

- Il faut qu'on y aille !

- Où ça ?

- A la poursuite du car, dit l'un. C'est sûr qu'à présent, ils vont étriper tous leurs otages derrière les oliviers...

- Mais ils sont nombreux et ils vont nous démolir !

- Voyons les choses froidement... Quand les autorités arriveront, nous aurons beaucoup à notre actif...

Songeur, le gendarme se dit qu'on augmenterait peut-être sa pension, pour acte de bravoure, et il approuva sans hésiter :

- Allons-y...

Au pas de course, ils prirent tous trois la direction d'Aghyia. Dès qu'ils se furent éloignés de trois cents mètres, le gendarme se retrouva avec deux revolvers collés aux reins.

- Que la Vierge vous bénisse, ne me trouez pas la peau, j'ai une femme et des enfants... Je ne parlerai pas...

Mais ils n'avaient pas le choix... Ils le poussèrent dans l'oliveraie, où il fonça tête baissée, en pleurnichant. Pour finir, ils arrivèrent à une clôture. Il s'arrêta net et les regarda dans les yeux :

- Ayez pitié de moi !

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Le premier visa au coeur et, lorsqu'il s'effondra par terre, l'autre tira le coup de grâce à la tempe, pour s'assurer qu'il ne moucharde pas. Ensuite, ils enjambèrent la clôture et se faufilèrent derrière les arbres.

Arrivées en jeeps et en camions James, l'armée et la gendarmerie se firent exposer les faits en détails, avant de mettre en rang les hommes, vieillards, femmes et enfants pour les conduire aux prisons, en vue d'un interrogatoire systématique... Quant aux véhicules militaires, ils prirent la route d'Aghyia, comme on leur avait indiqué. Ils s'enfoncèrent dans les orangeraies et, hésitant sur la voie à suivre, ils parvinrent au pied de la montagne. Ils y dénichèrent leurs collègues, planqués dans les espaces verts où ils cachaient leur honteuse nudité. L'un d'eux déclara :

- Ce sont des bergers... Ils puaient comme des boucs... Un vieux, deux ou trois d'un certain âge et une bande de jeunes... Sans doute une famille qui vit dans les montagnes...

- Et quel lien avaient-ils avec les communistes exécutés ?

- Le grand, sans tête, c'était le fils, le frère ou le parent des autres. On a vu que le vieux avait la tête, enfouie sous son plastron.

- Vers où allaient-ils ?

- Droit sur la montagne... Maintenant, ils doivent boire du petit lait...

Le chef donna ses instructions et deux détachements s'ébranlèrent pour franchir les Montagnes Blanches, l'un par l'ouest et l'autre par l'est.

Le lendemain, il ne faisait pas encore jour lorsque Therianos, sans trace de lassitude, mena sa petite troupe parmi les premières demeures des Theodorakis. Les femmes, que l'angoisse avait fait veiller toute la nuit, sortirent des maisons et les entourèrent.

- De l'eau... De l'eau..., s'écriaient-ils tour à tour, trempés de sueur.

Cette marche, qu'ils avaient accomplie au pas de charge en une seule nuit, c'était l'affaire d'une semaine pour un homme normalement constitué. Maquis, ravins, forêts de chênes verts... Ils y avaient tous esquinté leurs vêtements et, à force de trébucher sur les pierres acérées, dans les rochers et les massifs de houx, les plus inexpérimentés s'étaient blessés. Ils s'endormaient sur place. Seul Therianos restait debout et étreignait la tête de son enfant sous sa blouse noire, empourprée de sang. Dès que la

femme d'Hector s'approcha pour l'interroger, il se détourna brusquement et elle hurla :

- Qu'est-ce que tu me caches, père ?

N'ayant pas obtenu de réponse, elle virevolta vers les autres :

- Qu'est-ce que vous me cachez ?

Alors, Periclès se leva et la prit dans ses bras...

- Courage, Eleftheria ! dit-il. Ils ont eu Hector et que Dieu les brûle en enfer !

L'épouse d'Hector commença à pousser des cris, tandis que ses enfants et petis-enfants l'encerclaient, l'étreignaient, formaient un essaim et se lamentaient à l'unisson... Tant qu'il était debout, Periclès entreprit de haranguer les autres :

- Dispersez-vous en vitesse. Allez à vos maisons et à vos étables, pour prendre les armes. Emportez toutes les munitions. Qu'on décampe avant le lever du soleil car, d'un moment à l'autre, on peut venir nous mettre en pièces. Vite, prévenez tout le monde. Qu'on se rassemble dans la grande grotte. Vous, les filles, prenez de la nourriture et de l'eau. Seules les femmes âgées resteront ici.

Puis, se retournant vers la famille d'Hector, dont le noir essaim n'en finissait pas d'amplifier sa lamentation, il cria de toutes ses forces, pour dominer le vacarme :

- Eleftheria ! Tais-toi et écoute ! Taisez-vous !

D'emblée, il régna un tel silence qu'on entendit les cloches du bétail paissant aux alentours, à l'abri des souffrances humaines.

- Hector a été victime des militaires... Mais nous le vengerons. Nous avons saigné le connard d'officier qui montait la garde et qui a porté la main sur notre père. Là-dessus, les pleurs sont inutiles. Il faut se dire que, d'heure en heure, ils vont arriver pour nous exterminer. Alors, Eleftheria, endurcis ton coeur et épargne la vie de tes filles... Neveux, vous aussi, prenez vos armes et leurs munitions, puis montez à la grande grotte. Et vous, fillettes, rassemblez des aliments, puis partez au plus tôt.

Après avoir dispensé des conseils aux mères et aux grands-mères, il s'adressa encore une fois à Leftheria :

- N'avoue pas qu'Hector était ton mari. Sèche tes yeux. Et si on t'interroge, dis que les hommes sont allés s'occuper des bêtes, dans les parcs... Pas un mot de plus...

Pendant ce temps, sans qu'on l'ait remarqué, Therianos avait gravi la pente raide menant au Sapin. Bien avant son arrivée, ses chers animaux étaient joyeusement venus à ses devants. Mais ils comprirent qu'il était

profondément attiré et c'est le front courbé qu'ils marcheront à sa suite. Dès qu'il parvint au Sapin, il s'effondra de fatigue, la tête d'Hector sur son ventre, et il s'endormit.

A son réveil, le soleil culminait au cœur de la voûte céleste. Dans un bourdonnement de mouches, de cantharides et d'abeilles, il ouvrit les yeux et aperçut, au cercle, nos compagnons à quatre pattes découragés de l'observer, pour la première fois, dans un tel état. La tête de son valet reposa alors son ronflement. Ses yeux bleus étaient restés grands ouverts. Il avait encore le rose aux joues et les lèvres entrouvertes, comme s'il voulait parler...

Il la mit reposer sur le tronc du Sapin, pour lui faire contempler les plaines et les montagnes. Avec une éclaboussure sur la mer azurée, celle de Libye, qui étincelait comme un miroir au soleil. Il entra dans sa cabane et saisit la cane-jeanne. Mâcher et elle combattait vingt litres de rhum. Il la plaça à bout de bras. Il but d'abord, puis s'aspergea la tête et le corps, en dépassant à la ronde l'environnement proche de la tortounia. Il donna son fusil mort et la rasoua, au bout allégé de son ifrat, de manière à ce que les fraises lui couvrent les yeux.

Il s'assit sur une pierre, face au Sapin, et il dévisagea longuement Hector, avant d'aller chercher sa lyre dans la cabane. Il reprit place sur la pierre et chanta "Eggbolic", une vieille chanson, la plus vieille, qui ne venait pas de son père mais bien de tout des âges... Il pensa ensuite aux orphanats, pour terriens par les mélodies de Tchaourmoulia, bonbon sur le cyprès de Cheala.

Il chantait la plus pathétique. Au bout d'une strophe, il laissa tomber la lyre et se tut pour écouter. Inquiet les yeux au ciel, jamais on tendant, les yeux dans les yeux de son fils... Qu'arrivait-il ? Un miracle ? Une parole du visage sans corps ?

Hagbolmont étourdi par la fatigue, la douleur et surtout le rhum, il se laissa tomber à la renverse, un pied de Sapin qui balançait légèrement au-dessus, dans la brise soudaine que la haute mer chassait vers les montagnes. Pour une fois, le coco n'avait pas dansé. Mais il fut le premier à s'inclinant vers son maître, afin de lui lécher les mains. Un à un, le chevau, le chien et le bélier s'approchèrent également de lui, jusqu'à ce que Tourlaoss n'était plus. Qu'il était mort...

Il dormit toute la journée et toute la nuit, jusqu'à l'aube du jour suivant où il revint à lui, à l'heure où se levait l'étoile du berger (*). Il alla prendre une bêche dans la remise. Il creusa une fosse profonde, à la racine même de l'arbre. Il dit sa manille. Ensuite, il prit la tête d'Hector et l'embrassa sur les lèvres. Voyant qu'il n'y avait aucune espoir, il l'enveloppa bien lentement dans le noir tissu. Il s'agenouilla et se pencha sur la fosse, du fond de laquelle il déposa la tête avec précaution, puis il l'enterra. Il reprit la dame-jeanne, où il restait un fond de rhum,

(*) L'étoile de matin est Vénus, qui accompagne toujours d'assez près le lever du soleil.

profondément affligé et c'est le front courbé qu'ils marchèrent à sa suite. Dès qu'il parvint au Sapin, il s'effondra de fatigue, la tête d'Hector sur son sein, et il s'endormit.

A son réveil, le soleil culminait au coeur de la voûte céleste. Dans un bourdonnement de mouches, de cantharides et d'abeilles, il ouvrit les yeux et aperçut, en cercle, ses compagnons à quatre pattes décontenancés de l'observer, pour la première fois, dans un tel état. La tête de son enfant raviva alors ses souvenirs. Ses yeux bleus étaient restés grands ouverts. Il avait encore le rose aux joues et les lèvres entrebâillées, comme s'il voulait parler...

Il la mit reposer sur le tronc du Sapin, pour lui faire contempler les plaines et les montagnes. Avec une échappée sur la mer azurée, celle de Libye, qui étincelait comme un miroir au soleil. Il entra dans sa cabane et saisit la dame-jeanne. Même si elle contenait vingt litres de raki, il la hissa à bout de bras. Il but d'abord, puis s'aspergea la tête et le corps, en épanchant à la ronde l'enivrant arôme de la tsikoudia. Il dénoua son foulard noir et le renoua, au beau milieu de son front, de manière à ce que les franges lui couvrent les yeux.

Il s'assit sur une pierre, face au Sapin, et il dévisagea longuement Hector, avant d'aller chercher sa lyra dans la cabane. Il reprit place sur la pierre et chanta "Dighenis", une vieille chanson, la plus vieille, qui ne venait pas de son père mais bien du fond des âges... Il passa ensuite aux sérénades, pour terminer par les mélodies de Thodoromanolis, basées sur le syrtos de Khania.

Il choisit la plus pathétique. Au bout d'une strophe, il laissa tomber la lyra et se leva pour danser. Tantôt les yeux au sol, tantôt les yeux au ciel et tantôt, juste un instant, les yeux dans les yeux de son fils... Qu'attendait-il ? Un miracle ? Une parole du visage sans corps ?

Rapidement étourdi par la fatigue, la douleur et surtout le raki, il se laissa tomber à la renverse, au pied du Sapin qui balançait légèrement ses branches, dans la brise soudaine que la haute mer chassait vers les montagnes. Pour une fois, le bouc n'avait pas dansé. Mais il fut le premier à s'incliner vers son maître, afin de lui lécher les mains. Un à un, le cheval, le chien et le bélier s'approchèrent également de lui, joue contre joue, comme s'ils tentaient de le ramener à la vie. Peut-être pensaient-ils que Therianos n'était plus. Qu'il était mort...

Il dormit toute la journée et toute la nuit, jusqu'à l'aube du jour suivant où il revint à lui, à l'heure où se levait l'étoile du berger (*). Il alla prendre une bêche dans la remise. Il creusa une fosse profonde, à la racine même de l'arbre. Il ôta sa mantille. Ensuite, il prit la tête d'Hector et l'embrassa sur les lèvres. Voyant qu'il n'y avait aucun espoir, il l'enveloppa très lentement dans le noir tissu. Il s'agenouilla et se pencha sur la fosse, au fond de laquelle il déposa la tête avec précaution, puis il l'enterra. Il reprit la dame-jeanne, où il restait un fond de raki,

(*) L'étoile du matin est Vénus, qui accompagne toujours d'assez près le lever du soleil.

- Et où sont vos hommes ? Où sont les gamines et les jeunes filles ?

- Nous vous l'avons dit, ils sont avec les bêtes.

- Tous ?

- Tous !

C'est à cet instant que Nikos et Alexandros, les deux adolescents qu'on avait dépêchés chez Therianos, dévalèrent la pente pour voir ce que devenaient leurs mamans et leurs grand-mères. Un gendarme les avisa et pointa aussitôt son automatique dans leur direction, en criant :

- Les mains en l'air ! Grouillez-vous !

Perplexes, les enfants réalisèrent qu'ils n'avaient pas le droit de mettre les pieds au village et qu'à présent, ils s'étaient plantés pour de bon. Le gendarme les fouilla d'abord, avec autant de soin que de vigilance. Ensuite, il donna une bonne gifle à Alexandros.

- D'où viens-tu ? Et où sont les autres ?

Faute de réponse, il s'en prit à Nikos. Les gamins gardaient les yeux rivés sur les femmes et ne soufflaient pas un mot. Le gendarme commença tout doucement à se fâcher et finit par se mettre en rage. Les gifles s'enchaînèrent aux coups de poing, puis aux coups de pied et aux coups de crosse. En cascade. Mais les gaillards restaient la tête haute et fixaient toujours les femmes, droit dans les yeux. Alors, la veuve d'Hector se détacha du noir essaim pour voler au secours des jeunes gens. Elle scruta le gendarme qui avait ouvert les hostilités et lui lança :

- Tu ne t'appellerais pas Konstandanakis, par hasard ? Et tu ne serais pas d'Aerinos ?

L'autre se transforma en statue de sel, stupéfait d'avoir été reconnu.

- Tu fais erreur, lui dit-il d'une voix tremblante.

Il avait manifestement compris que, s'il avait affaire aux Therianos, la vendetta s'abattrait sur lui et sur sa famille. La loi de la Crète est implacable. Et tant pis pour le faible. Les forces gouvernementales peuvent harceler les Therianos, soit, mais la loi des Therianos l'emporte sur les autres... Même si, par le fait même, on leur cherche évidemment misère. Comme maintenant...

- Continue à frapper les enfants, Konstandanakis. Frappe aussi les femmes, si le coeur t'en dit... Mais toi, tu n'as pas aussi des parents et des proches ? Tu n'as pas d'enfants ? Et tu n'as pas de souci pour eux ?

Là-dessus, elle se tourna vers les gendarmes et cria à la cantonade :

- Tous les Crétois qui sont parmi vous, sachez qu'ils vont mal finir. Notre lignée compte des milliers d'hommes. Et vous le savez parfaitement... Alors

et il en abreuva la tombe où il venait d'inhumer son enfant, parce que la malheureux gisait à présent dans une nuit glaciale. A ce moment précis, le soleil se leva.

Dès que les hommes, les jeunes femmes, les gamins et les fillettes eurent délaissé le village, Eleftheria et toutes ses compagnes se hâtèrent de cuire du blé avec du sucre, en hommage au défunt. Elles savaient qu'on leur aurait interdit la chose, de crainte que l'armée ne survienne inopinément pour les interroger sur l'identité du mort et sur l'absence de sa dépouille. Et si la commémoration saluait la mémoire d'un disparu, de qui s'agissait-il ? Quand était-il décédé et où se trouvait son tombeau ? De commun accord, les femmes se rendirent donc dans la maison la plus écartée et la mieux juchée sur les hauteurs, chez Apollon. Elles firent bouillir du blé et broyèrent du sucre, sans quitter des yeux l'embranchement de la route menant à Sfakia, d'où provenaient toujours les étrangers. Mais la journée s'écoula, comme le lendemain et le surlendemain, et personne n'apparut à l'horizon.

Quant à leurs proches, sous la houlette des hommes, ils s'empressèrent d'atteindre la grande grotte, avant que la nuit ne les surprenne. En fait, juste avant le coucher du soleil, ils surplombaient le ravin abrupt, qui plongeait radicalement sur environ trois cents mètres, jusqu'au petit fleuve que formaient les sources. La végétation était si dense qu'on avait tout le loisir de s'y dissimuler. Dans le pan de roche, que Dieu semblait avoir taillé au couteau, il y avait une gigantesque grotte, avec des stalactites et des galeries secrètes, qui laissaient pénétrer la lumière ici et là. On pouvait facilement y caser cinq cents personnes. Seuls les Therianos en connaissaient l'existence et y avaient transbahuté des armes, des munitions et des vivres pour tenir un long siège, quand le besoin s'en ferait sentir. C'est qu'à travers le temps, les Turcs, puis les Allemands et enfin les hommes au pouvoir, à l'heure même, auraient constitué un danger qui les forçait à s'abriter pour en réchapper. Ils s'arrêtèrent au milieu du défilé et Dimitris s'adressa à l'assemblée, dont il était le plus âgé après Mikhalis, tous deux ayant largement trois-quarts de siècle.

- Je suis d'avis que les fillettes et les jeunes filles descendent dans la grotte. Et que nous autres, nous restions en surface. Quand ils arrivent pour de bon, s'ils sont en petit nombre, on leur saute dessus. Mais s'il y en a beaucoup, là on rentre sous terre...

Ensuite, il interpella deux gaillards.

- Toi, Nikos, et toi, Alexandros, bougez-vous un peu pour savoir où reste Therianos, votre pépé qu'on a perdu de vue... Il doit avoir en tête que personne ne va l'arrêter.

C'est le quatrième jour que la patrouille apparut. Des gendarmes armés jusqu'aux dents. Ils débarquèrent des camions James, au croisement de la route municipale et du sentier des Therianos - comme on le désignait dans la région. Ils entrèrent sans vergogne dans les maisons, aux premières lueurs du jour, et ils eurent tôt fait de rassembler toutes les femmes devant la maison d'Hector, au centre du village. Originaire de Kalamata et hébété d'insomnie, le capitaine leur posait et reposait la même question :

pliez bagages et levez le camp. C'est tout le bien que je vous souhaite...

Le capitaine de Kalamata n'en croyait pas ses oreilles, ni ses yeux. Les gendarmes fuyaient tête baissée vers la route municipale. Il les somma de s'arrêter. Rien à faire. Il les hélait à nouveau, quand Konstandanakis le rappela à l'évidence.

- Nous sommes en Crète, mon capitaine.

S'approchant de la veuve d'Hector, le capitaine la mit en garde :

- Nous autres, madame, nous avons le respect de la loi et de l'ordre. Nous nous échinons à ce que les partisans ne vous tombent pas dessus pour vous couper la tête... Dites aux hommes de descendre à la ville, afin que je les identifie... S'ils n'obtempèrent pas d'ici dimanche, je reviendrai avec l'armée...

Moins d'une demi-heure plus tard, on entendit une fusillade. Des tirs épars, au début, évoluant vite en mêlée générale. Ponctuée par le silence. Les femmes dirent aux deux enfants :

- Allez voir ce qui est arrivé... Seulement, ne vous faites pas prendre...

Un long moment s'écoula. Les enfants apparurent sur le sentier, à l'embranchement de la route. Ils couraient comme s'ils avaient un important message à communiquer.

- Les rebelles les ont tous tués !

- Qui ?

- Les gendarmes et leur capitaine. Ils ont même incendié les camions...

De fait, la fumée avait commencé à s'élever dans le ciel et toute l'assistance songea qu'elle aurait bientôt de nouvelles visites. Pas plus tard que tout de suite, voilà que Therianos surgissait parmi eux.

- Où sont les hommes et les petits ?

- Les enfants ne t'ont pas dit qu'ils se terrent ? Et toi, pourquoi ne te mets-tu pas à l'abri ? Ils vont rappliquer !

- Qui ?

- Les gendarmes sont venus. Les maquisards les ont liquidés. Et maintenant, l'armée ne va pas tarder...

Eleftheria n'eut pas le temps de terminer sa phrase que, tout autour, des soldats se mirent à déferler, cuirassés comme des homards, les casques camouflés sous des branchages. Ils leur signifièrent de s'asseoir illico. Et une fois de plus, Therianos resta debout. La voie principale fourmillait de véhicules militaires. Une jeep se risqua dans le sentier, vers les

maisons. Elle réussit à parvenir à leur hauteur et un colonel débarqua. Il aperçut les femmes, il aperçut Therianos et il décréta :

- Celui-là, amenez-le à Khania et livrez-le au juge d'instruction... Vous savez ce que je veux dire !

Un sergent-major et trois bidasses se dirigèrent sur Therianos. Ils lui firent signe de le suivre et, étourdi par le choc, il baissa la tête et se laissa encadrer par les gardes, jusqu'à la route municipale.

- Où emmenez-vous le vieux ? bondit Eleftheria.

Le colonel se retourna sur elle, dubitatif.

- Vous allez nous donner des renseignements ? Nous dire où se cachent vos hommes ?

- Ils sont dans les pâtures, avec les bêtes.

- Et les gamins ? Et les gamines ? En tout état de cause, dites à vos époux de se présenter au plus tôt aux autorités... Sans quoi, le vieux verra trente-six chandelles, entre les mains du juge d'instruction...

A la nuit tombante, lorsque Nikos et Alexandros eurent relaté les faits en détails, un lourd silence pesa sur les hommes. Après un long temps de réflexion, la parole fut prise par l'aîné, Manolis :

- Que Dimitris et Sophocle aillent discrètement à Khania, pour y trouver nos parents. Aujourd'hui, sans piston, on va à sa perte...

A l'heure où le juge P. posait sa première question à Therianos, les deux fils de ce dernier étaient assis face à l'oncle Petros, au bureau de l'Administration générale, pour demander son secours...

- Le chef de la gendarmerie est un cousin de Marika. C'est un Kapetanakis. Je vais lui téléphoner.

Quand l'autre fut en ligne, mon oncle lui annonça sa venue imminente.

- Tu vas me mettre dans l'embarras, Petros, lui dit-il après l'avoir écouté attentivement... C'est qu'on a tué un capitaine de gandarmerie et vingt hommes à Sfakia. Sans compter l'officier égorgé au pont de Kladissos.

- Ce n'est pas leur faute, à eux...

- Et comment le saurais-je ?

- Où se trouve Therianos ?

- Depuis hier, il est détenu par le service d'instruction. En tôle...

- Appelle immédiatement le juge et ordonne-lui de te rendre visite...

Bref, comme l'un était redevable à l'autre - ce qui est à la base de tout pouvoir, "rends-moi ce service et je te rendrai celui-là" - Therianos, Sophocle et Dimitris prirent le repas du soir chez l'oncle Petros, à la Splanzia, le quartier est de Khania. Le juge P. n'avait pas eu le loisir de soumettre l'aïeul à son effroyable outillage. Quant à ses menaces, autant les entendre que d'être sourd. Au moment de prendre le café au salon, l'oncle Petros dit à sa femme, Marika :

- Prépare le lit pour l'oncle Therianos. Il séjournera avec nous, jusqu'à ce que la tourmente se dissipe.

Ses cousins s'étaient attendris sur son sort. Mais Therianos répugnait à vivre enfermé.

- Il faut attendre que le mauvais grain soit passé, père. Nous retournerons au hameau, toujours sans nous faire remorquer, si ce n'est quand nous serons certains qu'il n'y aura plus de danger d'être exterminés.

C'est ainsi que Therianos resta à l'abri, en compagnie de l'oncle Petros, de la tante Marika et de mon père, qui les visitait régulièrement, parce qu'il aimait les récits du légendaire ancêtre.

Entre-temps, l'armée fit tomber dans une embuscade les partisans qui avaient supprimé les gendarmes et, ainsi, les soupçons cessèrent de planer sur les Therianos. Mais à tout hasard, ils prirent le parti de revenir au compte-gouttes, toujours armés, et de garder l'esprit au corps. Quand ils furent plus rassurés, ils chargèrent Dimitris et Sophocle de ramener Therianos parmi les siens.

Tous ces événements eurent lieu au printemps 1949. Alors que Therianos entamait sa centième année d'existence. Et voilà que je me retrouvais avec l'oncle Petros, devant la maison de l'infortuné Hector, quelques mois plus tard. En septembre.

Dès que nous eûmes mis pied à terre et pris place sur des chaises, à l'ombre, j'observai que les hommes étaient armés. Informé de notre venue, Therianos arriva une demi-heure plus tard. Il embrassa chaleureusement l'oncle Petros, puis s'approcha de moi pour lier connaissance. Je mis un point d'honneur à le saluer debout. Nous avions la même taille, les mêmes traits. Nous nous regardions dans les yeux, comme si nous voulions plonger au plus profond l'un de l'autre. A force de me dévisager, il finit par trouver ce qui l'intriguait.

- C'est tout le portrait de ma soeur Khryssi... Dieu ait son âme, il me semble la voir vivante devant moi...

De mon côté, je découvris l'étincelle que j'avais cherchée toute ma vie. Je savais que j'avais émergé d'un antre obscur. Mais que, là quelque part, il y avait une veilleuse, qui illuminait un visage... Qui était-ce donc ? Je remontais à la source... Pour m'orienter. J'en avais besoin, quand tout tombait en ruines autour de moi.

- Assieds-toi, me dit Therianos. Mais enlève ton pantalon. Les femmes et les jeunes filles sont priées de se retirer, clama-t-il à leur intention.

En caleçon, j'étendis de mon mieux la jambe droite, celle qui était blessée. Therianos s'agenouilla et se mit à l'ausculter de ses dix doigts, tels des détecteurs à tête chercheuse.

- Aïe, laissai-je échapper, dès qu'il parvint au genou et pressa sur les os déplacés...

- J'ai compris, dit-il, l'air songeur.

Ensuite, il s'assit auprès de nous, commanda du raki et du gruyère. On but, on grignota et, gravement, Therianos décida alors de nous faire part de son verdict.

- Ces connards ont tiré l'os de la jambe avec une force surhumaine et ils l'ont démis. Maintenant, il est ballant et douloureux. La jambe est hors d'usage. Normalement, les médecins auraient dû ouvrir le genou et remettre l'os en place. Mais ils ne l'ont pas fait, Dieu les punisse, et les nerfs distendus ont causé des élancements. Il s'est sûrement formé ce qu'on appelle des ligaments, des fibres qui s'enchevêtrent comme un fin boyau et qui l'immobilisent. Il faut les briser pour que l'os s'en détache et que, de mes mains, j'exerce une pression qui le réinsère dans l'articulation...

Il se tut et siffla deux goulées de tsikoudia. Puis, il se tourna vers l'oncle Petros.

- Amène-le plutôt à Khania pour se faire opérer car, si je le traite selon mes propres recommandations, son coeur pourrait lâcher, sous le coup de la douleur... Je pratique cette intervention sur les bêtes. Sur les bestiaux. Je l'ai aussi pratiquée sur des humains. Mais ici, les hommes sont des colosses...

- Qu'en dis-tu, Mikhalis ? me demanda l'oncle.

- Je suis moi aussi un colosse, oncle, dis-je à Therianos.

- Réfléchis bien...

- C'est tout réfléchi... Je ne m'en vais pas, si tu ne me remets pas en bon état...

- Alors, nous allons le lier avec des solides cordages à ce noyer, tiens. Nous fixerons sa jambe à une corde, qui sera arrimée au char à boeufs. Les boeufs doivent tirer avec véhémence, pour briser les fibres, les boyaux, qui maintiennent l'os. Mais attention ! Mettez des grosses pierres sous les roues, pour éviter que la voiture n'avance plus de trois centimètres, en emportant la jambe dans son sillage... Ensuite, je m'occuperai de réinsérer l'os à sa place.

Et se tournant vers moi, il ajouta :

Bref, comme l'on était redevable à l'autre – ce qui est à la base de tout pouvoir, "rendu mal ce service et je te rendrai celui-là" – Therianos, épuisée et Dimitris prirent la repas de soir chez l'oncle Petros, à la Mamelle, le quartier mal de Kaniaa. Le juge P. n'avait pas eu le loisir de soumettre l'aveu à son effroyable outillage. Quant à nous menacer, autant me attendre que d'être sourd. Au moment de prendre la cafe au salon, l'oncle Petros dit à sa femme, Karika :

Prépare le lit pour l'oncle Therianos. Il mejournera avec nous, jusqu'à ce que la tourmente se dissipe.

Nos cousins n'étaient attendris sur son sort. Mais Therianos répugnait à vivre solitaire.

Il faut attendre que le mauvais grain soit passé, pare. Nous retournerons à Hamaan, toujours sans nous faire remarquer, et ce n'est quand nous serons certains qu'il n'y aura plus de danger d'être exterminés.

C'est ainsi que Therianos resta à l'abri, en compagnie de l'oncle Petros, de la tante Karika et de son père, qui les visitait régulièrement, parce qu'il aimait les récits du légendaire ancêtre.

Entre-temps, l'armée lit tomber dans une embuscade les partisans qui étaient supprimés les gendarmes et, ainsi, les soupçons cessèrent de planer sur les Therianos. Mais à tout hasard, ils prirent le parti de revenir au compte-gouttes, toujours armés, et de garder l'esprit au corps. Quand ils eurent plus rancune, ils chargèrent Dimitris et Ophoclis de ramener Therianos parmi les siens.

Tous nos événements eurent lieu au printemps 1940. Alors que Therianos attendait un certain signe d'existence. Et voilà que je me retrouvais avec l'oncle Petros, devant la maison de l'intrépide Hector, quelques mois plus tard, en septembre.

Dès que nous eûmes mis pied à terre et pris place sur des chaises, à l'ombre, j'observai que les hommes étaient armés. Informé de notre venue, Therianos arriva une demi-heure plus tard. Il embrassa chaleureusement l'oncle Petros, puis s'approcha de moi pour lier connaissance. Je vis un petit d'homme à le saluer debout. Nous avions la même taille, les mêmes traits. Nous nous regardions dans les yeux, comme si nous voulions plonger au plus profond l'un de l'autre. À force de me dévisager, il finit par trouver ce qui l'intriguait.

C'est tout le portrait de ma soeur Karyssi... Dieu ait son âme, il me semble la voir vivante devant moi...

De mon côté, je découvris l'étincelle que j'avais cherchée toute ma vie. Je savais que j'avais émergé d'un autre obscur. Mais que, là quelque part, il y avait une vieillesse, qui illuminait sa visage... Qui était-ce donc ? Je remonte à la source... Pour m'orienter. J'en avais besoin. Quand tout tombait en ruines autour de moi.

- Commence déjà à boire de la tsikoudia pour te saoûler, parce que je t'ai prévenu : la douleur peut te rompre le coeur...

Je le regardai tout droit dans les yeux, pour y retrouver la flamme, et je lui rétorquai :

- Je veux la voir en face, la douleur ! Je préfère !

Impressionné, Therianos fit son signe de croix.

- Eh bien, que la volonté de Dieu soit faite. Moi, dit-il à l'oncle Petros, j'ai donné mon sentiment et je suis disculpé. Il pourrait y rester...

Après m'avoir déshabillé et laissé en petite tenue, on m'amena donc au pied du noyer et on m'attacha étroitement au robuste tronc. Le char fit son entrée, tracté par quatre boeufs monstrueux. Tandis qu'une corde reliait ma jambe à l'arrière de la voiture, quatre rochers furent plantés devant les roues, pour éviter qu'un dérapage ne me disloque les membres. Tout était prêt, Therianos se lavait les mains à la tsikoudia. Il me palpa fermement la rotule et l'os démis. Si fort qu'il m'arracha le premier hurlement. Il fit une nouvelle expérience, en remuant prestement les doigts pour être sûr de son fait, et il donna le feu vert :

- Hue !

Quatre coups de cravaches fouettèrent brutalement les boeufs, si surpris qu'ils s'élancèrent en avant. La corde se tendit, au point de déchirer mes ligaments. Mais les roues butèrent sur les pierres, comme on l'avait escompté. La déchirure fut telle qu'une noire montagne de lignite parut s'abattre sur moi et me submerger. Ce n'était pas la douleur que j'avais connue. Bien plus qu'à Makronissos, où Loris m'avait étranglé la jambe, le sentiment d'une fin atroce se répercutait en moi. Mon esprit s'empourpra et, en un éclair, je vis mon coeur voler en morceaux. Tant et si bien que la nuit m'envahit.

A ce moment-là, avec sa poigne d'acier, Therianos pressa sur l'os de la jambe pour le remettre en place. Ce n'était pas facile, d'insérer la tête osseuse dans l'interstice de la capsule articulaire. Cela demandait du doigté et de la force. En opérant au millimètre près. Mais Therianos avait des yeux au bout des doigts. Ainsi, après avoir rétabli l'articulation, il la fit jouer pour voir si elle était parfaitement ajustée. C'est alors qu'il finit par se souvenir de moi et qu'il s'écria, tout affolé :

- Pour l'amour de Dieu ! Frictionnez-lui le coeur avec de la tsikoudia... Il a cessé de battre...

Il avait posé son oreille sur ma poitrine et, n'entendant plus les battements, il s'était mis à m'asséner des coups de poing pour me masser. Les autres couraient par-ci par-là. Ils apportaient de l'eau-de-vie, de l'eau courante, de l'eau de Cologne. Les femmes sortaient des maisons et poussaient des cris stridents : "Ah, malheur ! Un si vaillant gaillard !" L'oncle Petros était affalé sur une chaise et courbait la tête...

Pour la première fois, il laissa libre cours à ses sentiments, fondant en larmes et en sanglots. Mais Therianos n'avait pas abandonné la lutte. Il massait, cognait, criait, hurlait. Le temps avait considérablement passé et mon coeur ne prétendait pas se remettre en marche.

- Laisse-le, père, lui dit Sophocle. Ne le tarabuste pas. C'est fini...

Therianos se fâcha et me retomba dessus, encore plus furieusement. Jusqu'au moment où il s'exclama :

- Il vit !

Alors, tout le monde commença à gambader. Et à secouer l'oncle Petros, que la joie emportait dans le fou-rire. Avant d'être certains que j'allais m'en sortir, les hommes avaient déjà égorgé des agneaux et s'apprêtaient à les dépecer, tandis que les femmes faisaient frire les indicibles attributs à la poêle, en guise de hors-d'oeuvre. On me transféra dans la maison d'Hector. L'oncle Petros retourna à Khania et informa mon père, qui n'avait pas eu le courage d'assister à cette épreuve. Ayant appris que tout s'était bien passé, il était à mon chevet trois jours plus tard.

Moi, je n'avais pas encore repris conscience. Therianos me pommadait la jambe avec des onguents et des emplâtres à base d'herbes. En douceur, il me massait sans relâche le coeur et les veines, aux poignets et aux tempes. Il me badigeonait tout entier avec des baumes secrets, pour que mon corps retrouve sa vigueur. Et naturellement, chaque jour, il vérifiait si les os étaient encore bien en place et si mon genou fonctionnait. Lors de ces mouvements articulaires forcés, je donnais de la voix et je me débattais, sans m'éveiller pour autant. Au bout de dix jours, j'ouvris les yeux. Je vis mon père me regarder tendrement, toujours au bord des larmes, alors que Therianos exultait de joie à ses côtés :

- Nikis est revenu à lui ! Il a ouvert les yeux !

La chambre contenait à peine les femmes, les hommes et les enfants qui accouraient. Comme premier menu, je dévorai un pot-au-feu, puis un yaourt. Je ne me rappelais plus rien. Et Therianos lança :

- Tu me le confies, Ghiorgos, jusqu'à ce qu'il soit en pleine forme. Au point de danser ! A ce stade, tu pourras le reprendre...

AVEC THEMISTOCLE

Mon père s'en alla. Dix jours s'écoulèrent. Un matin, je reçus dans ma chambre la visite d'un colosse barbu et moustachu, blond aux yeux bleus. Un fusil automatique sur l'épaule, un barda kaki à la main.

- Bon rétablissement, cousin, me dit-il. Je suis Themistocle...

En un coup d'oeil, il s'assura que nous étions seuls...

- Nous sommes camarades et je me réjouis vraiment d'avoir, dans la famille, quelqu'un avec qui parler le même langage. J'étais dans l'armée des partisans. La plupart se sont fait prendre... On s'est mis d'accord pour se disperser et ce cacher, jusqu'à un revirement de la situation...

Je le regardais, bouche bée. Il comprit...

- Evidemment, tu n'es pas à l'écoute de la "Voix de la Vérité"... Tu n'as pas de contact. Nous restons sur le pied de guerre ! Voilà ce qu'a déclaré Zakhariadis.

Pendant qu'il parlait, il décrocha le fusil de son épaule et l'appuya précautionneusement contre le mur.

- Les miens me chasseraient, poursuivit-il, s'ils apprenaient que je suis communiste et partisan. Mais depuis la mort d'Hector, je crois qu'ils ont commencé à se poser des questions. C'est pourquoi j'ai décidé d'aller les trouver. Mais cela me pose problème, à moi aussi, car je ne veux pas les mettre en danger. Toujours est-il que je suis venu spécialement pour toi, parce que je pense que tu peux m'aider...

- T'aider à quoi ?

- Moi, j'ai suivi l'enseignement primaire. Bien sûr, j'ai beaucoup lu. Mais, quoi qu'on en dise, je reste berger. Tandis que toi, qui as traversé les déportations et les prisons... Tu as été, comme qui dirait, à la grande école du Parti...

- Que dit-il encore, le camarade Zakhariadis ?

- Il dit que, sur décision du commandement général, les principales forces de l'Armée Démocratique ont arrêté la guerre, en conservant toute leur combativité...

- C'est merveilleux !

- ... même si, dans tout le pays, les guerilleros continuent de s'opposer au régime d'élimination du peuple...

- C'est valable pour la Crète ?

- Plus maintenant... Comme je te l'ai dit, on a pris la décision de dissoudre les sections...

- Il y a un contact entre vous ?

- Pas à l'heure actuelle... Notre souci majeur est de survivre, dans les rudes conditions de la clandestinité. A la différence près que les gens refusent de nous héberger, par crainte des représailles. On doit se terrer dans des grottes... Mener une vie précaire, parce qu'il y a des traîtres... Et puis, qui amènera à manger ?

- Que dit Zakhariadis à propos du mont Grammos et de Vitsi ?

- Il croit que le succès militaire du monarcho-fascisme, plutôt que d'amoindrir ses difficultés et ses contradictions, ne fait que les aiguiser davantage...

- Bien pensé ! Comment l'opinion publique aurait-elle songé qu'une telle défaite n'était, en réalité, qu'un piège tendu à nos ennemis !

- Tu y crois ?

- Nordicus !

- La radio a lancé une émission intitulée "L'Ecole du Combattant". Je l'ai suivie la semaine passée, dans la grotte, et j'ai retranscrit mot pour mot les paroles de Zakhariadis.

Il fouilla dans la doublure de son paletot et en sortit un message microscopique.

- Tu me le lis ?

- "Les difficultés, les contradictions, la crise généralisée qui bouleverse en son sein l'opposition bourgeoise ou domaniale, ne font que proliférer au lieu de s'affaiblir. Parce que la question propre à la Grèce, la tragédie hellénique engendrée et cultivée par la longue politique bourgeoise ou domaniale de colonisation du pays et d'asservissement du peuple, nullement résolue par la victoire de l'opposition, se pose même avec plus d'intensité, justement parce qu'elle résulte de cette victoire..."

Il arrêta sa lecture, qu'il avait péniblement ânonnée vu que chaque lettre avait la dimension d'une fiente de mouche, et il hésita avant d'ajouter :

- Camarade, j'avoue que je ne saisis pas.

- Quoi ?

- Eh bien ! Le fait que la victoire va leur rendre la vie plus difficile. Que devait donc faire le monarcho-fascisme, pour se maintenir à flot ? Ne pas emporter la victoire ? On essaie de nous faire passer la pilule... Car ici, dans les grottes, nous vivons comme des bêtes sauvages. Dans la

plaine, dans les villages, à Khania, le peuple est à la merci de la sûreté. On nous plante quotidiennement contre le mur. Va donc raconter aux ouvriers de Khania que le monarcho-fascisme passe des moments difficiles, à cause de sa victoire au mont Grammos.

- Camarade Themistocle, le grondai-je affectueusement, tu te fourvoies... Tu oublies la dialectique. Le rapport dialectique entre la défaite et la victoire... Dans toute victoire, tu trouveras le germe de la défaite. Et réciproquement. D'ailleurs, le camarade Nikos ne parle pas, me semble-t-il, de l'avenir immédiat. Il voit loin. Peut-être à vingt, trente, cinquante ans d'échéance.

- Il ne se réfère pas à la situation actuelle, alors ?

- Il la prend forcément en considération, pour la dépasser une bonne fois et, par le biais de l'analyse marxiste, ouvrir des fenêtres sur le futur... N'oublie pas que le communiste doit constamment être un visionnaire...

- Et quelle vision aurais-je, sacré cousin, moi qui rentrerai bientôt dans la grotte et ne pourrai plus mettre le nez dehors ?

- Tu ne tiens pas compte du mouvement populaire...

- Où est-il, celui-là ?

- S'il a été provisoirement brisé en Crète, c'est à nous de le remettre sur pied... Mais il existe, dans le reste de la Grèce et à Athènes, qui est la mère des travailleurs... Il existe surtout dans les démocraties populaires, en Chine et, par-dessus tout, dans la grande Union Soviétique !

- Mais maintenant, que faire ?

- Qu'en pense le camarade Zakhariadis ?

- Il dit que nous entrons dans une ère de nouveaux combats, visant à la suprématie du peuple.

- Juste ! Comment analyse-t-il notre manoeuvre tactique au mont Grammos et à Vitsi ?

- Il croit que c'eût été une grande erreur, dans les nouvelles conventions qui se créaient, si le Parti Communiste Hellénique avait poursuivi jusqu'au bout la lutte armée, qui n'offrait plus la moindre perspective de succès et qui aurait donc mené à une catastrophe...

Il se repencha sur ses pattes de mouches et reprit sa lecture :

- "C'eût été la même chose que si nous avions réitéré le coup d'Etat louche et hasardeux de Mizerias (Veloukhiotis) en 1945. Quand, suivant les suggestions de Tito et de sa clique, il se détourna de la ligne du Parti Communiste Hellénique, refusa l'accord de Varkiza et voulut continuer la guerre..."

- Exactement !

- "Tito essaya alors d'épuiser notre mouvement démocratique, de sorte qu'il ne puisse relever la tête avant au moins dix ans. Cela l'arrangeait aussi bien que ses patrons, les impérialistes anglo-américains, et que le monarcho-fascisme. Si Churchill, sous la pression de l'opinion publique internationale, fut obligé de se rendre à Varkiza, il s'efforça pourtant de nous provoquer, pour nous priver des bénéfices politiques de l'accord de Varkiza. Churchill tenta, par l'entremise de Tito et de Veloukhiotis, de nous pousser à des actes suspects et aventureux. Ce serait un péché mortel, que de tomber maintenant dans l'erreur que nous avons évitée avec Varkiza. Nous priverions ainsi notre mouvement populaire et démocratique de tous les avantages que nous procure, aujourd'hui, l'impasse économique et politique où est acculé le monarcho-fascisme. Alors même que, dans le pays, éclatent et s'embrasent de grandes luttes populaires et que, en réaction au succès monarcho-fasciste de Vitsi et du mont Grammos, les principales forces de l'Armée Démocratique restent intactes et sur le pied de guerre..."

Ici, il interrompit sa lecture et me regarda, comme s'il attendait quelque commentaire de ma part.

- Pourquoi t'es-tu arrêté ? lui demandai-je.

- Je voudrais qu'on mette un peu les choses au point.

- Mais encore ?

- Personnellement, j'ai certaines questions...

- De quel type ?

- Abordons la plus épineuse. Il dit qu'aujourd'hui, des grandes luttes éclatent et s'embrasent. Si cette information est exacte, la situation nous est évidemment favorable...

- Tu en doutes ?

- J'en doute, parce que je ne crois pas possible qu'il y ait une différence aussi marquée entre la Crète et le reste de la Grèce... D'après ce que je sais, à Khania aussi bien qu'à Rethymnon ou Iraklion, pour ne considérer que les villes, c'est le calme plat. Avec la loi martiale, les tortures et les exécutions quotidiennes, comment pourrait-on d'ailleurs livrer des combats ? Et puis, qui les livrerait ? Les communistes ? Nos alliés ? Ils sont tous en exil, en prison, dans la clandestinité, dans le maquis... Je ne comprends pas...

- Est-ce qu'il veut signifier que des combats ont lieu ? Ou qu'il faut qu'ils aient lieu ? Autrement dit, ne nous donne-t-il pas implicitement une direction, une ligne à suivre ?

- C'est une autre chose.

- Reprenons par le début. Primo, il est clair que Churchill ne voulait pas de Varkiza et que le Parti l'a imposé, de son propre chef et sous la pression de l'opinion publique internationale.

- C'est ce qui ressort de ma transcription...

- Secundo, Mizerias-Aris Veloukhiotis ne s'est pas soumis au Parti. Le lien établi par le camarade Zakhariadis, qui écrit Tito-Veloukhiotis, n'est pas fortuit. Il implique qu'Aris n'a pas agi seul mais bien, main dans la main, avec Tito...

- Qui était lui-même l'instrument des impérialistes anglo-américains et l'allié de nos propres monarcho-fascistes.

- Justement ! Aussi bien, le Parti n'est pas tombé dans le panneau. Il a respecté l'accord de Varkiza...

- Mais alors, comment en sommes-nous venus à la guerre civile ?

- Voilà le hic. Mais ce n'est pas le problème actuel. Maintenant, comme le souligne le camarade Zakhariadis, nous aurions commis l'erreur que nous avons évitée avec Varkiza, celle de nous laisser emporter par Mizerias, si nous n'avions pas suspendu à temps les hostilités.

- Mais est-ce bien nous qui les avons suspendues ?

- Qui d'autre ?

- On nous a arrêtés, camarade ! On nous a trahis et nous avons compris !

- Exagérations ! C'eût été le cas, s'il n'y avait pas les deux conquêtes du mouvement... Celles que considère le Parti... D'une part, les avantages politiques que nous offre l'impasse économico-politique où est acculé le monarcho-fascisme et, d'autre part, le fait que nos armées restent intactes...

- Sauf en Crète...

- Puisque tu le dis.

- Et comment allons-nous convaincre les monarcho-fascistes - je veux dire la populace qui les suit, bon gré, mal gré - qu'ils se trouvent dans une impasse, alors même qu'ils fêtent leur victoire ?

- Il nous faut les convaincre...

- Alors, autant convaincre nos propres adeptes que nous avons vaincu ! éclata-t-il, furieux.

Je me mis en boule. Je commençai à songer que c'était une chose d'être un héros, une autre chose d'être un vrai communiste...

- Camarade Themistocle, lui dis-je froidement, je ne suis pas assez sot, pas plus que nos dirigeants, pour prétendre que nous avons vaincu. Non ! Nous avons subi une défaite ! C'est clair ! Mais pourquoi ne pourrions-nous pas dire que nous avons perdu une bataille ? Nous n'avons pas perdu la guerre pour autant !

Themistocle arrondit les yeux devant la solidité de l'argument. Cela m'encouragea à poursuivre :

- Et la manière dont l'ennemi a gagné cette bataille nous rapproche de la victoire, de notre victoire finale. De l'heure où nous aurons gagné la guerre. Définitivement et sans appel ! Mais que dit le Plénum, à ce sujet ?

- Tu veux dire le Plénum du Comité central ?

- Naturellement !

Se penchant à nouveau sur ses notes, il lut :

- "Notre défaite à Vitsi-Grammos, en août 1949, marque un revirement de la situation. Ce qui impose aussi une modification de notre ligne politique. La poursuite de la lutte armée, qui exprime un désespoir et un manque de perspective inhérents à l'esprit petit-bourgeois, donnerait à l'adversaire la faculté de porter un coup fatal aux combattants et aux cadres du mouvement révolutionnaire démocratique. C'est à juste titre que le bureau politique du Comité central du KKE (*) a suivi la tactique du retrait, ce qui a empêché le monarcho-fascisme d'atteindre son objectif stratégique, l'anéantissement de la majeure partie des forces dissidentes de la Grèce du Nord à Vitsi-Grammos."

Le camarade Nikos Zakhariadis commentant ce jugement, Themistocle ajouta :

- "La capacité de battre en retraite quand la situation l'exige et de pouvoir se replier en bon ordre est une vertu bolchevique essentielle, que Lénine et Staline nous ont enseignée."

Nous restions un peu interloqués. Chacun de son côté, nous tentions d'assimiler le sens profond de ce document historique et, surtout, d'en tirer les déductions, quant à la situation du mouvement contemporain et les devoirs qui s'imposaient sur l'heure...

Themistocle rompit le silence. Il me dit que le camarade Zakhariadis soulignait que la résolution concernant Vitsi-Grammos avait été prise sur le terrain, lors d'une délibération commune des représentants du KKE, à savoir des combattants de l'Armée Démocratique. La décision avait été unanime, précédée d'un rapport d'instruction qui, selon lui, expliquait bien la situation, "sans rien cacher". Il ajoutait en outre que, même si notre retraite de décembre 1944 avait été désordonnée "parce qu'elle ne reflétait pas de véritables mobiles politiques, le Parti s'employait maintenant à éclairer ses membres et les masses sur les points cruciaux..."

(*) Parti Communiste Hellénique.

Ainsi, "la retraite avait été disciplinée et le passage à la nouvelle ligne de conduite s'était opéré dans les règles. Sans secousses et sans hiatus." A propos de la situation contemporaine, il insistait enfin sur deux points. Primo, sur décision du 6ème Plénum, les groupes de partisans étaient maintenus dans tout le pays et, secundo, notre Parti n'optait pas pour "l'attente", il ne se croisait pas les bras mais prenait en main l'organisation des combats économiques et politiques de toutes les couches du peuple ouvrier.

Themistocle se repencha encore sur son message, pour s'appliquer à le déchiffrer. Il lut :

- "Après notre retraite de Vitsi-Grammos, la situation en Grèce reste révolutionnaire. Et c'est exclusivement de notre travail, de notre faculté d'examiner et de traiter les demandes des masses pour organiser et guider correctement leurs luttes économiques et politiques, petites et grandes, parallèlement aux combats que livrent nos sections armées, au sein des conventions internationales qui nous sont propices, c'est exclusivement de tout cela que dépendra - si la retraite évolue sous peu en repli stratégique beaucoup plus long ou en manoeuvre tactique de restructuration et de réorganisation des forces, rapidement menées, pour un nouveau passage à l'offensive - c'est de tout cela que dépendra le gouvernement provisoire, quelle que soit la durée provisoire de la retraite opérée par notre mouvement. Dans ses nouvelles conventions, le KKE a suivi non pas les sourdes incitations à des égarements suspects mais la politique de retrait momentané, de restructuration politique. Et il a bien fait. La justesse de cette politique apparaît dans les énormes possibilités que recèle et ouvre en perspectives la situation de la Grèce monacho-fasciste. L'opposition s'asphyxie, empêtrée dans les tentacules de la crise généralisée, au moment même où des problèmes intérieurs fondamentaux, plus impérieux que jamais, exigent la seule solution possible et historiquement prédéterminée, la solution démocratique populaire."

Mon cousin ou plutôt mon oncle Themistocle était né en 1882. Il avait quasiment l'âge de l'oncle Petros. Quatorze ans de plus que mon père. Alors que ses traits étaient marqués du sceau crétois, son regard brillait des éclats profonds, insondables et lascifs de l'Orient. De tous les enfants d'Eminé, il était celui qui s'en rapprochait le plus, par l'expression et la physionomie. Aussi bien Therianos avait-il un faible particulier à son égard, parce qu'il lui rappelait intensément son épouse bien-aimée.

Au début des guerres balkaniques, en 1912, c'était un valeureux gaillard de trente ans, qui annonça : "Père, bénis-moi car ma décision est prise. Je pars demain par le bateau de ligne, pour me porter volontaire..." Therianos faillit lui répliquer : "N'y va pas, mon enfant. Parce que, si tu es Grec et Crétois par moi-même, tu es Turc pa ta mère et tu ne dois pas combattre ta propre race..." Mais il s'abstint finalement de lui révéler la chose, comme il s'en abstint envers Achille qui, à moitié Turc, fut tué par des Turcs à Bizani, ou envers Alexandros qui, lui aussi mi-Grec et mi-Turc mais à son propre insu, partit à la conquête de la Turquie avec l'armée hellénique, élimina des soldats ottomans, brûla des villages turcs, pourchassa femmes et enfants, pour que ses os finissent par reposer au bord du fleuve de Sangario.

Chaque fois qu'on lui apprenait la mort d'un de ses enfants, Therianos pensait à la pauvre Eminé. Qu'aurait-elle éprouvé, si jamais elle avait su que ses fils tuaient les siens et étaient tués par les siens ? Aussi, même à Themistocle, il renonça finalement à dire la vérité. Comme il ne l'avait jamais dite à personne. Il ne la confierait qu'à moi, à sa dernière heure.

Themistocle combattit sur le front macédonien. Il eut le bonheur de défiler dans Thessalonique libérée, devant le roi Georges Ier et le prince héritier Constantin, chef de l'armée. Ensuite, il s'affronta aux Bulgares. Il fut blessé au ventre par un éclat d'obus. Durant six mois, il séjourna à l'hôpital militaire de Larissa. Par après, on le muta dans des services auxiliaires. Jusqu'au jour où il accompagna une interminable colonne de prisonniers turcs, qu'on avait amassés derrière des barbelés aux abords de Pharsale, non loin de l'Attique. La plupart des prisonniers étaient des squelettes, minés par la faim et les maladies. Par la dysenterie, surtout. Ainsi, on laissait régulièrement quelqu'un s'effondrer au milieu de la route. S'il était trop lourd, on lui plantait une balle dans la tête et on l'enterrait tant bien que mal.

Dès que Themistocle croisa le regard d'un prisonnier qui l'observait, l'air soumis et implorant, celui-ci prononça les mots qu'il avait bien appris : "De l'eau. Du pain". Et il tendit la main. Mais la gamelle se réduisait à une portion congrue et on avait prescrit de rien donner de plus. Quant à la gourde, on avait horreur qu'elle puisse être infectée par la saleté et les maladies.

Il fallut environ un mois de marche - ponctuée de haltes prolongées - et un tiers des prisonniers resta en cours de route, avant que le troupeau de plus de dix mille hommes n'arrive avec ses gardes en vue de Lavrion, face à l'île de Makronissos. Des caïques réquisitionnés par l'armée les y attendaient déjà. Un seul gardien monta dans chaque embarcation, où on entassa les Turcs les uns sur les autres. On les transféra tous sur l'autre bord. Cette procédure prit trois jours.

Ensuite, tous les fantassins retournèrent en Attique, avec le mot d'ordre de ne rien dire de l'opération à laquelle ils avaient assisté. Comme je l'ai déjà raconté, à Makronissos, nous avons trouvé une foule de squelettes, d'os, de crânes. Les prisonniers avaient été laissés "en toute liberté" sur l'île rocheuse et stérile. Nuit et jour, des petits bateaux de la flotte militaire patrouillaient. Lorsqu'un fugitif décidait de se jeter à la mer pour sauver sa peau, on le criblait de mitraille. Combien de temps les autres résistaient-ils, sans eau et sans vivres ? Dix à vingt jours ? Un mois ? Quand ils furent tous refroidis, des équipes allèrent les ensevelir dans des fosses communes.

Ebranlé par cette histoire, Themistocle revint en Crète, mélancolique. On aurait dit que, depuis lors, un petit ver s'était mis à le ronger de l'intérieur. Ce n'était pas du patriotisme, pensait-il. C'était de la barbarie à l'état pur. Comme celle dont nous accusions les Turcs d'avoir le monopole. En quoi différerions-nous d'eux, alors ? Puis, les événements se suivirent coup sur coup. Le peuple grec noircit Venizelos (*), qui faisait

(*) Il fut battu aux élections de 1920 et Constantin remonta sur le trône.

miroiter la Grèce "des deux Epire et des cinq mers". Le roi Constantin, germanophile, revint de son exil. Les anti-venizelistes populistes prirent le pouvoir et, envieux de la gloire du grand chef de file crétois, ils décidèrent de conquérir toute l'Asie Mineure.

Les Turcs, sous la direction de Mustafa Kemal, refoulèrent à la mer tous ceux qui s'apprêtaient à débarquer. Les Grecs prisonniers connurent le même sort que leurs adversaires. Ils furent supprimés au fin fond de la Turquie, comme des chiens. Chose tragique et irrémédiable, l'hellénisme fut déraciné des terres qui l'avaient nourri depuis trois mille ans. Dieu sait à quel point les rives de l'Asie Mineure avaient été le berceau de l'hellénisme.

Bras droit de Venizelos, Plastiras déclencha aussitôt une révolution. Il fit exécuter six ministres en cause, ainsi que des dignitaires de la droite. Les soulèvements succédèrent les uns aux autres. Civils contre civils - généraux contre généraux. Tous aussi incapables. Responsables au même titre du piteux état de la Grèce.

Comme il allait souvent à Khania, Themistocle y fréquenta les premiers cercles de communistes. D'une part, des intellectuels. D'autre part, des ouvriers et prolétaires. Au cours de la dictature de Metaxas (1936), il rencontra Markos Vafiadis, délégué responsable du KKE en Crète. Avec son neveu originaire de Galatas, Vanguelis Khatzianguelis, il participa à la seule révolte populaire qui eut lieu en Grèce sous le régime dictatorial.

Quatre de ses enfants furent mobilisés en 1940 - Manolis qui avait trente-quatre ans, Mikhalis trente, Akhilleas vingt-neuf et Alexandros vingt-deux - pour aussitôt rallier la division crétoise sur le front albanais. Seul Akhilleas fit de vieux os. L'aîné, Manolis, eut les membres gelés et s'en sortit, heureusement, avec une amputation de la jambe droite. Mikhalis dégusta un obus de mortier, en plein visage. Il fut défiguré et perdit un oeil. Alexandros fut gravement touché à l'épaule et eut le bras gauche totalement sectionné.

Les trois blessés étaient rentrés en Crète en 1941, avant l'offensive allemande. Après l'effondrement du front et la dissolution de la division crétoise, Akhilleas prit lechemin de la Crète... à pied. Avec des soldats et des officiers désarmés, la composition de ces groupes changeant chaque jour, il atteignit Arta. De là, Agrinion, Messolonghi, Patras, Pyrgos.

A Kyparissia, pour éviter la colonne allemande, il grimpa sur les hauteurs d'Olympie. Il y tomba sur une bande d'Anglais et de Yougoslaves, qui se cachaient dans les ruines d'un monastère abandonné. Ils furent ensuite rejoints par des habitants du coin, la plupart des enfants, qui les approvisionnèrent en vivres et les conduisirent, à travers les montagnes, jusqu'aux rivages de Mani. Ils y attendirent un de ces caïques que les Anglais affrétaient en Crète et ils s'embarquèrent.

Quand ils arrivèrent aux "terres sacrées", comme Akhilleas surnommait la grande île, il proposa à ses compagnons d'aller tous ensemble à Sfakia, chez les siens. En fait, ils arrivèrent par un après-midi printanier, alors que tous, hommes et animaux, se reposaient en louant Dieu pour la beauté de

l'existence. Therianos fut le premier à sauter au cou de son petit-fils, qui le dépassait de dix centimètres. Tout le clan ne fit qu'un bond. Ils égorgèrent tous les animaux innocents, hors de tout soupçon, et firent la bringue à n'en plus finir, à la manière crétoise, une semaine d'affilée.

Enivrés par le marc et le vin, ils entendirent le vrombissement des avions, qui déchargeaient les parachutistes allemands. Parallèlement, les stukas bombardaient les bateaux à Souda et à Khania. Une fois revenus de leur surprise, les hommes descendirent jusqu'à la route municipale. Pour leur chance, des camions militaires se rendaient dans la région de Souda. Ils montèrent à leur bord et parvinrent dans la zone de combat.

Akhilleas et ses deux jeunes frères, Epaminondas qui avait vingt et un ans et Periclès dix-sept, suivirent les soldats anglais. Dès qu'ils eurent rejoint la première unité militaire néo-zélandaise, ceux-ci s'armèrent, puis demandèrent que l'on fournisse également des armes aux trois Crétois. Ils furent immédiatement propulsés sur le front principal, délimité par le triangle Khania-Aghyia-Galatas. Ils se retrouvèrent avec une compagnie d'élèves grecs de l'Ecole des Cadets. C'étaient tous des adolescents imberbes, qui s'adaptaient à l'air de la Crète et à l'allure de cette guerre bizarre. C'est que l'ennemi arrivait de partout. De la terre ferme, de la mer et du ciel ! Du Nord, de l'Ouest et de l'Est !

Mais les Néo-Zélandais, les Australiens et les Crétois de la vieille garde ne perdaient ni leur sang-froid, ni leur esprit de décision. A la fin des combats (on parla de trahison, parce que la femme du directeur de prison d'Aghyia était une Allemande, qui avait une radio cachée - sans compter que les autorités locales, metaxistes, ne livraient pas les armes remisées, que les Crétois demandaient désespérément), dans ce périmètre, on dénombra deux mille morts allemands - des parachutistes. On les ensevelit à Galatas, où on planta aussi une énorme croix de bois toute noire, ainsi qu'à mi-chemin entre Galatas et Khania, où on édifia ultérieurement un monument de pierre, au sommet duquel un aigle - à supposer la Wehrmacht - enserrait la Crète et la dévorait. Réalisme national-socialiste !

Dès que les Allemands eurent vaincu, les exécutions de masse commencèrent. Plus de cent Cadets furent enterrés à l'extérieur du cimetière de Galatas. Les villages furent incendiés. Les casernes et les prisons s'emplirent. Le bilan des pertes s'éleva à environ vingt mille hommes, si bien que le comportement nazi parut plus inhumain en Crète que dans les autres contrées de Grèce... Si c'était possible !

Mais voilà que la bataille de Crète - qui dura un mois et qui anéantit la section d'élite de l'armée allemande, les parachutistes - retarda de quelques semaines l'invasion de l'Union Soviétique. De sorte que l'hiver les surprit devant Moscou. Comme notre victoire en Albanie, qui avait été la première victoire alliée, c'est un fait que la direction du Kremlin refusa de reconnaître la chose en 1964, lors de notre première rencontre à Moscou. Pour ma part, je représentais la Jeunesse Démocratique Lambrakis... "Notre peuple, leur dis-je, reconnaît la grande contribution du peuple soviétique à la victoire contre le fascisme. Ajoutons dans le communiqué que le peuple soviétique reconnaît lui aussi notre propre contribution et

particulièrement ces deux événements historiques, que j'ai évoqués en même temps que la Résistance Nationale."

"Si nous admettons que vous avez été les premiers à vaincre l'Axe, lors de la bataille d'Albanie, me dirent les Soviétiques, comment vont réagir nos camarades français et polonais ? Ne seront-ils pas forcément vexés, bien qu'ils aient eux aussi remporté des victoires ? En ce qui concerne la bataille de Crète, il n'est pas historiquement prouvé qu'elle ait joué le rôle que vous prétendez, dans l'évolution de la guerre... Nous reconnaissons, bien sûr, votre Résistance Nationale... Mais pourquoi dire tout cela ? Nous considérons que si, dans le communiqué conjoint, nous rapportons que le peuple soviétique est reconnaissant à Manolis Glezos, cela résume tout..." (*)

Si je me souviens bien, le communiqué ne fut pas publié alors et moi, après m'être poliment excusé, je retournai m'enfermer à l'hôtel Maskva. Le lendemain, pour me remonter le moral, on me proposa une balade jusqu'à... Volgograd (ex-Stalingrad), projet qui se concrétisa, naturellement, sans me remonter le moral pour un sou.

Les trois petits-fils de Therianos réussirent à revenir sains et saufs dans leur terroir. Plus tard, Akhilleas s'engagea dans les groupes nationaux de résistance. Il fut emprisonné et libéré en 1945. Alexandros s'occupa d'élevage. Epaminondas fut arrêté en 1944, accusé d'avoir participé à un sabotage, qui avait eu pour résultat de faire exploser trois camions bondés de soldats allemands. Il fut pendu avec cinq autres, sur la route en direction d'Alikianos, là où avait eu lieu le dynamitage.

Periclès, qui allait à l'école secondaire dans la région de Sfakia, adhéra à l'EPON (**). Des enfants de Themistocle, il était le seul à lui parler ouvertement du Parti... Pour finir, père et fils se retrouvèrent dans la même cellule de parti où, deux mois après sa constitution, Periclès entra en fonction comme secrétaire. En 1946, il fut mobilisé. Parmi les premiers déportés de Makronissos. Il partagea le sort du premier bataillon, que la flotte décima sur le littoral à coups d'obus. Périclès fut jugé avec les meneurs. On le condamna à mort, à trois voix contre deux. Ensuite, on le transféra dans les prisons militaires de Makronissos. Il tenta de s'évader à la nage. Mais on l'attendait sur l'autre rive, à Sounion. On le ramena sur l'île et on le tortura systématiquement, chaque jour, au point que six mois plus tard, il se mit à manger ses excréments et à agir si déraisonnablement que les tortionnaires furent convaincus de sa folie. Ils l'envoyèrent à l'Hôpital militaire 401, à la prison dortoir de Kostopoulos où, en 1949, son frère Alexandros vint le chercher pour le faire interner à l'asile psychiatrique de Dafni. Il s'y trouve encore maintenant.

Paris fut mobilisé en 1947. On eut tôt fait de l'expédier en première ligne du combat, en Grèce centrale. Au bout de six mois, la jeep qu'il conduisait sauta sur une mine, à Domoko. Tous ses passagers furent tués sur

(*) Il s'agit du résistant qui arracha le drapeau nazi de l'Acropole, un mois après que les Allemands eurent conquis Athènes, au printemps 1941. .
(**) Organisation Panhellénique de la Jeunesse, fondée en 1943 et groupant les jeunes résistants associés au Front de Libération Nationale (EAM).

place. Lui, il s'en sortit avec de graves blessures au visage. Lorsqu'il mit les gaz, il comprit qu'il était aveugle. Depuis son retour en Crète, il habite avec sa mère Vassiliki, née Mathioudakis et mariée à Themistocle. Leur maison se situe un peu plus bas que celle de l'oncle Apollon, tout au sud du village.

En 1948, Hector revint à sa famille dans un fauteuil roulant, ses deux jambes sectionnées au-dessus du genou. Dès qu'il avait émergé d'un rocher, aux abords d'Arta, un combattant de l'Armée Démocratique l'avait mitraillé de son automatique. Lorsqu'il alla tenir compagnie à son frère aveugle dans la maison de Themistocle, celui-ci combattait au coeur des montagnes de Crète, dans les lignes de l'Armée Démocratique. Il ne savait rien de ses enfants, comme ses enfants ne savaient rien de lui.

Et maintenant qu'il était à mon chevet, personne encore ne lui avait dit que ses deux fils handicapés l'attendaient au foyer, ni que Sophocle, valeureux jeune homme de vingt ans, avait été tué à Vitsi - à Vitsi qu'il avait mentionné et rementionné tout au long de sa lecture, en feuilletant les notes qu'il avait prises avec dévotion, à l'écoute de l'émission intitulée "L'Ecole du Combattant".

Il ne savait pas davantage que Periclès, qui avait connu Makronissos, était enfermé à l'asile public, à Dafni. C'était d'un coup de couteau qu'il avait coupé tout contact avec les siens, spécialement avec sa femme. L'ennemi était aux aguets et, au moindre faux pas, il était susceptible de saisir son épouse, ses frères et ses enfants pour les déporter dans les îles désertiques.

Au début des hostilités, en 1946, les communistes organisés et les membres de l'EAM s'étaient tous demandé que faire. Mais le Parti ne s'était pas explicité sur sa ligne de conduite - lutte armée ou solution politique, on se tâtait - et le seul mot d'ordre était "restez chez vous". Alors que la guérilla s'embrasait pour de bon, la Sûreté décida donc de frapper. En une seule soirée, elle arrêta la plupart des cadres, dans toute la Crète. Elle les entassa dans des prisons et commença à les déporter dans les îles arides.

Lorsque le détachement vint pour l'arrêter, Themistocle n'avait pas encore fermé l'oeil, du fait que sa chère jument avait mis bas. Sortant de l'étable, étourdi, il vit les gendarmes dévaler la route municipale. Il eut à peine le temps de pénétrer dans la maison et de dire à Vassiliki : "Fais gaffe, on vient m'arrêter. Moi, je m'en vais !" - "Où vas-tu ?" - "Dis-leur que je suis à Khania. Je me planquerai où je pourrai." Il hésita un peu mais finit par dénicher l'automatique, prit autant de recharges que pouvait en contenir le havresac et disparut au détour de la montagne. Depuis lors, en l'occurrence plus de deux ans, il avait pris le maquis. Chaque fois que les groupes armés décidaient de se mettre "aux abris", c'est-à-dire de se terrer, Themistocle gagnait sa grotte, qu'il connaissait depuis l'enfance et qu'il considérait comme sa deuxième maison. C'est là qu'il se rendit d'emblée et qu'il se réunit ensuite avec les premiers partisans.

Son frère aîné, Hector, avait soixante-cinq ans et l'allure d'un jeunot. Tout blond, les yeux bleus, il portait sur la joue gauche le même grain de beauté que sa mère, Eminé. De son père Therianos, il avait hérité les pattes élancées et le buste puissant, tel celui d'un vautour. Il pouvait arpenter les montagnes et les ravins deux jours et deux nuits, sans reprendre haleine. Il était le meilleur chasseur de la famille. Impossible qu'il ne loupe un oiseau en plein vol, un lièvre ou un bouquetin. A deux cents mètres, il trouait une pièce de cinq drachmes.

Comme tous les Theodorakis-Therianos, il avait tout un arsenal caché : revolvers, carabines, fusils automatiques. Il avait même une mitrailleuse allemande, qu'il conservait dans la bergerie juchée à cinq kilomètres des maisons. C'était un homme tendre envers sa femme et ses enfants, qui excellait dans les figures de la sousta et du syrtos. Au son du pendozalis, il grimpait sur la table et dansait dans l'espace d'un seul pouce, sans effleurer les coupes de tsikoudia et de vin. Noceur et coureur de jupons, il avait une réputation de grand séducteur. Lorsqu'il descendait à la ville ou à Vrisses, les jolies filles tournaient autour de lui, fascinées par sa prestance et sa beauté. Et tout le monde se rappelait l'histoire de la jeune veuve d'une trentaine d'années, originaire de Thodoriana, qui s'éclipsait la nuit pour le rejoindre dans les pâtures.

Ce matin-là, où les gendarmes s'étaient mis en route pour arrêter son frère Themistocle, sa femme Eleftheria souffrait de rhumatismes, clouée au lit, et il comptait aller traire du lait pour la sustenter. Il fit comme chaque matin. Il prit le récipient de fer et, lorsqu'il franchit le seuil de la maison, il tomba sur la patrouille.

Elle était dirigée par un ex-brigadier surnommé "le Tartuffe", qui s'était imposé à Khania par la crainte et la terreur sous l'Occupation. On dit qu'il participa à l'assassinat du démocrate Papoutsakis, officier de l'armée nationale, père de Ghiannis et de Manolis, qui fut tué devant leur maison à Khalepa, en 1945. Avec la guerre civile, il eut de l'avancement et devint sous-lieutenant de gendarmerie, spécialisé dans la poursuite des communistes. Alors qu'il était en fonctions à Khania, il reçut la consigne d'arrêter Themistocle. On lui dit que les Therianos avaient la tête aussi dure que des noix et c'est pourquoi il s'entoura de six hommes carapacés comme des homards, armés de mitraillettes et de grenades. Hector tomba tronche contre tronche avec le Tartuffe.

- C'est toi, Themistocle ? l'interrogea-t-il.

- Non, répondit un gendarme crétois qui connaissait les Therianos. Lui, c'est Hector.

- Et où habite Themistocle ? redemanda le Tartuffe.

- Cherche donc, lui dit Hector, qui fit mine d'aller traire la chèvre dans l'étable.

Le Tartuffe tendit le bras pour lui barrer le passage. Il lui arrivait au menton et, sans beaucoup réfléchir, Hector repoussa le bras et s'avança. L'officier fit un signe et, illico, on le cerna et on le mit en joue.

- Allons, montre-nous gentiment la maison, lui dit-il d'une voix écumante de rage.

Désemparé, Hector décida de les retarder, pour donner à son frère le temps de s'esquiver. Pour finir, ils arrivèrent chez Themistocle. Ils crièrent d'ouvrir, sans obtenir de réponse. Deux gendarmes entrèrent et revinrent en bousculant Vassiliki.

- Où estton mari ? lui demanda le Tartuffe.

A la vue d'Hector, elle s'enhardit et leur déclara enfin :

- Il s'est absenté... Depuis hier, il est à Khania.

Ils comprirent qu'elle mentait et commençèrent à la molester. A un moment, l'officier lui flanqua une telle giffle que Vassiliki tomba à la renverse. Avec la rapidité de l'éclair, Hector empoigna le Tartuffe par la peau du cou et le souleva en l'air. L'autre battait des jambes, crevait à se démener et finit par tirer la langue. Un instant avant qu'il ne rende le dernier soupir, Hector le balança par terre comme un sac. Les gendarmes n'en revenaient pas. Ils coururent chercher de l'eau. Ils lui donnèrent à boire. Ils le firent s'asseoir, adossé au mur. Revenu à lui, il dit :

- Maîtrisez-le...

Les gendarmes fondirent sur Hector. Ils arrivèrent quand même à lui passer des menottes.

Le boucan attira un attroupement de femmes et d'enfants, les hommes étant partis dans les pâtures. Après s'être assuré qu'Hector était hors d'état de nuire, le Tartuffe se leva. Il ordonna d'allonger Vassiliki sur les marches de pierre, devant sa maison.

- Tu vas nous dire, ma vieille, où se cache ton salopard de mari ?

Elle gardait le silence. Alors, il se tourna vers le gendarme qui maintenait Hector et lui ordonna :

- Vas-y, Arapis, sors ton engin et montre-le bien à cette putain, au cas où elle changerait d'avis.

Et il dit à un autre gendarme :

- Relevez ses cottes et enlevez-lui sa culotte...

Vassiliki se mit à hurler, à se débattre comme une tigresse, à mordre, folle de rage. Hector prit la parole, d'une voix posée et grave.

- Ne fais pas ça, capitaine. Tu ne devrais pas...

Le Tartuffe se retourna vers lui, le visage rouge de haine, et il lui cracha en pleine figure. Tout autour, les jeunes filles et les fillettes s'alarmaient. Les femmes poussaient des cris stridents. Mais Arapis, sous

leurs yeux, jouait avec son zizi pour se mettre en condition et, une fois Vassiliki immobilisée, il lui tomba dessus et entreprit de la turlupiner... Lorsqu'il se retira, ils abandonnèrent cette femme de soixante ans, dont trois enfants avaient combattu dans les lignes de l'armée nationale (l'un pour être tué à Vitsi et les deux autres pour lui revenir infirmes, le premier aveugle et le second amputé des deux pattes). La mère Vassiliki gagna donc les montagnes, poursuivie par la honte. Elle déambula pendant des nuits et des jours. A en devenir folle. On la ramena trois semaines plus tard. Elle sombra dans le coma, avec une fièvre aiguë. Au bout de six mois, les herbes et les remèdes de Therianos la ranimèrent. Elle ouvrit les yeux pour accueillir aussitôt Pâris, l'aveugle, et Hector, l'estropié. Ils avaient respectivement vingt-deux et vingt ans.

Femmes et enfants plongèrent sur les gendarmes qui, traînant Hector comme un ours au bout d'une corde, déguerpirent dare-dare vers la route municipale. Au poste de Khania, on précipita Hector à la cave. Le Tartuffe ordonna qu'on le lie par les poignets aux anneaux qui étaient scellés dans le haut du mur, il prit le martinet, auquel on avait fixé des plombs et des fers acérés comme des petits rasoirs, il descendit tout seul au sous-sol, déshabilla posément Hector au-dessus de la ceinture, lui recracha au visage et commença à le flageller.

La peau d'Hector fut vite déchiquetée par les dix premiers coups du martinet, après quoi les lanières de cuir, les morceaux de fer et de plomb lui labourèrent les chairs. Une mare de sang s'épancha à ses pieds et il s'évanouit. On le laissa ainsi trois jours et trois nuits. Ensuite, on ordonna de le délier, de l'embarquer dans la jeep et de le larguer dans un coin désert...

De là, il mit trois jours pour parvenir au grand Sapin, le refuge de son père, Therianos. Et celui-ci fit tout son possible pour le sauver des dents de Charon. Plusieurs mois s'écoulèrent et, lorsqu'il fut rétabli, il mit à exécution le plan qu'il avait conçu. Il avait tout préparé dans les moindres détails.

Un soir, le Tartuffe rentrait allègrement chez lui, à Khania, après avoir bien picolé au café avec ses copains. Dès qu'il eut ouvert la porte, que vit-il ? Sa femme et ses deux enfants - mineurs - ficelés et bâillonnés. La femme sur le lit, les enfants sur les chaises. Au départ, il ne vit rien d'autre mais, quand il tourna la tête, l'ombre d'Hector se profila, la mitraillette dans une main et la corde dans l'autre, tenant Arapis les mains liées derrière le dos. De sa voix calme et effrayante, il lui lança :

- Ici même, déculotte-toi et arrondis ton cul, qu'Arapis te baise devant tes enfants et ta femme...

Il lâcha la corde et déboutonna le pantalon d'Arapis. Appréhendant le zizi de l'intéressé, il le pria de s'exécuter :

- Tâche de bander et de l'enculer, mon pauvre, sans quoi je te fais rentrer les tripes dans la gorge.

Comme une brute, Arapis se mit à regarder intensément le postérieur tout blanc de son supérieur et à se conditionner mentalement, jusqu'à ce qu'il soit au garde-à-vous. Hector dit au Tartuffe :

- Fais-lui bon accueil, que je ne bousille pas tes enfants et ta famille...

Sur ce, il brandit le long couteau avec lequel on égorge les boeufs et les cochons. En définitive, tout se passa convenablement. L'épouse et les enfants avaient les yeux exorbités et, dès qu'Arapis se retira, Hector l'émascula d'un coup de couteau, à la racine du membre. Le gendarme s'effondra de douleur. Mais Hector n'avait pas de temps à perdre. Il les somma :

- Vite, dehors tous les deux. Au pas de course...

La maison était située au sommet d'une montagne. Au-delà, des champs. Pour éviter qu'on n'entende des coups de feu, tandis qu'ils couraient devant lui, il saigna d'abord Arapis. Il sauta sur l'officier déculotté, l'arrière-train en sang suite à la haute performance du gendarme. Il lui cracha en pleine figure, puis il lui donna deux coups de couteau dans le ventre. Comme il s'agitait convulsivement, il décida de le calmer en lui coupant le cou.

A cet instant, on entendit des cris fuser de la maison du Tartuffe. Passant par là, la patrouille de nuit vit la porte ouverte. Dès qu'on eut délié la femme, celle-ci s'écria : "Courez ! Ils sont dans la montagne !" Hector avait décampé. Il connaissait les lieux, pouce par pouce. Au début, il se cacha. Ensuite, il se mêla aux maquisards. Il combattit jusqu'à ce qu'il fut surpris dans une embuscade, en 1949. Sur la route de Khania, où on l'emmenait pour être jugé, le gendarme assis à ses côtés sortit un couteau de cuisine et, avant que quiconque n'ait pu réagir, il lui trancha la gorge. Lorsqu'on l'étendit au pont de Kladissos, pour l'exhiber au petit monde local, la rage de ce même gendarme était telle qu'il lui coupa la tête et la planta à côté du corps. C'est ainsi que le trouvèrent Therianos et les siens, le surlendemain.

Je regardais Themistocle et, malgré moi, une rapide revue de l'époque défilait dans mon esprit. Par le prisme de l'analyse de Zachariadis. Aujourd'hui où nous connaissons ce qui s'est passé ultérieurement mais surtout le "testament" du leader du KKE, que mon lecteur fidèle et patient avait eu la chance d'entendre des lèvres mêmes de ce grand chef communiste, il nous est bien sûr facile de relever les exagérations, les contradictions et, de manière générale, la tentative de justifier l'injustifiable.

Ici, Aris Veloukhiotis est encore Mizerias, agent de Tito en proie aux impérialistes et aux monarcho-fascistes. Le "testament" implique aussi Odysseas Androutsos, héros de la Résistance Nationale. Les événements de Grammos-Vitsi sont présentés comme une manoeuvre tactique lucide, décidée par des assemblées de combattants même si, nous l'avons vu, les dirigeants étaient pris au dépourvu. Quant à Vitsi, qui tomba en quelques jours, Zakhariadis incrimina un officier, qu'on aurait châtié. Ce qui signifie que les partisans abandonnèrent misérablement ces deux places-fortes.

A présent, on connaît les conventions qui ont motivé la retraite, les problèmes qui se sont créés avec l'Albanie et la Yougoslavie, etc. On peut donc difficilement croire que l'Armée Démocratique restait inébranlablement sur le pied de guerre, toujours prête à une nouvelle offensive. Tout aussi peu crédible, l'image des mouvements de partisans dans les autres régions. Comme à Samos, à Kefalonia, en Crète ou dans le Péloponnèse.

En octobre 1949, c'est-à-dire quand eut lieu le 6ème Plénum du Comité Central du KKE et quand fut publié l'article de Zakhariadis "Nouvelle situation - nouveaux devoirs", il subsistait des petits groupes rebelles, que l'ennemi pourchassait impitoyablement. Finalement, les partisans se dispersèrent. Outre ceux qui avaient été arrêtés ou qui s'étaient rendus, tous les autres s'ensevelirent dans des grottes, où ils finirent par succomber aux privations. On dit que douze mille hommes disparurent, dans le seul Péloponnèse, où ils s'étaient retranchés de tous les coins de la Grèce. Dans la plaine de Corinthe, quelqu'un qui vécut les événements me raconta que, derrière chaque arbre, il y avait un communiste égorgé.

L'image qu'on associe aux luttes du peuple est irréaliste et mensongère. Pas seulement illusoire mais dangereuse, aussi, car moi qui me trouvais grâce à Dieu dans une montagne de Crète, je tentais de convaincre Themistocle d'aller à Khania pour fomenter des combats populaires !

Et cela, en dépit du fait qu'à Athènes, au Pirée et à Thessalonique, 1949 fut l'année la plus difficile. Le monarcho-fascisme triomphait et son moral était au zénith tandis que nous, si nous n'étions pas parmi les dizaines de milliers de détenus dans les prisons et les casernes, nous nous cachions comme des cerfs, pris en chasse par des loups affamés.

De quel état révolutionnaire parlait-on, quand des organisations entières se mettaient "en sourdine" ou collaboraient ouvertement ? La campagne était truffée de sbires et de membres d'organismes paramilitaires. Dans les villes, les mouchards se bousculaient dans les rues et les cafés.

Parlant de Tito, Zakhariadis semble réciter les leçons de Staline qui, selon ses propres dires, lui aurait déclaré : "Accusez Tito de frapper dans le dos". C'est ainsi qu'il écrit, ni plus ni moins, que "si le rôle infâme du provocateur Tito avait été connu dès 1946, alors *le KKE n'en serait pas venu à décider de reprendre les armes.*"

Qu'est-ce à dire ? Qu'il y avait une possibilité d'éviter la guerre civile ? Zakhariadis l'affirme ! Pour lui, le principal objectif était l'assistance de Tito. Sans elle, le KKE aurait suivi une autre voie, plus opiniâtre, plus tourmentée et plus longue, parce qu'il ne pouvait manifestement pas s'avancer dans une nouvelle confrontation armée sans assurer ses arrières, au moment où le monarcho-fascisme disposait de l'aide américaine inconditionnelle et généralisée.

Mais plus tard, Zakhariadis accusera l'Union Soviétique et Staline en personne, de ne pas avoir honoré leurs promesses. Les Tchécoslovaques n'avaient pas envoyé les blindés, ni les Polonais les avions qui avaient été promis. Le matériel qui arrivait entre leurs mains était dans un état misérable, les canons éclataient et tuaient les combattants, par exemple...

Mais qu'est-ce que Zakhariadis disait alors de Staline ? Voyons quelques extraits de son accueil au 19ème Congrès du Parti helléno-soviétique, en octobre 1952.

"Notre peuple, comme tous les autres peuples du monde, sait que le grand coeur soviétique, le coeur du camarade Staline, est ébranlé par les tourments, la douleur, les supplices et les désirs de chacun." Et il termine par cette surprenante exclamation, que les éditeurs responsables du discours accompagnent des célèbres commentaires de l'époque : "Camarades ! Nos mères, les femmes simples de notre pays, sur les enfants desquelles veille si chaleureusement le camarade Staline, formulent un souhait : que Dieu abrège notre existence pour prolonger celle de Staline. Nous sommes si nombreuses qu'il vivra éternellement ! (Tonnerre d'applaudissements ininterrompus pendant un long moment). Notre peuple unit ses voeux à ceux de tous les peuples du monde. Que notre grand Staline et vive et prospère de longues années, pour le bien de tous les peuples du monde." (Tonnerre d'applaudissements prolongés, se muant en ovations : tout le public acclame debout).

Mais revenons à ce qu'il avoua, quant à l'existence potentielle d'une autre voie politique, non armée, qui serait simplement plus longue et plus tourmentée. Qui ranimerait notre peuple, oui ou non ? Voilà la question. Fallait-il que nous abandonnions la révolution ? Et quel type de révolution populaire pouvait ne pas s'appuyer essentiellement sur les propres forces du peuple et accessoirement sur celles des peuples étrangers ? Tout cela a été dit au Kremlin par Enver Khotza et par Staline lui-même. "Votre argument ne tient pas, déclara-t-il à Zakhariadis, car vous avez de vastes frontières en commun avec l'Albanie et la Bulgarie."

Toujours est-il que ce qui me frappe aujourd'hui, c'est le ton presque triomphant des textes de cette époque. Il est évident qu'il fallait garder le moral. Mais comment ? Avec des bobards ? Comme la retraite tactique, le pied de guerre, la possibilité d'une nouvelle offensive armée, l'activité des forces armées et, après août 1949, la profonde crise du monarcho-fascisme ou, finalement, les luttes populaires qui embrasaient le pays ? Et puis, comment pouvait-on évoquer triomphalement la poursuite de l'action armée dans le pays, d'une part, alors que l'obstination ultérieure à la lutte armée - ou plutôt, comme le formule la décision du 6ème Plénum, "la tactique de poursuite de la lutte armée" - se caractérisait, d'autre part, comme l'expression d'un "état d'esprit de petit-bourgeois désespéré" ?

Alors que "L'Ecole du Combattant" nous conseillait d'oeuvrer parmi les sbires et les soldats déchaînés de l'armée nationale ou, plus spécifiquement, parmi les blessés et les infirmes, les demeures des Therianos s'emplissaient d'estropiés, qui affluaient quotidiennement de toute la Grèce. Avec les télégrammes qui informaient les parents que leur enfant avait perdu la vie, en luttant héroïquement pour la patrie. Les Therianos portaient le deuil et, chaque jour, la peine des malheureux ne faisait qu'augmenter.

Je m'efforçai de persuader Themistocle que la lutte entrait dans une nouvelle phase, décisive, et que nous avions toujours la main haute.

- La situation en Crète est spécifique, concluai-je. Mais elle ne cesse pas d'être révolutionnaire, ici aussi, comme le souligne très justement le camarade Zakhariadis. Dès que je pourrai marcher, je rejoindrai le nouveau front. J'organiserai une cellule à Galatas. Je prendrai contact avec Khania. Il nous faut étudier en profondeur les nouvelles contradictions qui ébranlent le monarcho-fascisme et, là-dessus, édifier le front des luttes populaires. Toi, tu dois au plus tôt entrer en contact avec tous les hommes armés qui se cachent ici et là. Soyez prêts, dès qu'on donnera le mot d'ordre d'une nouvelle offensive, à passer à l'action, vous aussi. C'est ce que signifie "rester sur le pied de guerre". Peut-être vous faudra-t-il constituer un nouveau poste de commandement, qui envisagera la prochaine phase de l'action armée en Crète..."

Au fur et à mesure que je parlais, j'en remettais. Les textes lus par Themistocle m'avaient rendu mon enthousiasme et ma foi. Après ce que j'avais vécu et observé au cours des derniers mois, j'étais effectivement arrivé à la conclusion que notre Parti avait perdu une bataille décisive. Et surtout, que le mouvement populaire avait été durement frappé, au point de nous empêcher d'espérer de nouveaux grands combats populaires, si ce n'est après de nombreuses années de dur labeur. A supposer, naturellement, que l'on étudie quasi scientifiquement toutes nos initiatives à travers le temps, pour déceler les faiblesses et les surmonter. Comment aurais-je pu savoir qu'aujourd'hui, près d'un demi-siècle après, tout ce qui avait été étouffé apparaîtrait sous un jour différent et que la vérité ne commencerait à se révéler qu'à présent ? Pas de manière systématique mais au fil des témoignages personnels, tantôt d'un protagoniste, tantôt de l'autre.

Mais à l'époque, en octobre 1949, j'étais un vrai taureau. Malgré toute ma foi et ma dialectique, Themistocle restait songeur, circonspect et obstiné, en définitive.

- Ecoute, camarade Mikis, me dit-il après avoir patiemment attendu la fin de ma philippique. Comme tu le sais, jusqu'à ce jour, je me suis voué à la lutte. Depuis 1947, je suis sans nouvelles des miens. Tu me vois, ici même? Je suis venu pour te rencontrer, pour trouver un camarade, alors que je sais ma femme et mes enfants à cinquante mètres... Même si je ne m'en fais pas l'effet, je suis un grand homme... Du fait que je n'hésite pas et que je n'ai pas peur... Je n'y crois pas ! Ce n'est pas à la lutte et à nos idéaux que je ne crois pas, c'est à l'hypothèse qu'actuellement, les hommes armés comme moi-même puissent faire autre chose que de se mettre aux abris. Selon les instructions du Parti, si de nouvelles conventions voient le jour, nous poursuivrons la lutte... Mais pour l'heure, je vais me fourrer dans la grotte comme un petit ver car, si je rends visite à ma maisonnée, je pourrais y bouter le feu. Simplement, demande toi-même comment va ma femme. Comment vont mes fils. Sont-ils vivants ? Sont-ils revenus du front? En bonne santé ? Et quand je reviendrai, je ne te promets pas quand, tu me donneras des nouvelles. Entre-temps, transmets-leur mes salutations, d'une manière ou d'une autre. Dis-leur que je vais bien. Mais n'avoue pas que je suis venu, ni que tu m'as vu... C'est quelqu'un qui te l'a raconté...

Se penchant aussitôt vers moi, il m'embrassa vivement sur les joues, comme s'il me faisait ses adieux pour toujours. Il prit précautionneusement

son fusil automatique, il regarda dans l'embrasure de la porte si la voie était libre et il s'éclipsa comme un éclair...

Au bout d'une semaine, une jeep véhiculant des gendarmes apparut. Ils se firent indiquer la maison de la mère Vassiliki, laquelle avait été préalablement informée que son mari allait bien. Quand ils arrivèrent devant sa porte, ils y trouvèrent fortuitement l'aïeul, Therianos.

- C'est ici, la maison de Themistocle ? Du fils de Therianos ? interrogea l'officier.

- Ici même, lui dit l'aïeul. Et c'est moi, Therianos !

- Ton fils, grand-père, a été trouvé carbonisé dans une grotte... Vous êtes priés de venir l'identifier et d'emporter le défunt pour l'enterrer.

- Et comment est-ce qu'il a brûlé ? C'est votre oeuvre, soyez maudits ! s'écria Therianos, les veines gonflées de colère.

Vassiliki s'écroula et martela le sol. Pâris, l'aveugle, et Hector, aux jambes amputées, ne comprirent pas immédiatement.

- Qu'as-tu, maman, à pousser de tels cris ?

- Ils ont tué votre père, mes enfants ! Alors qu'hier, on m'avait dit qu'il se portait bien !

- Qui te l'a dit, petite mère ? demanda l'officier, immédiatement intrigué.

- C'est pour un interrogatoire que tu es venu, antechrist, dit Therianos, prêt à foncer sur lui...

Les gendarmes prirent peur et embarquèrent dans la jeep. En partant, l'officier leur lança :

- L'Administration a tort de se montrer humaine à votre égard. Vous n'en êtes pas dignes...

Et bien que le chauffeur ait lancé les gaz, il ajouta :

- C'était un rebelle ! Comme vous tous ! On laissera les chiens le dévorer...

AVEC THERIANOS, AU GRAND SAPIN

Depuis le temps qu'on m'avait amené chez les Therianos, je n'avais plus eu de crises. Comment en aurais-je eu, d'ailleurs, puisque mon organisme était en proie à de plus graves préoccupations ? Un instant, je songeai "je l'ai échappé belle". Mais la rencontre avec Themistocle, d'une part, les documents tout frais du Parti, d'autre part, et surtout la présence spirituelle de Zakhariadis me reportèrent aux récentes expériences traumatisantes et me plongèrent subitement dans une crise suraiguë. Ainsi, je n'appris pas la fin de Themistocle car je voyageais dans mes propres mondes. Si ce n'est que je ne pouvais pas encore marcher et qu'il avait fallu me lier au lit avec des cordes. Les yeux ouverts, je tremblais et je délirais en société. Je voulais me lever et partir. Trois hommes ne suffisaient pas à me maîtriser. Alors, on me lia. Qui sait quels cauchemars résultèrent de ces liens, dans l'état de choc que je traversais. La crise passée, je montrai tous les signes d'une mort apparente. Les femmes entonnèrent leur lamentation funèbre, jusqu'à l'arrivée de Therianos qui ordonna de m'attacher sur un mulet, pour m'emporter avec lui au Grand Sapin. "En dernier recours, aura-t-il pensé, même s'il est mort, j'aurai de la place pour l'enterrer..."

Dès que j'ouvris les yeux, je vis au-dessus de moi l'incommensurable Sapin. Il avait des ramures touffues qui, ici et là, laissaient filtrer un rai de lumière aveuglante. Il y avait du vent. Un frisson me parcourait le corps, signe que l'été cédait la place à l'automne, apportant la froidure et l'humidité. Le premier à me souhaiter le bonjour fut le bouc, Kharilaos. Lorsque la nouvelle crise me surprit dans la montagne, c'est lui qui m'emboîta le pas et alerta Therianos, dès que je me fus aventuré au bord d'un ravin ou d'un précipice où je risquais de me fracasser. Therianos comprit que j'étais désaxé. J'avais des visions, je parlais tout seul, je me prenais pour un autre... Le seul point réjouissant, c'était que je marchais librement, sans bâton. Il me le fit remarquer :

- Tout le monde te croyait mort. Mais tu n'es pas un être à part entière. Tu es double. On a dû te faire quelque chose qui t'a coupé en deux... Marche ! Essaie pour voir...

Je ne le croyais pas, parce que je me sentais encore la jambe lourde.

- Vois par toi-même ! Quand tu es dans un état second, tu es libre. Tu ne souffres pas... Tandis que maintenant, tu as peur. Viens, lève-toi ! C'est seulement de la crainte...

De fait. Il m'aida et je me tins droit sur mes jambes. Alors, j'aperçus à la ronde les chevaux, les chiens, les agneaux, les béliers, les poules, les faisans, les perdrix. Un paradis, où les coqs et tous les animaux de la création vivaient, libres et sereins, avec Therianos pour divinité. Mais une bonne divinité. Sans vengeance, ni couteau. D'autant qu'autour de lui, au sein même de sa famille, c'était la douleur qui régnait, la déploration des catastrophes et des décès où, sans relâche, les hommes s'entassaient pêle-mêle.

AVEC THERIANOS, AU GRAND SAPIN

Nous pique-niquions sur l'herbe, sous l'arbre séculaire. Autour de nous, les montagnes de Crète se déployaient. Les unes rouges. Les autres grises. Nues. A tel point que c'était une grâce divine que d'entrevoir la mer de Libye, une ligne d'un bleu étincelant, qui s'échappait en toute liberté de l'oppression des rochers. Les nuages couraient dans le ciel. Des nuages blancs, agiles, qui fuyaient craintivement, poursuivis par des nuées lourdes et plombées, qui descendaient lentement depuis le Nord... Comme moi, Therianos était allergique aux olives. Oui, nous aimions l'huile mais nous avions une répulsion à l'égard des noyaux. Dès qu'on eut constaté cette tare commune, on se mit à rire, la chose étant rare...

- Ton arrière-grand-mère Khryssi et moi-même, sitôt que nous apercevions des olives sur la table, nous sortions à la cour... Tu as hérité de nous...

Le vin capiteux, mêlé à l'arôme de la Crète, nous faisait vite tourner le sang et nous étourdissait. Je commençais à voir les feuilles d'un oeil trouble. Je m'étendis malgré moi, en joignant mes deux mains en guise d'oreiller.

- Lorsque j'étais enfant...

[raccord avec *Marina*, section I]

... en pluie argentée.

... en pluie argentée. On se regarda.

- Il fait frisquet, me dit Therianos. J'ai froid. Et toi ?

Sans attendre mon assentiment, il se leva pour ramener du bois. Je le suivis. Derrière la remise, des branches de sapin fraîchement coupées s'entassaient pour l'hiver. S'insufflant en languettes bleues, le feu couronna la petite colline de bois et son éclat enlaça la montagne. Le Sapin prenait l'allure d'un sombre géant, qui veillait sur nous et nous préservait de la tempête astrale. Alors, les animaux et les oiseaux se profilèrent à l'écart, l'oeil toujours rivé sur Therianos. C'était l'heure de me raconter son histoire. Dès sa première causette, les animaux s'allongèrent - c'est qu'ils avaient écouté ce récit tant de fois qu'ils en connaissaient les moindres détails. Moi, je me tournai sur le flanc et, au fur et à mesure qu'il parlait, je changeais sans cesse de position, parce que le sommeil me gagnait. D'un côté, j'étais bercé par le son de la voix, de l'autre côté, par la sourde plainte du brasier et, dans les profondeurs, les lointains soupirs de la nuit s'amplifiaient au point de m'étourdir. Je fermai les yeux. En définitive, je n'ai jamais su si cette histoire était bien celle de Therianos ou si je l'avais façonnée dans mes rêves.

LA DECAPITATION DE THODOROMANOLIS

L'agha convia à son logis le père de Therianos, Thodoromanolis, pour se divertir de son jeu et de son chant. Installé sur les coussins moëlleux, il fumait son narguilé, l'oeil embué de spleen. Il dit à Thodoromanolis :

- Joue-moi un syrtos, pour que les esclaves dansent.

La mélodie commençait quand survinrent les chrétiennes - des sirènes d'eau douce - qui baissaient pudiquement la tête, honteuses d'abandonner leur corps au rythme de la lyra de Thodoromanolis.

L'agha saisit dans le plat des pois chiches, cuits à point, et les fit rouler sur le plancher. La première qui les piétina vola par terre. Tandis qu'elle s'étalait, ses dessous se découvrirent et ses jambes blanches reluirent dans la pénombre du mezzanine de l'agha. La deuxième tomba aussi. Comme la troisième. Et l'agha, ha, ha , ha, se moqua bien des chrétiennes. Le joueur de lyra toucha ses piastres et repartit chez lui, songeur. Comme il ressassait la scène des jeunes Crétoises qui exhibaient involontairement leur beauté virginale à ce salopard, il prit une grande résolution. Il tuerait l'agha, pour laver l'affront.

Toute la nuit, il fit le guet, caché dans les frondaisons. Il savait que le Turc se soulageait sous le figuier, à dix mètres du pas de sa porte. Il le vit sortir et, quand celui-ci se déculotta, il le poignarda. L'agha s'exclama "Ah!" et s'écroula sur ses saletés. Les gardes se lancèrent à la poursuite de l'assassin. Thodoromanolis courut, courut si bien qu'il finit par les semer. Mais le lendemain, pour sa déveine, ils trouvèrent sa chaussure, qu'il avait perdue dans sa fuite. Ni une, ni deux, ils se rendirent à son domicile. En vain. Comment le retrouver ? Ils dirent à sa femme, Pandermi : "Prends tes marmots et suis-nous".

Ils marchèrent trois jours pour arriver à Khania. A la forteresse de Firka, ils ouvrirent la grande porte du cachot et les précipitèrent dans l'obscurité. Situé à l'entrée du port, ce vieux fort vénitien avait des murs aussi larges qu'une maison, des meurtrières et des tours, avec la prison à cinq mètres sous le niveau de la mer. Un mur l'entourait de toutes parts. Deux pouces de lumière s'infiltraient en haut, entre les barreaux des deux soupiraux. C'est par là que les épiait farouchement le gardien. Sur les murs, à chaque mètre, un gros anneau métallique était scellé pour la mise aux fers des Crétois infortunés. C'est dans cette prison fortifiée que furent successivement enfermées toutes les générations de Theodorakis, jusqu'à mon grand-père Mikhaïl. Moi-même, plus chanceux, j'y fus mobilisé comme soldat, en 1951. Je dormis sur la terrasse et je composai ma *Première Symphonie* dans sa deuxième écriture, sous la hampe de drapeau où j'avais établi mon bureau.

Les janissaires étaient des fils de Chrétiens. Les Turcs les enlevaient aux leurs et les éduquaient de manière à ce qu'ils deviennent les pires tortionnaires des Grecs. Il existe encore une montagne des janissaires, qui dénonce cette politique dénaturant les hommes, au point de leur faire haïr et persécuter leurs frères de sang. Chaque matin, de tels

janissaires pénétraient dans la prison. Armés d'épais martinets, ils flagellaient impitoyablement les détenus. Sans faire d'exception pour les femmes et les enfants. Dès que la porte de la prison s'entrouvrit, Pandermi enfouit sous sa robe ses trois petits, Khryssi qui avait dix ans, Therianos qui en avait cinq et Arghyro trois, en s'efforçant de ramasser elle-même tous les coups. Mais souvent, le martinet parvenait à blesser les tendres chairs des enfants. Pandermi leur avait conseillé de ne pas dire hic, même s'ils souffraient, car les janissaires s'irritaient quand ils entendaient des voix enfantines. Ils emportaient alors le bambin dans la cour, ils le jetaient en l'air et, quand il retombait, ils le clouaient au sol avec leur yatagan. Ce qu'om appelle aujourd'hui le volley-ball était le sport préféré des janissaires. Si ce n'est qu'à la place du ballon, ils utilisaient des jeunes enfants.

Tous ceux qui étaient aux fers - en l'occurrence les plus dangereux, habituellement des révolutionnaires - recevaient les coups les plus rudes. Les janissaires avaient le droit de tuer chaque matin un de ces détenus, au martinet. Ils détachaient le corps et le traînaient à l'extérieur. D'autres étaient également retirés des fers pour être torturés, martyrisés ou tués. Le supplice le plus fréquent consistait à briser les os avec un énorme pilon de pierre. La peine capitale avait quatre variantes. L'embrochage sur une pique de fer, comme on procède avec les agneaux égorgés, depuis l'anus jusqu'à la bouche, de manière à cuire le corps à petit feu. Par la grâce de Dieu, c'est ce que subit Athanassios Diakos. L'écorchage, où on dépeçait tout le corps. L'empalement, où on enfonçait à différents points du corps des pieux de bois, comme des clous plantés sur une planche, jusqu'à ce que mort s'en suive. Enfin, il y avait les moyens classiques. A savoir la pendaison ou la décapitation, au couperet ou à la hache.

Attachés ou non, les prisonniers faisaient leurs besoins sur place. Tous les dix jours, voire tous les mois, on leur donnait des seaux emplis d'eau de mer pour laver les crasses. Le reste du temps, sauf en cas d'odeur insupportable, le site regorgeait de mouches, de moustiques et de petits vers. Sans compter que le pain gris, seul aliment qu'on leur jetait par les soupiraux, tombait sur les excréments et qu'il fallait l'essuyer sur leurs guenilles, elles-mêmes dégoûtantes, pour le manger. Il n'est guère étonnant qu'après la première semaine de détention, la dysenterie les frappait et qu'après un mois, au maximum, les plus faibles mouraient en chiant du sang. A ceux qui étaient liés, les autres apportaient à manger. Ou à boire, une cuillère servant à puiser l'eau dans une jarre, près de l'entrée.

C'est dans cet enfer que Therianos vivrait avec sa mère et ses soeurs, durant des mois interminables. Ces scènes quotidiennes se gravèrent pour toujours dans leur mémoire. Et surtout les épisodes où, après les coups de martinet, leur mère les déshabillait pour aérer leurs plaies ou lorsqu'ils sortaient dans la cour pour assister à quelque empalement, embrochage, écorchage ou décapitation...

Entre-temps, dans leur village, un firman fut publié : "Que Thodoromanolis se présente au Pacha, sans quoi sa famille sera décapitée". Dès que le joueur de lyra apprit la nouvelle, comme il s'était longuement caché les grottes, il s'empressa d'aller à Khania pour se constituer prisonnier.

LA DECAPITATION DE THODOROMANOLIS

Un matin, la porte de la prison s'ouvrit sur Thodoromanolis, qu'on précipita à l'intérieur. Avant qu'il n'ait eu le temps d'aborder sa femme et ses enfants, on le dénuda au-dessus de la ceinture, on l'attacha à l'anneau avec des chaînes et deux janissaires, des colosses, le fouettèrent jusqu'à ce qu'il ait tout le dos en charpie. Dès que la prison se referma derrière eux, Pandermi s'approcha de son mari pour lui parler mais il avait perdu conscience. La même fustigation aurait lieu le matin suivant, et le suivant, et le suivant.

Ce n'est que le cinquième jour qu'on s'abstint de le frapper, signe qu'il devait revenir à lui, pour marcher jusqu'au lieu de son exécution. Il en fut ainsi. On vint chercher Pandermi et les enfants dans la prison. La lumière du jour les aveugla. On les força à voir le Pacha, qu'on avait amené assis dans son fauteuil et qu'on avait déposé sur une petite estrade, d'où il suivait les mises à mort ou les supplices extraordinaires, aux côtés d'autres personnalités officielles. On les somma de prendre place juste devant l'estrade. Au centre, il y avait un large billot, comme ceux qu'utilisent les bouchers, auprès duquel se tenait le bourreau, torse nu, en collant rouge. Il tenait une grande hache et, d'un doigt, il s'assura qu'elle était bien aiguisée.

Une fois qu'on eut déféré Thodoromanolis devant le Pacha, ce dernier lui dit :

- J'ai entendu parler de ton art et je voulais te convier à jouer pour moi aussi. Mais toi, tu as commis l'idiotie de trucider le brave agha, mon représentant et celui de notre Sultan, auquel nous souhaitons longue vie. Dommage, parce qu'il y a peu d'homme de ta trempe et il faudrait qu'ils vivent aussi. Par conséquent , je t'accorde la grâce de revoir tes enfants et ta femme, de les caresser, avant que ne se réalise la volonté suprême d'Allah et que tu nous quittes pour des années... Tu vois que je t'ai réservé la mort la plus digne, dans l'espoir que tu ne nous tiennes pas rigueur. Toi et les tiens. En principe, je devrais aussi supprimer les tiens. Mais parce que c'est toi, ils peuvent partir et retourner à ton village.

Thodoromanolis fut ému par les paroles du Pacha et s'agenouilla devant lui.

- Je te remercie, Pacha, lui dit-il. Que Dieu te garde des années, parce que ton âme est bonne.

Ensuite, il se redressa et, comme le Pacha l'avait promis, on le laissa cinq minutes en compagnie des siens. Pandermi pleurait en silence et lui baisait la main. Malgré son infirmité, il prit ses enfants un par un, les souleva à bout de bras, les contempla avec fierté et les embrassa. Puis, il s'approcha de son épouse et lui donna un baiser sur le front.

- Courage, ma femme... Veille seulement à les élever en bons Crétois et en bons Chrétiens...

Il n'en dit pas plus et c'est d'un pas pressé, comme s'il voulait être ponctuel à son rendez-vous, qu'il alla s'agenouiller et poser la tête sur

le billot, en tendant le cou pour faciliter la tâche du bourreau. Le Pacha fit un signe, que le bourreau guettait du coin de l'oeil, la hache brandie. Sous le coup, la tête tomba sur les pavés de la cour et roula jusqu'aux pieds de Therianos. Lorsqu'elle s'arrêta, comme à dessein, Thodoromanolis avait les yeux grands ouverts et regardait son fils. Il n'était pas encore mort et il le reconnaissait. Son regard prit une expression quasi moqueuse, comme pour lui dire : "Therianos, mon enfant... Tu vois, notre vie n'est qu'un souffle. Elle ne tient qu'à un fil... Mais cela vaut la peine que tu vives et que tu chantes, comme moi-même... Maintenant, tu es l'homme de la maison... Prends soin de ta mère et de tes soeurs... Et honore la mémoire de ton père... Porte-toi bien..."

Durant ces ultimes adieux, les yeux s'animèrent à trois reprises, avant de se vitrifier. Sans appel, la vie avait abandonné la tête tranchée. Malgré lui, Therianos se lova contre la jupe de sa mère, sans parvenir pour autant à détacher ses yeux de ceux de son père qui, même immobiles, continuaient à le regarder. Le Pacha reprit la parole :

- Thodoromanolena, je l'ai dit, tu es libre de rentrer à ton foyer. Mais fais attention, le pays s'est truffé de rebelles qui boutent le feu et étripent les gens... Tu comprends que les nôtres voient rouge. C'est pourquoi je te conseille d'éviter les villages... Coupe directement à travers les montagnes. Pour gagner Omalos... Et à partir de là, à toi de juger... Qu'Allah te protège, parce que tu étais la femme d'un homme de grande valeur...

LA MARCHE DE PANDERMI VERS LA GROTTE

Quand ils arrivèrent au pont de Kladissos, ils coupèrent à gauche pour éviter la route côtière, habitée peu ou prou. Tout à coup, ils entendirent une cavalcade dans leur dos et se parquèrent vivement sur leur droite, dans l'oliveraie touffue. Cachés derrière les arbres, ils virent en un éclair passer des cavaliers turcs, brandissant les yatagans dans leur main droite. Ils avaient tous des chevaux arabes au pelage noir, ornés de panaches rouges. Indice qu'il s'agissait d'un corps d'élite, au service du Pacha. Tout devant, le porte-drapeau tenait, contre son sein droit, la haute hampe où flottait au vent l'étendard turc, avec la demi-lune sur fond rouge. Ils comprirent qu'ils sillonnaient les orangeraies au-delà d'Aghyia et ils décidèrent donc de traverser les collines dans la direction de Daratso et Galatas.

Plus ils s'approchaient des deux villages, plus la fumée des incendies devenait dense et étouffante. A Daratso, on avait brûlé les maisons. A Galatas, on avait bouté le feu aux maisons, aux arbres et aux champs. Soudain, la cavalerie turque reparut sur leur gauche et c'est en courant qu'ils se faufilèrent dans les rues étroites, pour tenter de dénicher quelque bâtiment tranquille où se cacher. Daratso était un village turc, qui venait d'être mis à sac par des révolutionnaires chrétiens. Sans rien comprendre, ils trébuchèrent sur des gens égorgés, tombés au beau milieu de la ruelle centrale du village. Il semble qu'ils fuyaient pour sauver leur peau, lorsqu'ils se firent rejoindre et égorger par des Crétois. Le révolutionnaire crétois mettait un point d'honneur, comme s'il s'agissait d'un devoir sacré, à massacrer tout être qui n'était pas chrétien. Même si c'était une femme ou un nourrisson. En cela, il ne différait pas du Turc :

Quand y aura-t-il une éclaircie, quand février arrivera-t-il,
pour que j'empoigne mon fusil et que je descende sur Omalos,
que dans les rues musulmanes, j'enlève les fils à leur mère,
les maris à leur femme et que je prenne même les nourrissons.

Ainsi, à la férocité des Turcs, on répondait par la loi du talion : "Oeil pour oeil, dent pour dent". C'est d'ailleurs sur ce précepte que s'appuie la philosophie et la pratique de la "vendetta". C'est-à-dire de la vengeance qui, pour le Crétois, est l'alpha et l'oméga de son besoin de justice. Quiconque est en tort doit payer. Quiconque tue doit être tué. Quiconque fait souffrir doit souffrir. Tout le mal que tu fais, tu l'as de retour. Toi et les tiens. C'est pourquoi la vendetta ne s'arrête pas au coupable mais s'étend à tous les siens. En l'occurrence, elle s'applique à toute la famille. En Crète, pour vivre en paix, il faut d'abord respecter la paix de son prochain. A savoir sa tranquillité, son intégrité, sa fortune, son honneur.

Le Turc était un occupant étranger. Il foulait les terres crétoises. Il dépossédait les Crétois. Il les emprisonnait, les torturait, les déshonorait et les mettait à mort. Quand le Crétois prit les armes pour s'insurger (ce qui eut lieu chaque année, outre les soulèvements qui s'étendaient à tout un arrondissement ou même à un nôme, ce type de révolution survenant environ tous les dix ans), quand il se souleva, donc,

il négligea inévitablement de prendre en ligne de compte qui était son adversaire. Tout musulman turc était un ennemi. Depuis le soldat jusqu'à l'enfant non baptisé. Si bien que maintenant, où la révolution avait éclaté dans tout le nôme de Khania, les révolutionnaires crétois pénétraient dans les villages turcs et tuaient tous les habitants qu'ils y trouvaient.

Daratso est désert. Quelques maisons flambent. Mais il n'y a plus que cendres, à l'endroit d'où se dégage une noire fumée. La porte de la mosquée est fracassée et, à l'intérieur, les vieillards, les femmes et les rejetons gisent pêle-mêle. Tous dans un bain de sang.

Therianos se serre contre sa mère pour ne rien voir, Arghyro sanglote de terreur. Seule Khryssi regarde la scène avec gravité et sang-froid, comme si elle s'efforçait de faire le bilan dans son esprit, pour tout relater à ses enfants et petits-enfants.

Ma grand-mère Aikaterini me raconta de telles histoires quand j'étais petit, à Mytilini. Depuis l'âge de quatorze ans, elle avait pris part aux combats avec son père, le chef rebelle Spyridakis. Emmanuel Theodorakis eut un jour la chance de combattre à leurs côtés. Il admira la beauté et la bravoure de la petite Aikaterini, qui rentrait dans le lard des janissaires avec autant d'habileté que d'intelligence, en enfonçant prestement son épée dans un ventre ou une poitrine ennemie. Chose étrange, les balles n'avaient pas de prise sur elle et, quand un Turc la poursuivait de son yatagan, c'est comme un chat sauvage qu'elle esquivait le coup au dernier moment. En plein coeur du combat, Emmanuel s'adressa au capitaine Spyridakis, chef militaire de la Révolution :

- Dis donc, capitaine, on ne conclurait pas un mariage ?

- Si nos enfants le souhaitent, pourquoi pas... dit-il d'une voix enjouée, sans perdre de vue le Turc qui le mettait en joue, sur l'autre versant de la colline.

C'est ainsi que la petite Aikaterini, la fille du capitaine renommé, fit connaissance avec le fils d'Emmanuel, soit mon grand-père Mikhaïl.

La cavalerie turque pourchassait à présent les révolutionnaires dans les ruelles de Galatas, du village chrétien, qui était séparé de Daratso par une source, au pied de la colline. En temps de paix, chrétiens et mahométans, Grecs et Turcs, étaient rassemblés toute la journée autour de la source. En attendant leur tour de puiser l'eau dans des tonnelets ou des cruches, ils discutaient - tout le monde parlait crétois, c'est-à-dire la langue grecque avec la prononciation crétoise - et personne ne songeait alors si sa maison révérait Allah ou le Christ. Des Turcs-Crétois comme ceux-là, il y en a encore des milliers aujourd'hui, établis sur les rivages d'Asie Mineure.

Tandis que Pandermi et ses enfants parcouraient les rues ensanglantées de Daratso, ses habitants réintégrèrent les lieux, qu'ils avaient délaissés pour se réfugier dans les campagnes environnantes. Le village s'emplit de cris déchirants. L'un déplorait les siens, l'autre sa maison en cendres et tous se lamentaient pour leurs proches ou leurs voisins. La veuve venait

heureusement de s'engager sur le sentier descendant vers la source, sans quoi elle serait tombée sur les Turcs et, du fait qu'elle était chrétienne, Dieu sait ce qui serait arrivé... Assoiffés par la course, les enfants s'abattirent comme des moineaux sur l'eau qui chantait, insouciante du mal qui sévissait à la ronde.

Au total, Pandermi et ses enfants mirent une semaine pour parvenir à Aerinos, situé à six heures de marche de Tavroniti, le plus proche village côtier. De loin, ils virent les flammes qui avaient cerné les demeures du village.

Pour la première fois, Pandermi sentit son coeur flancher, sous le coup de la frayeur et de l'abattement. Jusqu'à cet instant, elle avait rassemblé ses forces pour se maintenir à flot. Mais maintenant, elle sombrait, elle sombrait, elle sombrait au point de perdre connaissance. Quand elle ouvrit les paupières - combien de temps était-elle restée par terre, inanimée ? - elle vit ses enfants l'interroger du regard, les yeux ronds comme des pièces de cinq drachmes, muets de désespoir.

- Ou étais-tu, maman ? Ne nous quitte pas... Nous t'en supplions...

En pleurant tout bas, elle étreignit ses enfants, l'un après l'autre, et résolut de ne plus jamais fléchir. Quoi qu'il advienne. Quoi qu'elle endure. Toujours sur leurs gardes, ils gagnèrent les premières habitations du village. Désertées. Ici, le feu se déchaînait. Là, il s'éteignait. Par légions, les corbeaux tournoyaient en se demandant quoi, puis piquaient en croassant à l'unisson, cra, cra, cra. Des meutes de chiens. Qui détalaient. Ou qui pénétraient dans le village, avec vigilance.

Pandermi et ses enfants prirent le parti de ces derniers. Dans la première ruelle, leurs pieds s'empourprèrent de sang frais, qui s'écoulait encore des maisons. A gauche et à droite, des dépouilles étaient la proie des chiens, des chacals, des loups, des mulots, des corbeaux. Devant eux, ils virent subitement deux chiens, qui traînaient par les jambes une fillette déchiquetée, nue. Ils pressèrent le pas jusqu'à leur domicile. La porte était ouverte. Il y avait sûrement eu de la visite, parce que tout était sens dessus dessous, saccagé. Pas âme qui vive. Pandermi se souvint alors de la cache.

Elle s'y rua, l'ouvrit et que vit-elle ? Dans cet étroit recoin, recroquevillés, comprimés les uns sur les autres, sa mère, son père et son frère n'osaient pas lever la tête, certains que les Turcs allaient les dénicher. Jusqu'à ce que Pandermi leur adresse la parole et qu'eux, comme des ressuscités, bondissent à l'extérieur... Ils s'embrassèrent longuement, en pleurant à chaudes larmes. Pour finir, ils en vinrent aux questions et aux réponses. Deux jours et deux nuits d'affilée, les Turcs avaient trucidé, incendié, capturé des prisonniers. Rares étaient les survivants car les tchouk-tchouk avaient frappé par surprise. La cavalerie s'était pointée en pleine nuit. Après avoir mis pied à terre, les assaillants s'étaient employés à leur oeuvre diabolique. Ils avaient dû partir la veille au crépuscule. Allaient-ils revenir ? Possible. Aussi bien, il ne fallait pas s'attarder. Mais comme ils s'apprêtaient à sortir dans la ruelle, la cavalerie se fit entendre. En un éclair, ils virent passer

devant eux les chevaux noirs aux panaches rouges. Ils eurent juste le temps de fermer la porte. Ils entendirent le galop s'interrompre. Signe qu'on mettait pied à terre pour faire un tour d'inspection, au cas où certains en auraient réchappé. Tous les sept coururent spontanément à la cache. Ce n'est qu'en ouvrant la trappe qu'ils réalisèrent que le réduit ne pouvait les contenir tous. Le père dit à son fils :

- Toi, mon enfant, bondis dans le jardin et sauve-toi...

Puis, il se tourna vers Pandermi :

- Rentre là-dedans avec tes enfants.

- Non, père !

- Rentre, te dis-je. Nous autres, nous avons mangé notre pain quotidien. Songe à l'avenir des enfants...

Il la poussa à l'intérieur et, avec l'assistance de son épouse, leurs petits-enfants passèrent eux aussi à la trappe, qui fut aussitôt rabattue et recouverte d'un tapis de fortune.

A cet instant précis, le premier janissaire fit irruption et beugla sa joie d'avoir trouvé des survivants. Il ne les tua pas immédiatement. Il les traîna simplement à l'extérieur, pour que les autres se délectent à leur tour et prennent part à la jouissance du massacre. Ils les terrorisèrent, les pourchassèrent, s'amusèrent comme ils pouvaient. En premier lieu, ils égorgèrent la femme, avec une lenteur calculée. Lassés, ils éventrèrent ensuite l'homme. Nouvelle aubaine, d'autres surprirent Petros, le frère de Pandermi. Ils déboîtèrent la porte de la maison et, après avoir déshabillé et émasculé le malheureux, ils l'empalèrent devant son toit familial... Sur ce, ils repartirent. A présent, ils étaient sûrs qu'il n'y avait plus âme qui vive, hormis les chiens, les chats, les bêtes féroces et les rapaces affamés.

Pandermi entendit la cavalerie quitter le village, attendit quelque temps et se décida à sortir de la cache. Tant bien que mal, elle referma la trappe. Dès qu'elle franchit le seuil, elle découvrit d'abord ses parents égorgés, que les chiens s'arrachaient déjà. Ensuite, elle vit la porte posée verticalement contre le mur extérieur et son frère empalé, l'air épuisé, moribond mais encore vivant. Son regard était doux, tendre, il lui disait de fuir, de se sauver. Il allait discuter pour de bon avec Charon. Malgré elle, elle ne pouvait en détacher ses yeux. Son sang s'était coagulé, empourprant les pieux de bois acérés qui perforaient ses chairs. Et là, sous son ventre, un trou noir béant, à l'endroit symbolique de la fierté masculine.

Ils se regardèrent à nouveau et Pandermi se rappela d'emblée toute leur vie, depuis leur prime enfance où, insouciants et heureux, ils jouaient sur les aires de battage et dans les champs. Affolée, elle courut rouvrir la trappe et en extirper ses enfants. Elle les enveloppa autant que possible dans leurs guenilles, pour leur épargner le spectacle. Comme ils s'éloignaient à pas rapides et craintifs, elle se retourna une ultime fois.

Petros lui sourit. Du moins, il essaya de lui sourire, de l'encourager, lui qui avait connu et connaissait encore d'infinies souffrances. Dès lors, Pandermi perdit définitivement la raison. Elle savait uniquement qu'elle devait sauver ses enfants. Mais elle avait oublié qui elle était. D'où elle venait et où elle allait.

Le crépuscule les surprit sur les cîmes des montagnes. Pour la première fois, ils observèrent l'aigle géant qui les suivait dans les airs, en décrivant des cercles au-dessus de leurs têtes. Lorsqu'ils arrivèrent au col du "passage téméraire", ils reprirent haleine avant de trouver un gîte.

Pandermi connaissait un bosquet de chênes, arrosé d'un petit fleuve. Où s'abreuver, depuis deux jours qu'ils n'avaient rien bu. A ce moment, une bande de loups surgit devant eux, leur barrant la route. Ils s'arrêtèrent, de part et d'autre. Les loups affamés jaugeaient la situation, avant de foncer. Le chef de meute s'avança de cinq pas pour humer l'air, histoire de s'assurer qu'il n'y avait aucun danger. Pandermi étreignit encore une fois ses enfants, sûre que leur dernière heure avait sonné. Fulgurant, l'aigle géant zébra le ciel, ficha ses serres dans le dos du vieux loup, le souleva à cent mètres et le largua aux pieds de Pandermi, comme une pastèque volée en morceaux. Avec la même force et la même vélocité, il tua encore cinq loups, avant que les autres ne reviennent de leur surprise et ne mettent les bouts. Puis, l'aigle se remit à tournoyer très lentement par-dessus Pandermi et ses enfants qui, n'en croyant pas leurs yeux, se remirent en route vers les chênes où ils pourraient se désaltérer et passer la nuit.

Le lendemain, bien avant le point du jour, ils avaient gravi les montagnes sauvages pour échapper complètement aux hommes. Alors, ils virent l'aigle géant arriver en flèche, comme issu du soleil rouge qui éclatait derrière les Montagnes Blanches. Parvenu au-dessus d'eux, il décrivit trois cercles, puis il prescrivit manifestement de le suivre dans la direction du Sud-Est.

Marchant avec difficultés, vu que le site était hérissé de houx et de ronces, ils aboutirent vers midi dans un verger de poiriers sauvages et ils se jetèrent comme des chacals sur les fruits âcres. Mais il n'y avait pas de point d'eau. Au-dessus de leurs têtes, ils entendirent s'ébattre des ailes de grande envergure et l'air siffla, comme sous l'effet de l'aquilon. Ils comprirent que l'aigle faisait signe de le suivre. Et il prit à présent la direction du Nord-Est, vers la montagne qui les surplombait, telle une tour incommensurable, où seules les bêtes sauvages pouvaient grimper.

Très lentement, en saisissant tantôt un rocher, tantôt un arbuste épineux, ils suivirent toute la journée la route indiquée par l'aigle. Sitôt parvenus au sommet, au crépuscule, ils aperçurent le bosquet qui les attendait. Ils coururent et découvrirent une grande source, qui jaillissait d'une roche grise et rouge. Ils burent tout leur saoûl et s'allongèrent, à l'heure où le soleil s'apprêtait à plonger dans la mer, derrière le mont Sikelia. A ce moment, l'aigle géant précipita un lièvre sous leur nez, puis un éclair fondit illico sur les joncs qui bordaient le précipice et ceux-ci prirent feu. Pandermi fit le rapprochement et dit à ses enfants : "Coupez du bois et amenez-le pour entretenir le feu." Lorsqu'ils eurent constitué un gros fagot de branches drues, Pandermi prit une ronce enflammée et bouta

le feu. Ensuite, elle rassembla précautionneusement les braises et les posa dans la cheminée de pierres que les enfants avaient fabriquée entre-temps. Après l'eau, le feu était à leur disposition pour cuisiner mais aussi pour brûler des herbes sèches durant la nuit, afin d'écarter les loups et les chacals.

Pandermi para le lièvre, l'embrocha et le braisa. Cela faisait des mois qu'ils n'avaient pas mangé de viande et la cadette, Arghyro, était décharnée. Ils burent de l'eau, alimentèrent le brasier et dormirent profondément. Le lendemain, ils fouillèrent et trouvèrent parmi les roches, dissimulée derrière la végétation sauvage, une grande grotte. Ils se réjouirent d'avoir enfin un lieu d'habitation, qui les mette aussi à l'abri des éléments naturels.

Petit à petit, inspectant avec soin les environs, ils découvrirent des châtaigners, des caroubiers et d'autres arbres fruitiers. Ils trouvèrent des bulbes et des racines comestibles. Un peu à l'écart, ils dénichèrent un bois d'olivier. Sans compter que, chaque fois qu'il en avait l'occasion, l'aigle géant leur balançait tantôt une perdrix, tantôt un lièvre. Jusqu'au jour où ils héritèrent de tout un agneau. Leur vie reprenait son train. Ils aménagèrent au mieux l'intérieur de la grotte. Avec des pierres, ils édifièrent des tables et des sièges. Avec l'huile des oliviers sauvages et une mèche de guimauve séchée, ils allumèrent une veilleuse. En trimbalant des feuilles, ils confectionnèrent un épais matelas, où ils dormaient enlacés dans la tourmente.

Quand ils furent apaisés, Pandermi se souvint de son corps. Les nuits de pleine lune, elle se campait devant la citerne et scrutait le miroir de l'eau lisse, éclairée par les rayons argentés. Elle contemplait sa beauté. Au début, elle en fut troublée. Mais peu à peu, elle s'y fit et sourit. Lorsqu'elle se mirait dans l'eau, à l'arrière-plan du reflet de son visage, elle guettait l'apparition imminente d'un homme. Elle était surtout impressionnée par les yeux de celui-ci, qui avaient une expression triste. Ils étaient rivés à son propre regard et, quoi qu'elle fasse, elle ne pouvait se détourner de lui, magnétisée. Quand elle se penchait, ses cheveux d'ébène fendillaient le miroir aquatique et tout s'effaçait.

Pandermi lustre ses cheveux dans l'éclat de la lune. Derrière elle, elle entend les ailes de l'aigle qui s'ébattent lentement, en cadence. Alors seulement, elle comprend que l'aigle et l'homme ne font qu'un. Et elle frissonne. Ainsi, à chaque pleine lune, quand la nature farouche qui l'entoure se couvre de gelées blanches, Pandermi va se laver les cheveux à la source. Mais avant de briser le miroir de l'eau, elle attend de rencontrer le regard mélancolique de l'homme. Au point de l'aimer. Un jour, elle se pencha pour l'embrasser, à la surface de l'eau. Il se pencha aussi. Imperceptiblement, leurs lèvres s'unirent dans un contact glacé et humide, qui la parcourut d'un tel frisson érotique que son sang ne fit qu'un tour, avec une volupté qui l'emporta jusqu'à l'orgasme.

Federico Garcia Lorca ne pouvait rester insensible à la passion qui nous dépasse. Aussi, bien longtemps avant qu'il ne vienne au monde et encore plus longtemps avant qu'il ne nourisse de son sang les racines des arbres d'Andalousie, c'est par une nuit baignée de lune qu'il se posta sur

le rocher d'où jaillissait l'eau de la source, afin de réciter les vers que lui inspira Pandermi, certain qu'une guitare crétoise les reprendrait un jour, pour faire circuler leurs échos en moi et les changer en chanson.

Les coqs creusent et creusent la terre,
ils creusent en attendant l'aurore,
cette heure où dans la pénombre,
Pandermi vient déambuler.
Son âme est sombre et ténébreuse,
sa peau légèrement cuivrée,
ses seins sont comme les enclumes
qu'on martèle sans compassion.
- Pandermi, que viens-tu chercher,
esseulée, sans un compagnon ?
- Et si je cherche quelque chose,
en quoi cela t'importe-t-il ?
Je cherche qui mon coeur recherche,
je me cherche aussi moi-même.
- Pandermi, confie-moi ta peine,
as-tu un mal inguérissable ?
- Mon mal ? Ma chemise de lin
est noire comme le goudron
et, éperdue dans ma maison,
je traîne, toute échevelée.
- Pandermi, viens baigner ton corps
dans l'eau, comme fait l'hirondelle,
et laisse donc ton âme en paix.
Ah, les âmes de ces gitanes
qui sont ravinées en secret
de peines et d'émerveillements,
dans les lointains petits matins.

Il s'écoula près de trois ans sans qu'ils n'aperçoivent quiconque. Ils étaient apaisés. Les loups et autres prédateurs de la montagne s'étaient résignés à ne pas pouvoir s'approcher d'eux. Nuit et jour, l'aigle géant patrouillait, prêt à s'élancer comme l'éclair. A chaque pleine lune, on le voyait juché au-dessus de la source, derrière Pandermi, à l'heure où elle lustrait ses cheveux. Une chanson fusa alors des ravins et des coteaux déserts. Les loups, sensibles à la mélodie, levaient la tête pour écouter. Ils humaient l'air, comme si la chanson avait pris corps. Etait-ce une chauve-souris, une chouette ou un poisson volant en perdition ? Et quand le chant s'était élevé derrière les Montagnes Blanches pour se perdre au mont Psiloriti, les loups en avaient le coeur brisé. Ils regardaient la lune et pleuraient doucement, jusqu'au lever de l'Aurore, annonçant qu'ils devaient regagner leurs sombres tanières pour s'abriter de la lumière.

Aux premières pluies, Pandermi cracha du sang. Et plus le froid s'intensifia, plus elle passa des nuits d'insomnie, déchirée par la toux. Avec les peaux de bêtes de toutes dimensions que larguaient leur aigle protecteur, Pandermi avait confectionné des vêtements d'hiver. Mais elle transpirait ou gelait de fièvre. A ses côtés, la maladie frappait aussi la petite Arghyro, qui avait alors six ans. Therianos en avait huit et Khryssi treize - elle était devenue femme.

LA MARCHE DE PANDERMI VERS LA GROTTE

L'hiver sévissait pour de bon. La pluie glacée se transforma soudain en neige, l'aquilon coléreux s'engouffra dans la grotte et souffla la lampe à huile. Dans son délire, Pandermi vit nettement l'Ange arriver, sa propre veilleuse à la main, brûlant d'une double flamme. Une petite et une grande. Elle réalisa qu'il s'agissait de leurs deux vies. Celle d'Arghyro et la sienne. A la lumière dispensée par l'Ange, elle regarda ses enfants endormis auprès d'elle. Seule Arghyro avait également les yeux ouverts, ayant conscience qu'elle passait les derniers instants de sa vie. Mère et fille se dévisagèrent. Au moins, elles accompliraient le grand voyage à l'unisson. Pandermi prit Arghyro dans ses bras, pour la couvrir de caresses et de baisers. Les voici qui pleurent, toutes deux. Mais elles n'ont pas peur, parce qu'elles sont ensemble. Elles échangent leur chaleur et l'absorbent mutuellement. De manière à ne plus former qu'un seul être.

Pandermi sentit qu'Arghyro avait aperçu, elle aussi, l'Ange qui tenait la veilleuse dans la main gauche et le glaive en or dans la main droite, tel qu'on le représente sur les icônes. Elle lui avait souri. Lui aussi, parce que son âme d'enfant avait des affinités avec celle d'Arghyro. La grotte s'illumina de ce sourire angélique, qui éveilla Therianos et Khryssi, croyant que le jour s'était levé. Leur mère étreignait leur soeur contre son coeur. Ils écarquillèrent les yeux, comme s'il s'agissait des beaux anges qu'on évoque dans les récits merveilleux.

Alors, pour la première fois, les deux enfants virent le grand homme aux yeux tristes à l'entrée de la grotte, le regard rivé sur Pandermi. Mais celle-ci levait les yeux au ciel, vers les flammes vacillantes de la veilleuse. "Mon Dieu, se répétait-elle, faites qu'elles s'éteignent ensemble..." Comme s'il comprenait la prière, l'Ange prit son souffle et, jetant aux deux femmes un ultime regard, éteignit vivement les flammes de la veilleuse. Dans l'obscurité, Khryssi et Therianos restaient figés. Ils avaient compris mais ils étaient paralysés de terreur.

Au point du jour, ils se levèrent et sortirent précautionneusement. La neige avait recouvert les montagnes et les arbres. Ils cherchèrent des traces de pas. Mais il avait neigé toute la nuit et les traces éventuelles s'étaient naturellement effacées. Ils se regardèrent dans les yeux. Toujours sans parler. Pour finir, ils décidèrent de rentrer dans la grotte. Ils rallumèrent la lampe à huile, dont la lueur tremblante éclaira leur mère et leur soeur, étroitement enlacées et immobiles, le regard toujours fixé sur le même point. Therianos prit la parole.

- Elle est morte... dit-il d'une voix presque inaudible.

Ils frissonnèrent et tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Après s'être longuement étreints en pleurant, leur regard glissa vers les deux mortes. Ils s'enhardirent et s'approchèrent. Il est difficile de donner la première caresse, le premier baiser à un défunt. La rigidité et la froideur de la chair, jadis si chaleureuse, fait d'abord frémir. Mais on s'habitue vite. Après s'être épanchés en caresses et en baisers, ils songèrent qu'ils ne pouvaient rien faire d'autre que d'obstruer la grotte avec des pierres et des branchages, pour préserver la paix du mausolée. Mais la nuit allait bientôt tomber et ils résolurent de veiller sur place. Ils prirent des

peaux qu'ils étendirent dans un coin et s'assirent, en ayant soin de ne pas éteindre la lampe à huile. Mais malgré eux, ils s'endormirent.

Au matin, lorsqu'ils sortirent pour amasser des pierres, les pas d'un homme étaient nettement imprimés dans la neige. Ils se regardèrent, interloqués. Ce n'était donc pas une vision. L'homme aux yeux tristes, qui contemplait Pandermi à l'instant où elle rendait l'âme, existait bel et bien. Quand ils rentrèrent pour embrasser une dernière fois les défuntes, avant de sceller la grotte, ils observèrent que quelqu'un leur avait fermé les yeux. Pandermi et Arghyro, les paupières closes, semblaient dormir en toute quiétude, avec la certitude qu'au matin, elles s'éveilleraient pour se laver, se peigner et saluer le soleil.

RENCONTRE AVEC EROFILI ET EMINÉ

Après s'être assurés d'avoir colmaté la moindre brèche à l'entrée de la grotte, couverts de toutes les peaux de bêtes qu'ils avaient pu emporter, Therianos et Khryssi partirent au loin, en frayant difficilement leur route dans la neige. Ils n'avaient pas d'autre alternative que d'aller vers les hommes. Ils dévalaient donc les pentes, délaissant les montagnes sauvages. Le midi, ils parvinrent dans un ravin ou plutôt dans une gorge étroite, abritée du vent, dépourvue de neige et aboutissant, semblait-il, à une plaine ou à la mer. Plusieurs sources précipitaient leurs eaux dans le lit exigu que formaient les parois abruptes. Au point de constituer bientôt un petit fleuve. Ils firent halte pour s'abreuver. Ensuite, ils cueillirent des arbouses juteuses, grosses comme des châtaignes. Ils mangèrent à satiété. Au crépuscule, ils pressèrent le pas, courant presque de crainte que la nuit ne les surprenne dans cet endroit désert. Tout à coup, la gorge s'élargit et une oliveraie touffue apparut devant eux. Ils se doutèrent qu'ils approchaient des humains. Mais lesquels ? Peut-être allaient-ils tomber sur un village turc ?

A présent, une odeur de bois brûlé s'exhalait. Ils s'arrêtèrent devant un mur de briques crues, puis avancèrent prudemment. C'était une étable, au fond de laquelle ils se ruèrent dans une meule de foin. De grand matin, ils se couchèrent sous les vaches pour s'allaiter. A pleines giclées, le lait chaud leur fouettait le sang, leur restituait dynamisme et optimisme. Dès qu'ils entendirent des pas, ils se dissimulèrent à nouveau dans le foin. Une femme de trente à quarante ans vint traire les vaches. Ils profitèrent de son entrée pour sortir. Etait-ce une Turque ou une Chrétienne ? Comment le savoir, puisqu'il n'y avait qu'une seule façon de traire...

La propriété de Pavlakis Traboussianos, perchée beaucoup plus haut que Ano Roumata, était tapie derrière une forêt d'amandiers, de châtaigners, de figuiers et de mûriers, à l'orée des oliveraies. C'est pourquoi les Turcs n'y avaient jamais mis les pieds. Pavlakis vivait avec sa femme Polixeni et leur chère enfant Erofili, qui avait alors huit ans, soit le même âge que Therianos. Ils occupaient une vaste demeure, parce que le père de Pavlakis avait eu une famille nombreuse. Mais tous les fères et soeurs s'étant dispersés, la métairie était restée à Pavlakis, même si Dieu ne lui avait pas accordé d'autre enfant qu'Erofili. La maison était entourée d'étables, de remises et de masures qui abritaient les métayers. Le domaine tirait sa prospérité de l'huile et des olives. Pour traverser les bois d'oliviers à cheval, il fallait deux jours. Aux abords du hameau, le pressoir regorgeait de cuvées d'huile.

Pavlakis était un ami du capitaine Spyridakis et soutenait le combat, en fournissant tantôt des fonds pour acheter des armes et des munitions, tantôt de l'huile destinée aux familles que les révolutionnaires laissaient orphelines. Jusqu'à ce moment-là, il n'avait apporté à la lutte qu'une aide matérielle. Et il en avait lourd sur la conscience, de ne pas prendre part aux soulèvements. Entouré seulement de sa femme et de sa fille unique, il n'avait pas le coeur de les abandonner corps et biens, sans protection dans ce lieu retiré, pour rejoindre les révolutionnaires.

Un jour, un métayer prit Therianos sur le fait, au moment où il volait une miche de pain dans la maison. Amené devant Pavlakis, il lui raconta tout en détails. Emu, celui-ci accompagna personnellement Therianos jusqu'à l'étable, pour déloger Khryssi qui restait cachée dans le foin.

Polixeni aima immédiatement les deux orphelins, qu'elle traita bientôt comme ses propres enfants. Mais elle chérissait par-dessus tout Erofili, qui avait enfin deux compagnons de jeu et qui partageait leurs inquiétudes enfantines, leurs joies et leurs peines. Voilà comment la métairie s'emplit de voix joyeuses, les enfants menant une vie heureuse et insouciante.

Jusqu'au jour où des cavaliers crétois firent irruption, carapacés comme des homards. Ils mirent pied à terre dans la cour et leur chef, le capitaine Spyridakis, s'enferma illico avec Pavlakis. Apparemment, ils préparaient quelque nouveau soulèvement contre les Turcs et demandaient une aide exceptionnelle au bon patriote. Aussi longtemps que les hommes discutèrent en tête-à-tête, Polixeni erra dans les chambres désertes, le coeur serré, animée d'un sombre pressentiment. Elle avait deviné juste car, dès que son mari apparut, elle le vit aller à la cave et rappliquer avec tout son fourbi. En larmes, elle lui tomba dans les bras.

- Tu nous abandonnes à notre triste sort, mon Pavlakis ? Nous sommes quatre créatures sans défense, à présent... Qu'allons-nous devenir, sans ta protection ?

- J'ai parlé à Thodoris, qui prendra soin de vous. Je ne m'absenterai pas longtemps, d'ailleurs. Nous irons juste à Kasteli, pour refouler les Turcs qui veulent s'imposer depuis Khania, puis je reviens. Dans trois jours, au plus...

Il embrassa sa femme et étreignit Erofili. Sans oublier Khryssi et Therianos, auquel il dit :

- Toi aussi, tu es un homme, Therianos. Il faut que tu veilles sur elles...

Il caressa sur le front l'étalon noir que tenait en bride Thodoris, le fidèle métayer, il mit le pied à l'étrier, monta en selle et prit la suite du capitaine Spyridakis, qui s'élançait pour chasser le Turc. Le lendemain, ils entendaient déjà les fusils et les canons. Une nouvelle révolution avait débuté et seul Dieu tout-puissant connaissait son aboutissement.

Le surlendemain, dans l'étable, les enfants découvrirent une fillette, qui ne devait pas avoir plus de cinq ans. Ils avaient remarqué des traces de sang, depuis les oliviers jusqu'à la bâtisse de torchis, à l'intérieur de laquelle ils l'avaient débusquée dans le foin. Une blondinette aux yeux bleus, couleur inaccoutumée, la bouche effroyablement muselée par le sang coagulé. Ils se mirent tous ensemble pour l'emmener, la laver, la caresser et la calmer. Mais le regard terrorisé, elle ne cessait pas de trembler, comme un oisillon tombé du nid. Ils décidèrent de l'escorter au foyer pour la confier à Polixeni qui, en femme adulte, pouvait poser un diagnostic et la secourir.

A trois heures de marche au-delà de Roumata, il y avait un hameau turc que les soldats utilisaient comme bivouac, quand ils faisaient des raids sur les villages chrétiens, du temps où ils collectaient une rançon. Chaque Chrétien devait rendre au Sultan un tribut proportionnel à sa fortune. Et s'il était démuni, on le capturait pour le déférer devant le Pacha, qui décidait de son sort. Les révolutionnaires frappèrent d'abord ce hameau où, selon leurs informations, près de trois cents soldats étaient alors cantonnés. La bataille s'engagea et, sous peu, les Chrétiens brandirent leur étendard au coeur du village. Sans pouvoirfaire de distinction entre militaires et civils. Parce que ces derniers combattaient, avec des armes grecques ou des yatagans. Sur leur lancée, trois Crétois et celui qui portait l'emblème de la croix pénétrèrent dans la maison d'Eminé. A savoir la fillette que les enfants dénicheraient dans l'étable. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, toute la maisonnée fut égorgée. Le père, la mère, la grand-mère, les frères et soeurs ou la tante, soeur de la mère. Un des assaillants souleva Eminé, en vue de la pourfendre avec son épée. Mais un autre s'apitoya. Le porte-drapeau lui dit : "Tranche-lui la langue, pour qu'elle ne puisse pas moucharder." Ils empoignèrent l'enfant, l'un d'eux extirpa violemment sa petite langue et l'autre la lui trancha d'un coup de glaive. Ensuite, ils repartirent et Eminé resta seule, au milieu de toute sa famille égorgée. Elle se terra aussi longtemps que la bataille fit rage puis, terrorisée comme elle l'était, elle se mit à courir dans les champs et les oliveraies, sans bien savoir ce qu'elle faisait. C'est ainsi qu'elle arriva à la métairie. Elle se cacha. Et on la dénicha.

Polixeni réussit péniblement à lui ouvrir la bouche pour découvrir la blessure, avec horreur. Le sang qui s'était peu à peu coagulé recommençait à couler comme un fleuve et la suffoquait. On fit appel à Thodoris et à son épouse, la mère Leni, qui connaissait des remèdes de bonne femme. Elle prépara une mixture, dont les ingrédients stoppèrent l'hémorragie. A force de lui imposer des gargarismes, la plaie se cicatrisa.

Comme tous les Turcs de Crète, Eminé avait appris le grec et le turc. Elle comprenait donc les propos échangés autour d'elle et les questions qui lui étaient adressées. Malgré son très jeune âge, elle savait qu'elle ne devait pas dévoiler qu'elle était Turque, sans quoi on l'égorgerait. On la prit donc pour une chétienne, originaire de quelque village grec et châtiée avec une brutalité inhumaine par les Turcs. Comme on lui demandait sans cesse si elle avait perdu la parole, on la surnomme Milia. Plus tard, pour autant qu'ils fussent scolarisés, ses fils et petits-fils orthographièrent ce prénom avec ita, en croyant qu'il désignait tout simplement le pommier.

Milia reprit goût à la vie, auprès des enfants et de Polixeni. Elle se mit à manger et à jouer. Le temps passait et la Révolution n'était pas sur le point de s'interrompre. Sans nouvelle de son mari, Polixeni se tenait sans cesse à la fenêtre, l'oeil rivé sur le sentier qui filait sur Roumata. Un jour où son regard se perdait à l'horizon, elle entendit des hurlements et le ciel s'incendia aussitôt. Les Turcs brûlaient les dépendances de la ferme et étripaient les familles des métayers. Alors qu'elle dévalait les escaliers pour avertir les enfants, qui jouaient parmi les oliviers, des cavaliers turcs remontaient le sentier au grand galop. Avec la vitesse de l'éclair, le premier d'entre eux fondit sur elle et la décapita d'un coup de glaive. Comme ils sortaient de la clairière qui surplombait la maison,

les enfants suivirent la scène avec effroi. Khryssi prit Erofili dans ses bras, pour qu'elle ne voie pas sa mère mise en pièces, gisant sur les pavés de la cour. Ils se glissèrent à nouveau dans l'oliveraie et résolurent de décamper, aussi loin que possible. A juste titre, parce que les Turcs entreprirent bientôt d'incendier systématiquement les oliviers, les uns après les autres.

Tremblant de tous leurs membres, les quatre enfants escaladèrent à vive allure le versant abrupt, hérissé d'oliviers centenaires. Ils laissaient derrière eux les cris des femmes éplorées et ceux des hommes empalés par les Turcs, qui poussaient eux-mêmes des exclamations de joie devant le sang et la douleur de leurs victimes. Parallèlement, le feu s'étendait très vite sur la montagne, attisé par l'aquilon qui s'était levé comme pour précipiter leur fuite. Ainsi, ils s'engouffrèrent dans l'étroit ravin et, après y avoir couru près de deux heures, ils décidèrent de reprendre haleine et de se désaltérer dans l'eau du fleuve. Ils s'assurèrent que personne ne les pourchassait. Mais bon gré mal gré, ils prirent le parti de s'éloigner au maximum. D'aller jusqu'à Dieu, si c'était possible, aux confins de la nature sauvage peuplée de bêtes féroces, pourvu qu'ils n'y rencontrent pas un être humain.

En tant qu'aînée, Khryssi avait le commandement mais aussi la charge de veiller sur les plus jeunes. Quant à Therianos, encore une fois, il se sentait virilement responsable de ses compagnes. C'est alors que se créa le lien secret qui allait l'unir, de manière si intime, à Erofili et à Milia. Lorsqu'il dormait, l'une à sa droite et l'autre à sa gauche, il était prêt à les protéger ou à leur porter secours. Erofili bronchait-elle "ah" qu'il l'interrogeait avaec anxiété sur son état. Milia bronchait-elle "oh", même topo. Et quand les poulettes s'assoupissaient, il les regardait l'une et l'autre avant de s'endormir, avec un indéfinissable attrait pour leur beauté enfantine. Le sommeil les enveloppait et cette pulsion s'apaisait, en prenant une douceur angélique.

De plus en plus sauvage au cours de leur ascension, la nature leur offrait tout à profusion. Des fruits, des tubercules, du miel à l'état brut. En jeune fille experte, suivant les leçons de sa mère Pandermi, Khryssi veillait à ce qu'ils aient un régime alimentaire régulier et riche, à ce qu'ils dorment dès la tombée de la nuit dans des lieux sûrs, à l'abri du vent et des loups ou des chacals.

Après une semaine de marche, ils arrivèrent à une vallée, tout autour de laquelle les montagnes formaient une gigantesque forteresse naturelle. Ils s'y sentirent en sécurité et décrétèrent : "Nous resterons ici pour toujours." Contrastant avec les pics rocheux et nus de cette région, la vallée avait une végétation dense et variée, aux plantes et aux arbres de toutes espèces. C'était dû au fait qu'en trois points cardinaux, à l'Ouest, à l'Est et au Nord, des cascades bondissaient pour former un fleuve, qui abreuvait les arbres et la végétation au pied du ravin, puis courait vers la mer, au Sud. Là, l'eau serpentait dans une gorge étroite - de deux à trois mètres de large - dont les deux parois verdoyantes s'élevaient jusqu'à cinquante mètres de haut.

Dès qu'ils eurent bâti de leurs mains une maison et des dépendances, leur vie entra dans la routine. Un jour, Therianos grimpa sur le plus haut sommet qui surplombait le ravin et, au crépuscule, quand il prit enfin le chemin du retour, il s'avisa avec émotion qu'il apercevait le Sapin gigantesque dominant la montagne, à l'Est. C'était dans ces parages, selon lui, que devait se situer la grotte où ils avaient vécu et où gisaient à présent leur mère et leur soeur. Il frissonna.

- Comment l'as-tu déduit ? lui demanda Khryssi.

- Par des points de repère. Des rochers, des arbres, des coteaux...

- Et c'est loin ?

- A une semaine d'ici, tout au plus...

Plus d'un an avait passé quand, un matin printanier, ils entendirent les cloches d'un troupeau sur le versant oriental. Therianos courut en reconnaissance et revint essoufflé.

- Ils descendent vers le fleuve...

- Qui ?

- Des agneaux, des chèvres...

- Des hommes ?

- Je n'en ai remarqué qu'un seul... C'est un vieillard, à la barbe blanche.

Ils se cachèrent dans la verdure mais toute la journée s'écoula, sans que personne ne se fût approché. A la tombée du jour, ils résolurent de retourner au foyer. Dans la vallée, le soleil déclinait lentement et allait bientôt sombrer. C'était beau et étrange de voir la nuit s'étendre en bas et le jour persister en haut, sur les cimes occidentales. Ils mangèrent et s'assirent sur le banc de pierre, en attendant que Khryssi échafaude le conte de cette nuit-là. Car chaque nuit avait sa propre histoire. Soudain, ils entendirent le pipeau du berger. Pour la première fois depuis tant d'années, depuis le jour où leur père Thodoromanolis jouait et chantait, ils entendaient à nouveau de la musique. Le berger joua un air de syrtos, lentement et longuement, puis il chanta d'une voix grave :

Ah, l'infortuné, ah, le malheureux,
le vieil homme affligé et cafardeux...
Chagrins et amertumes, incessamment,
nouveaux tourments sur les premiers tourments...

Cette nuit-là, Therianos ne dormit pas. Entre les deux fillettes, allongé sur le dos, il gardait les yeux grands ouverts et semblait attendre qu'un papillon se pose sur son corps, imprégné de la mélodie qu'il avait écoutée et qui lui brisait le coeur.

RENCONTRE AVEC EROFILI ET EMINE

- Qu'as-tu, cher Therianos, à être si mélancolique ? lui demandèrent les fillettes au petit jour.

Mais il ne rétorqua rien, parce qu'il avait pris sa décision : il irait secrètement trouver le vieux berger, pour parler musique avec lui.

Depuis un mois, le berger Ghyparis...

[Fusion avec Marina, pages 21-22, sans le titre "Dans la vallée magique"]

...dans les jardins déserts.

[Suivent plusieurs chapitres de Marina, avec la pagination d'Aktis] :

PANARETOS [pages 27-29]

L'ARRIVEE A RODOLINOS [pages 33-35]

MARINA [pages 40-42]
à fusionner avec "Rencontres nocturnes" [pages 46-48]

LA FIN DE RODOLINOS [pages 58-65]

LE MARIAGE DE KHRYSSI [pages 73-79]
à fusionner avec "Au fil du temps" [pages 87-91]

LA LONGUE MARCHE VERS LE MONT KASTRO [pages 92-94]

Sous ce nouvel intitulé de chapitre, la traduction sera reprise après cet extrait initial :

Voilà comment nous avons déserté...

... j'avais sombré dans le sommeil.

En ma présence, aucun oncle n'interrogera son neveu sur les questions cruciales : "Tu as été blessé dans quelle contrée ? Dans quel type de bataille ? Combien de tués ?"

Inversement, nul ne voudra en savoir plus à mon sujet : "Où t'a-t-on malmené ? Qui ? Pourquoi ?"

Rien ! A croire qu'il n'y avait pas eu de guerre. Que la vie reprenait péniblement le dessus, abstraction faite des mises à mort et des effusions de sang. Comme si hier et avant-hier, nous avions été ensemble, à la même table, pour boire et pour chanter. Je l'ai dit, plusieurs de ces convives étaient des nationalistes bon teint, anticommunistes. Leurs enfants avaient pris part au combat. Les uns y étaient restés, les autres étaient revenus, quelquefois estropiés. Mais moi, j'incarnais l'étranger. Autrement dit, le parent qui foulait pour la première fois le sol sacré de la Crète et auquel les Crétois devaient montrer leur souci primordial : honorer le nouveau venu, l'hôte, d'autant plus s'il appartenait au même lignage, par-delà les passions éphémères des individus.

Le plus fanatique de tous, c'était peut-être l'oncle Petros lui-même. Royaliste, antivénizéliste, anticommuniste. Jusqu'à son dernier jour, il s'abstint de tout commentaire sur mes idées. Et aux heures difficiles où il m'introduisait dans la maison d'un parent, il franchissait le seuil de la cour, fier et cambré, pour aussitôt me présenter d'une voix mielleuse :

- Voici Mikis ! Mikhalis ! Il a le nom de son grand-père ! Et son aspect...

- Eh oui, Petros, disaient les aînés. C'est le portrait craché de notre défunt oncle. Il ne lui manque que les moustaches...

* * * * *

Les crises nerveuses que j'ai subies, depuis mon exil à Makronissos, ont persisté jusqu'en 1958. A Paris. Soit jusqu'à l'écriture d'*Epitafios*. Etrange. Chaque semaine, pendant une décennie, j'étais d'abord pris de migraine, puis de spasmes, avant de m'égarer peu à peu. Selon les dires de mon père, en ces années où je vins en Crète, juste après ma décarcération, j'étais devenu une sorte de somnambule. En l'occurrence, je voyais et je marchais. Mais je n'en avais pas conscience. J'étais dans un autre monde, peut-être.

A présent, nous savons où je me rendais. La trace était enregistrée sur le magnétophone de mon cerveau. Le temps de recharger mes batteries, il commençait à fonctionner. J'allais à Paris, dans le passé, au palais du prince de Polignac. Mais j'allais aussi dans le futur. Comme dans la Grèce de 1987. C'est-à-dire d'aujourd'hui.

Inopinément, à l'un ou l'autre de ces banquets, les personnalités changeaient de forme et de substance. Il me revient en mémoire d'avoir été mêlé à une curieuse société. Deux ou trois familles athéniennes, dont les époux adhéraient aux trois partis de la période post-dictatoriale. La Ligne Démocratique, le Parti Socialiste et le Parti Communiste. Tandis que mes proches chantaient et buvaient, la porte de la cour s'ouvrit sur un homme

tiré à quatre épingles, vêtu d'un costume gris, d'une chemise blanche et d'une cravate striée de rayures claires. Il se campa juste devant moi et m'interpella comme si j'étais un juge, lui-même se retrouvant au banc des accusés pour prendre son autodéfense :

- Je crois en la Démocratie ! C'est pourquoi je me suis rangé dans la ligne de monsieur Mavros. On me voit à ses manifestations. Je paie ma cotisation. Je lui donne mon suffrage. Tout ça pour la galerie. Au foyer, bien sûr, la situation est différente. Quand je dis "au foyer", j'entends mes relations familiales privées. Ma femme, je l'ai prise via un entremetteur. Ce qui m'intéressait surtout, c'était qu'elle fût cloîtrée. De bonne tenue, disciplinée, soumise à son père. Elle avait une dot estimable. J'ai de la sympathie pour elle. Mais je la maintiens toujours au rang qui convient à la femme. Même chose pour ma fille, Litsa. Dont les conceptions laxistes m'inquiètent toujours davantage, pourtant. Démocratie, démocratie ! Oui ! Mais dans sa propre maison, il faut de la poigne. Malheur à qui laisse sa femme et ses enfants lever la tête ! La famille se désintégrera... Oh, mes excuses ! Je ne me suis pas encore présenté. Kharalambopoulos... Kimon Kharalambopoulos...

Ce disant, il marchait à reculons, le corps légèrement penché vers l'avant, ni plus ni moins que s'il avait affaire à un très haut magistrat. Arrivé au mur, il se volatilisa.

La porte de la cour se rouvrit illico et le personnage suivant fit son entrée. En tenue décontractée mais tout aussi impeccable, même s'il était d'un certain âge - mettons la quarantaine - il affichait le look d'un jeune sportif. Avec cette grosse moustache, qui soulignait ses lèvres sensuelles. Et des yeux bleu clair, à la fois moqueurs et rusés, indépendamment de ce qu'il disait. Comme quelqu'un qui aurait découvert le secret de la réussite et du bonheur. Il vint prendre place, lui aussi, au banc de l'accusé. Moi, j'étais toujours le juge et, malgré mon étonnement, je crois que j'en étais bien aise, au fond.

- Je suis socialiste... Ah ! pardon. J'ai omis de me présenter. Agamemnon Kouriadis... Affilié au Mouvement Panhellénique Socialiste. Non-stop, je participe aux mobilisations du parti et du syndicat. Professionnellement, je partage la gestion d'une entreprise avec mon ami Nikolaïdis, un homme de droite. Attaché à la Nouvelle Démocratie, à Karamanlis. Ses principes sont conservateurs. Foncièrement, dirais-je, c'est un je-m'en-foutiste. Comme la plupart des gestionnaires, nous avons été forcés de tenir deux registres. A l'intention du fisc, je veux dire. Un registre officiel. Et un réel. Parce qu'autrement, on ne s'en sort pas. De même, les rapports avec le personnel sont délicats. Moi, en tant que socialiste, je suis obligé de faire comme si je ne voyais pas la situation. Ces affaires sont traitées par Nikolaïdis qui, politiquement à droite, n'a rien à craindre. Evidemment, je suis de mèche avec lui. Car si nous cédions aux prétentions déraisonnables d'un employé après l'autre, il n'y aurait plus un sou dans l'entreprise. Et puis, nos frais sont énormes. Les enfants ont grandi. Etudes à l'étranger. Voyages. Ma femme toujours aussi exigente. Quant à moi, il faudra que je me change les idées de temps en temps...

Monsieur Kouriadis disparut également en fumée, pour laisser le tour à un troisième protagoniste. Au plus fort de l'été, il portait un costume noir avec gilet, une chemise blanche et une cravate uniformément noire. A se demander s'il venait d'un enterrement ou s'il sortait d'un conseil ministériel.

- Anthimos Gaziadis ! Je suis communiste ! Après 1952, ayant réchappé à la Guerre Sainte, je me suis rallié à l'EDA (1). Parallèlement, j'ai tenté de me remettre à flot. J'ai démarré avec un petit bureau d'études, qui a vite évolué en importante entreprise, si j'ose dire. Je me suis marié, j'ai fait des enfants, que j'ai essayé d'élever dans l'esprit que m'avait inculqué, durant plusieurs années, ma participation au Mouvement Populaire. En définitive, j'ai des problèmes avec eux, comme tous les parents, puisque la propagande impérialiste les entraîne sur la pente de la vie facile. Sous la junte, je fus convoqué à la Sûreté, moi aussi. A voir ma détermination, on considéra que c'était peine perdue de s'échiner à me faire souffrir davantage. Aussi bien, on me relâcha ! Au mépris des conditions difficiles que la dictature avait créées dans notre pays, je réussis à ouvrir un second bureau d'études. Sur l'heure, le camarade Mitsos Paximadas revint de déportation sur l'île de Ghiaros et je lui confiai la reponsabilité de trésorier. En bon ami, contrairement aux hommes de droite, il accepta de travailler pour la moitié du salaire journalier. D'autre part, où aurait-il trouvé du boulot ?
Lors de la scission du parti (2), Mitsos allait prendre eau, puis écoper. Il rejoignit les dissidents... Sans m'en souffler un mot. Il avait peur, voyez-vous, que je le licencie. Comme ce fut le cas. Pour la simple raison qu'on ne cache pas ces choses-là. Mon fils aîné s'est finalement débrouillé pour ouvrir sa propre entreprise. Bien sûr, je l'ai aidé au départ. Mais il a de l'or dns les doigts. Certains l'ont accusé d'avoir collaboré avec la junte, sur le plan économique. A vrai dire, il a reçu une grosse commande du Ministère des Communications où, par hasard, celui qui avait la main haute sur les fonds était l'ex-camarade P., auquel beaucoup de souvenirs me liaient. Le changement de régime m'a trouvé en assez bonne situation financière. Je peux donc apporter au Parti une aide aussi substantielle que discrète. Par ailleurs, les camarades de la direction exigent eux-mêmes que je reste dans l'ombre, de manière à ne pas mettre en péril le soutien que je leur accorde. Entre nous, c'est moi qui m'y suis résolu, vu que mes relations sociales touchent forcément des cadres du système économique conservateur. Réceptions, banquets, petits voyages d'affaires mais aussi divertissements nocturnes dans des cercles de haut standing... J'y prends vraiment un tel plaisir ! Tous les amis que j'y côtoie, sans compter les autres, qu'ils soient serveurs, chanteurs, joueurs de bouzouki, vendeuses de gardénias, comment iraient-ils imaginer que ce "capitaliste" (entre guillemets) est un communiste fanatique !

(1) Depuis 1947, le Parti Communiste était interdit par une loi d'exception (loi 509). En 1951, l'EDA fut fondé pour représenter la Gauche Démocratique Unifiée.

(2) C'est en août 1968 que Koliqhiannis, secrétaire du Parti Communiste, jugea incompétents plusieurs membres du Bureau de l'intérieur, destitués et expulsés du parti. Néanmoins, ceux-ci poursuivirent leur action autonome en Grèce, en se soustrayant définitivement à l'obédience soviétique.

Le camarade Gaziadis s'évaporait comme ses deux prédécesseurs, quand émergea de son fantôme un jeune corps féminin. Portant des vêtements très simples et confortables, d'une autre époque. Une jupe vert foncé et une petite blouse blanche, si amplement décolletée qu'on distinguait presque la moitié de chaque sein. Inimaginable, à mes yeux. Elle s'était maquillé les cils d'un rimmel bleu foncé, qu'accentuait le rouge de ses lèvres. D'abord, elle me regarda avec passion mais elle se calma aussitôt, pour prendre l'expression d'un enfant qu'on aurait grondé et qui voudrait s'en plaindre à un confident :

- Je me prénomme Angueliki, comme ma grand-mère paternelle. Mais tout le monde m'appelle Litsa. J'ai grandi dans l'ombre de mon père, Kimon, que ses principes libéraux et démocrates ne privent pas d'être un tyran domestique. Surtout à l'égard de ma mère, qui est très faible de caractère. Alors que mes amies avaient quartier libre pour sortir tous les soirs avec leurs copains, je restais enfermée à la maison sur ordre de papa. Qui avait des vues terroristes, surtout sur le problème notoire. Pour parler franc, il me disait à tout bout de champ qu'il faudrait tenir à ma virginité comme à la prunelle de mes yeux. Sans quoi, il était capable de m'égorger. Telle était la coutume familiale, héréditairement vouée à ce qu'on l'observe à tout prix. Il y a deux ans, lorsque j'ai amorcé mes premiers rapports avec les garçons, j'ai eu un problème. Par deux fois, papa m'a emmenée chez un ami gynécologue (qui me trouvait à son goût), l'intéressé ayant à constater si j'étais vierge. Au bout d'un certain temps, monsieur Lakis - à savoir le gynécologue - me téléphonait tout à coup :

- Il y a urgence, me dit-il.

Et du même coup, j'étais ébranlée. Au point de le visiter dare-dare et de le questionner :

- De quoi s'agit-il ?

Il me pria de me dévêtir complètement et de m'allonger sur le canapé. Comme je me déshabillais, en me posant une foule de points d'interrogation, il m'explicitait que la grâce divine nous avait dotées de deux orifices, nous les jeunes filles, et il entreprenait lui-même de se dénuder. Ce qui décupla ma perplexité. Pour suivre, prière de me coucher à plat ventre. J'obtempérai, en me répétant : "Où veut-il en venir ? A quand le fin mot de l'histoire ?" Je le vis ouvrir un petit pot de vaseline. Il en prit un peu sur l'index de sa main gauche et il se mit à me badigeonner l'anus. Je n'y tins plus !

- Qu'est-ce que vous faites ? lui demandai-je.

Pas le moindre éclaircissement, si ce n'est que je sentis son pénis me sillonner. J'attendis patiemment quelque explication. Pour finir, il se décida à parler.

- Je suis du même bord que ton père. Un rien plus à gauche, c'est vrai. Je partage avec lui bon nombre d'idées politiques, de ce qu'on nommerait le centre-gauche, grosso modo. J'ai un pied dans le parti de Mavros et l'autre

dans le PASOK de Papandreou... Mais sur les questions d'éthique, je suis radicalement en désaccord avec ton père !

Il palabrait avec le souffle court, tout en exécutant des mouvements cadencés qui, à la longue, commencèrent à me faire un voluptueux effet. Il m'échappa donc un premier "ah", puis un deuxième et un troisième et en veux-tu, en voilà... Ses doigts s'aventuraient à me palper délicatement le bout du sein droit, lorsqu'il poursuivit :

- La Démocratie, voilà tout ! C'est elle qui offre le cadre le plus parfait aux rapports humains... Elle nous ennoblit ! Elle nous exalte !

J'approchais à toute allure de l'orgasme, mon premier, ce qu'il perçut en accentuant le va-et-vient. Enfin bref, monsieur Lakis m'apprit à conserver ma virginité, avec le respect des austères traditions familiales.

- La Démocratie nécessite des accomodements, par-ci par-là. Respecte donc les principes de ton père, en faisant une pipe à l'occasion, histoire de laisser souffler ton derrière...

C'est ainsi qu'on put vivre en paix, mon père et moi-même. Et tout ça, grâce à l'amitié de monsieur Lakis, auquel papa vouait non seulement une confiance aveugle mais aussi une admiration sans bornes : pour son activité de pionnier, disait-il, dans les perspectives plus larges du mouvement de centre-gauche. C'était d'ailleurs lui, monsieur Lakis, qui emporterait vers le PASOK tout le groupe dérivé du centre. Certains d'entre eux occuperaient assurément des postes ministériels, dans le gouvernement du Changement...

Ce qui me fatiguait, ce n'était pas uniquement les récits, en tant que tels. Mais aussi les nouveaux concepts, que j'entendais évoquer pour la première fois. Gouvernement du Changement, PASOK, Papandreou (le même que Yeorghios ?), centre-gauche, etc., etc. Mon organisme semblait réagir négativement à toutes ces notions, inconnues et lointaines. Car une espèce de mal de mer s'emparait de moi et pas moyen de le dissimuler. A un moment donné, quand la quatrième vision s'effaça à son tour, j'entendis une voix de fillette m'interroger tout bas :

- Il y a quelque chose qui ne va pas, mon oncle ?

Je pensais que Litsa continuait à parler mais, en ouvrant les yeux, je reconnus ma nièce Anthoula, dans la maison de laquelle on se trouvait en ce dimanche de septembre, à Malèmè. Les autres avaient gagné la cour, pour prendre le café sous la treille fraîchement ombragée, et j'étais resté seul à la table. Anthoula avait huit ans. Je le savais, parce qu'au matin, on s'était dit nos âges respectifs.

Son père, mon cousin Nikos Manolikakis, auquel le bon vin avait fait tourner la tête (après l'avoir mis au tonneau dix années durant, il le réservait à un grand jour, selon lui), nous avait dit qu'au moment où les parachutistes allemands tombaient comme de la grêle et qu'il les canardait, grimpé dans le mûrier, il avait vu dans les frondaisons, blottie comme un oisillon, Irini, qui deviendrait la maman d'Anthoula. Elle devait avoir dix-sept ans, tout au plus. Tout près de là, sa maison avait été bombardée.